


3 9153 00757418 1

ENT.
VRAGE
LUSTRÉ

EMILE HAYEM

AU RHIN GAULOIS !!



LAINÉ-LAMFORD

ALBERT MÉRICANT
:: ÉDITEUR-PARIS ::

A NOS ENFANTS

EN MÉMOIRE DE NOS PÈRES

Ouvrages du même Auteur

LA GARDE AU RHIN.

Ouvrage orné de nombreuses illustrations, et cartes dans le texte.

Honoré des souscriptions des Ministres de la Guerre, de l'Instruction publique et du Conseil Municipal. Cet ouvrage contient tous les faits, les idées, les légendes, et jusqu'aux chants et poésies qu'un français veut connaître, lorsqu'il tourne son regard vers le Grand Fleuve et qui font de ce mot, "la frontière du Rhin", un mot de ralliement.

L'ouvrage est complété d'une importante documentation puisée aux meilleures sources.

Un gros ouvrage de 500 pages.

MENACE PRUSSIENNE. LA RIPOSTE.

Ce que tout Allemand sait, ce que tout Français doit savoir.

L'auteur montre comment la Prusse, morcelée par Napoléon Ier, a surveillé l'Allemagne aplatie sous la botte du vainqueur, et comment elle est devenue une puissance de premier ordre, en suivant pendant un siècle un plan méthodique. L'auteur, après avoir indiqué la zone des futurs champs de bataille, fait voir la nécessité de répondre à cette menace. Il faut instituer, devant le *pangermanisme*, le *panceltisme*, et il indique quelles seront les bases de la culture nationale de ceux à qui est dévolu le perpétuel honneur de défendre les civilisations méditerranéennes devant le flot barbare toujours menaçant.

Une brochure de 45 pages avec une carte du bassin du Rhin.

POÈMES ET CHANTS DU RHIN.

Cette publication, d'une centaine de pages, renferme les chants et les poèmes inspirés par le Grand Fleuve. L'auteur montre aussi combien de chants allemands plus ou moins démarqués sont d'origine Française.

QUELQUES SEMAINES AU MAROC.

Courte étude d'une cinquantaine de pages sur notre nouveau protectorat et sur ses ressources immenses, complétée de nombreuses photographies originales.

ÉMILE HAYEM



AU RHIN GAULOIS !

Ouvrage orné de nombreuses illustrations anciennes
de cartes et de croquis originaux
de Marcel LAINÉ LAMFORD



La Gaule unie peut défier le Monde

JULES CÉSAR.



PARIS
ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR
29, Avenue de Châtillon, 29

1916

AVANT-PROPOS

Aucun pays ne peut subsister sans un idéal.

A chacun, il faut un symbole, assez élevé pour être embrassé par les regards de tous, assez éloigné pour qu'au cours des âges la marche des enfants prolonge en ligne droite le sillage des pères.

Or la France qui est par excellence le pays de l'idéal voit depuis un grand siècle, un nombre toujours croissant de ses fils, se détourner de la tradition millénaire pour suivre des buts toujours plus immédiats et plus bas.

De ce fait la nation est troublée, et sa valeur diminuée. Nos vainqueurs le déclarent. Un officier d'Etat-Major allemand nous le montre. Nous lui cédons la parole :

« *Tandis que, dit-il, le Commerce et l'Industrie de la France ne » cessent d'être en progrès, il est impossible de méconnaître les symp- » tômes qui indiquent la décroissance du talent dans l'ensemble de » la nation.*

» *C'est la centralisation politique et administrative qui l'a insensi- » blement énervée, l'a peu à peu déshabituée d'agir par elle-même » et semble l'avoir pour jamais dépouillée de la faculté de vouloir.*

» *De plus, les changements continuels de gouvernements, les révo- » lutions et les coups d'Etat qui se sont succédé depuis quatre-vingts » ans, ont fini par lui ôter toute foi à un idéal politique quelconque.*

» *La masse du peuple français se compose de gens paisibles, » réfléchis, laborieux, mais dans lesquels l'éducation n'a point engen- » dré le patriotisme et qui, par suite, ne ressentent jamais la moindre » envie d'en donner des preuves en s'intéressant sérieusement et sans » ambition personnelle aux affaires du pays.*

» *Il suffit de causer quelques instants avec de vrais Français, » braves paysans ou bons bourgeois des petites villes, pour apercevoir » leur indifférence à l'égard de la Patrie.*

» *La société française est aujourd'hui profondément matérialiste. » Le Français est économe, casanier et laborieux; sa grande affaire » est d'amasser par le travail et l'épargne de quoi devenir rentier » afin de pouvoir passer les dernières années de sa vie dans sa petite » maison avec son petit jardin, sans soucis et sans fatigue. C'est le » rêve de tous...*

» *Depuis le système du nivellement intellectuel appliqué à la France » par Napoléon Ier, l'étude sérieuse des sciences a été de plus en plus mise » de côté; par suite, le peuple s'est épris d'une littérature aussi vide » que brillante, un genre déclamatoire et théâtral est devenu le goût » dominant, l'esprit public tout superficiel ne forme plus qu'un triste » contraste avec cet esprit sérieux, profond, puissamment créateur, » qui a jadis appelé à l'existence des milliers de monuments admi- » rables de l'architecture romane et gothique, que vous trouverez épars » sur le territoire français jusque dans les plus petites villes et dans » les plus humbles villages.*

» *L'esprit français ne connaît plus le sentiment religieux dans » ce qu'il a de profond et d'intime; il est ballotté entre une incré- » dulité frivole et moqueuse et des croyances trop souvent étroites et » peu faites pour fortifier l'âme et l'élever......................*

» *Le soldat français est singulièrement docile, bon camarade, » supportant la douleur avec patience ; mais toutes ces vertus sont » rendues inutiles par l'indolence, le défaut d'énergie et l'absence » de patriotisme. Cette indifférence pour la Patrie, qui a pour princi- » pale cause le manque d'instruction et qui fait que le sort du pays » est souvent abandonné aux mains d'un petit nombre d'ambitieux et » de rêveurs, s'est beaucoup accrue de 1851 à 1870................*

» *Nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur l'histoire de France » depuis 1814 pour y trouver la triste preuve que, dans ce pays, il » suffit que quelques aventuriers osent s'emparer du gouvernement » pour qu'on leur laisse diriger à leur gré la machine de l'Etat.*

» *La grande masse est purement conservatrice, indifférente pour tous » les intérêts publics et abandonne, par amour du repos, la conduite » des affaires à la puissance du moment.*

» *Dans chaque village, deux ou trois hardis coquins peuvent » s'ériger en maîtres et sont sûrs d'être obéis.*

» *Les épouvantables excès de Septembre 1792 et ceux de la Com- » mune, dans ces derniers temps, n'ont pas été commis par les fana- » tiques, mais par de petits bourgeois tremblants, lâches et sans » volonté, qui n'étaient que des instruments entre les mains de leurs » chefs tyranniques.* »

Or, cet officier, qui s'exprimait ainsi à Berlin en 1872, s'étonnait qu'un grand pays comme la France, pourvu d'une unité géographique et ethnographique, vive sans idéal, sans culture nationale, déchiré par les factions et mis en coupe réglée par une bande de flibustiers, tandis que l'Allemagne multiple et disparate est cependant arrivée à une unité politique grâce à un plan suivi depuis un siècle.

Aujourd'hui l'âme allemande se pétrit au berceau, le patriotisme y est sucé avec le lait, l'histoire et la géographie et l'ensemble de l'enseignement — qui, d'ailleurs, se continue jusqu'au tombeau — sont donnés suivant un dosage précis, en vue de former des citoyens spécialisés dans leur branche, mais au fond tous pareils, tous utiles et, pour ainsi dire, interchangeables.

Les fêtes, les repas, les plaisirs, les chants, les lectures, sont patriotiques, patriotiques les beuveries elles-mêmes et le vin du Rhin béni chaque année par le spectre de l'Empereur Charlemagne, suivant une légende pieusement entretenue, coule dans les veines des buveurs teutons l'héroïsme et les vertus germaniques.

Sur ce patron sont taillés soixante millions d'hommes qui, demain, pour jouer leur rôle dans le monde, pourront aligner devant deux millions de poitrines, deux millions de baïonnettes.

Or, tandis que l'Allemand, par nature, accepte et recherche l'union avec ses concitoyens, le Français, sociable mais individualiste, n'admet d'entente que pour l'action, et dans de grandes circonstances seulement.

Affaiblis aujourd'hui, nous nous ressentons de la façon dont est compris et pratiqué le régime, autant que de la capacité de nos représentants et de nos gouvernants : Où allons-nous ?...

Mais regardons le Rhin, et nous retrouverons notre personnalité et, par suite, notre salut.

Notre histoire le prouve : la race française a traversé des heures autrement graves que les présentes et toujours l'idéal Gaulois a fait naître des sauveurs comme il en fera naître encore.

Quel idéal, en effet, proposer à la France en dehors de celui qui, marqué à jamais par la nature, détermine nos droits et nos devoirs ?

Le Rhin Gaulois, rêve aujourd'hui, sera réalité demain si nous demeurons fermes en nos desseins. En un siècle, la Prusse a accompli une œuvre autrement grandiose et difficile, il faut le reconnaître loyalement.

Les lignes qui suivent, écrites pour cette jeunesse actuelle en qui la France a mis un espoir particulièrement légitime, montrent que — même si la guerre en peut résulter — nous devons nous rallier à notre idéal Gaulois.

A Celui ou à Celle qui ressentira « la grande pitié qui est aujourd'hui dans les Gaules » et qui, pénétré par notre thèse auguste, en sera le champion, et s'il le faut le martyr, nous dédions ces humbles pages avec respect.





J ai voulu rendre à la Gaule les limites que la nature lui a destinées, identifier la Gaule avec la France, et partout où fut l'ancienne Gaule, y restituer la nouvelle.

(Testament politique du Cardinal de Richelieu.)

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

En présentant aux Français sous un titre nouveau cette édition transformée de la *Garde au Rhin*, l'auteur tient à l'accompagner de diverses remarques.

D'abord il a remanié complètement le texte primitif et abandonné tout ce qui revêtait un caractère de documentation. C'est ainsi qu'il a supprimé la Mythologie du Rhin, les documents annexes, l'indication des sources, la bibliographie. La musique, sous le titre de « Poèmes et Chants du Rhin », devient l'objet d'un fascicule spécial. Les lecteurs curieux pourront se reporter à ces publications.

Ensuite il a précisé, en la renforçant, la Grande Thèse de l' « *Identification de la France avec la Gaule* », suivant l'expression même du Cardinal de Richelieu.

Il a montré par l'histoire que la marche vers l'Est, axe de notre politique, de notre action millénaire, n'est jamais abandonnée ; que tant qu'il y aura une France, il y aura une question du Rhin, que ces lignes seront toujours d'actualité, que la France a le devoir de rechercher son unité politique sur la base de son unité territoriale.

En outre, et pour répondre aux attaques de parti pris dont la *Garde au Rhin* fut l'objet de la part des organes pangermaniques, l'auteur a dû changer de ton.

Il avait été touché par certaines beautés de l'Allemagne, telles que la douceur du cadre familial, le charme qui flotte autour du berceau des tout petits, par la fidélité à l'affection et par tous ces sentiments, enfin, dont la musique et la poésie se sont faites l'écho.

Ecartant toute idée de malveillance, mais guidé par le souci de demeurer véridique, il a reconnu qu'il faut parler haut et ferme à l'Allemand, sous peine de n'être pas compris et de voir imputer à la faiblesse ce qui n'est que bienveillance.

Les bons, les pacifiques Allemands, que les conquêtes de la Révolution semblaient appeler à un grand rôle sous notre égide, se trouvent en effet embrigadés par la Prusse, et entraînés dans une voie qu'ils n'ont pas librement choisie, qui fait d'eux nos adversaires. Ils se sont écartés de la forme politique qui convenait le mieux à leurs aspirations. Ils ont oublié que le Rhin majestueux est un trait-d'union quand il coule entre la France et l'Allemagne.

Enclavé dans la Germanie, le Rhin Gaulois demeure une cause perpétuelle de conflit.

Nous le montrons aux Allemands, et surtout à la jeunesse de France pour laquelle ce livre est écrit.

A la génération qui se lève, qu'enflamme un patriotisme nouveau, à celle qui, ayant conquis le domaine des airs, sourit à un avenir lourd de promesses et de menaces, nous apportons cette édition populaire dans laquelle est exposée la tradition française, la *tradition* tout court, transmise à la France par la Gaule, à la Gaule par le Sol, tradition qui par delà les 5.000 ans de l'Histoire, se perd dans les profondeurs de la préhistoire, tradition qui a fait de nous, derrière les rives du fleuve, les gardiens de l'Europe occidentale, et les héritiers de l'Empire Romain.

A nous l'Eternelle tâche de nous opposer au flot barbare envahissant, qui, sans cesse, franchit le Rhin, et menace trente siècles de civilisation.

Que la jeunesse de France, en méditant avec émotion l'œuvre de nos pères, apprenne les devoirs de l'heure présente.

Qu'elle les accomplisse !

Tel est le vœu que le modeste auteur inscrit en tête de ces lignes qui ne sont qu'un appel : « *Au Rhin Gaulois !* » n'est qu'un acte de foi !





CHAPITRE I

LE FLEUVE

D'où vient que nous ne pouvons parler du Rhin sans frémir ?

Quand nous voyageons le long de ce grand fleuve à peine apercevons-nous le décor dans lequel il déroule ses flots clairs, les vignobles orientés au couchant et les ruines imposantes de ces vieux bourgs qui, perchés sur des crêtes comme des nids d'aigles, pour menacer ou protéger les campagnes, conservent un aspect féodal et légendaire.

Ces vastes étendues, ces vallées, ces îles boisées, ne retiennent pas notre attention. Nos yeux fascinés se reportent sur le grand fleuve qui a la rapidité du torrent et la largeur d'un bras de mer : la Seine n'est près de lui qu'une rivière. Ni le Rhône, ni la Loire ne le rappellent, le Rhin ne ressemble qu'à lui-même.

La majesté du fleuve répand dans tout notre être un sentiment de respect et de piété ataviques ; notre cœur est pénétré de recueillement ; l'âme de nos ancêtres palpite en nous, et nous sentons que nos descendants frémiront comme leurs pères, car nous leur aurons légué ce frisson dont eux-mêmes transmettront à leurs enfants la flamme sacrée. Cependant notre trouble grandit, nos muscles se tendent, nos poings se serrent : une émotion virile vient humecter notre regard pour en retremper l'acier. Soudain nos yeux lancent des flammes, nous redressons la tête, nous voici transformés en guerriers ! Quels souvenirs, quels mystères s'exhalent dans cette contemplation ?

Une voix sort des eaux :

« Tu me regardes, mon fils, parce que je suis le Rhin, et tu frémis parce que tu es Français ! »

Au point de vue géographique, le Rhin qui sépare la Gaule de la Germanie et l'Europe occidentale de l'Europe centrale, s'étend depuis Bâle jusqu'à la mer sur une longueur de 800 kilomètres, dans une direction nord et forme un angle très ouvert dont la pointe dirigée vers l'Allemagne est prolongée, par le Mein.

A considérer, son cours majestueux entre ses rives fertiles, le fleuve semble avoir été créé par la nature pour marquer une frontière entre les peuples,

frontière de force et de beauté, faite non pour séparer mais pour réunir les habitants des deux rives en les conviant à utiliser ses eaux fécondes pour la pêche, la navigation, l'exploitation des forêts.

Historiquement les faits se déroulèrent d'une autre manière. Et depuis trente siècles, les riverains n'ont cessé de se disputer ce long ruban d'argent.

Le Rhin et la Gaule.

A l'extrémité occidentale de la vieille Europe, est un pays qui retient plus particulièrement notre regard par une harmonie de proportions, une élégance, une netteté de ses contours telles que de tout temps, les esprits en furent frappés. Les anciens, y voyaient le signe de la Providence.

Ce pays, qui est une unité géographique, géométrique, possède trois faces maritimes et trois faces terrestres. Les deux premières, orientées vers la mer du Nord et l'Atlantique regardent le septentrion et le couchant ; la troisième, qui délimite la péninsule Ibérique, présente une crête montagneuse abrupte, la quatrième contourne le vaste lac méditerranéen dont les rives furent le berceau de nos antiques civilisations.

Des deux dernières faces, qui le rattachent au continent, la cinquième est encore un large massif montagneux, tandis que la sixième est démarquée par un long et large fleuve qui achève le dessin de la figure en joignant les Alpes et la mer.

Cet hexagone compact, campé pour la guerre et pour l'attaque sur tous ses fronts, c'est la Gaule.

Une série de lignes fluviales et de contreforts parallèles et concentriques, points d'arrêt pour l'assaillant, d'appui pour l'assiégé, en facilitent la défense.

Le cœur du pays qui coïncide avec le centre de la figure, est un camp retranché qui fut considéré longtemps comme une forteresse à peu près imprenable.

Mais le pays n'est pas uniquement une place de guerre de premier ordre. Il est encore un centre de civilisation, à la fois pôle attractif et foyer de rayonnement par delà les monts et les mers vers tous les points de l'univers.

Le climat est d'une douceur exceptionnelle. Grâce aux mers environnantes, la rigueur des étés se trouve heureusement tempérée par la fraîcheur des brises du large et par une humidité bienfaisante. Grâce à la mer encore et plus spécialement à cause du grand courant marin, qui apporte avec lui un peu de l'atmosphère brûlante de l'Amérique centrale, les froids de l'hiver sont adoucis, tandis qu'ils éprouvent cruellement des pays de même latitude, tels que le Canada. Le sous-sol renferme la plupart des richesses minérales. Depuis les roches volcaniques jusqu'aux terrains d'alluvion, chaque âge de la terre a apporté sa part contributive à la constitution du pays.

Là se rencontrent les montagnes les plus élevées de l'Europe, des plaines fertiles, irriguées par de beaux fleuves. D'innombrables forêts, auxquelles le pays emprunte son nom (*Gal*, *Wald*), renferment les essences d'arbres les plus nobles et les plus variées.

Là poussent en abondance céréales, fruits, fleurs et plantes. Outre cette profusion de richesses sylvestres et agricoles, un immense vignoble produit les vins les plus divers et les plus réputés, dont l'excellence a imprimé à la race un caractère particulier, fait d'énergie, d'insouciance et de gaîté.

Dans un tel pays, les espèces animales se sont développées en force autant qu'en finesse.

Sous d'aussi heureux auspices, la race humaine allait prendre, de bonne heure, sur les peuples voisins une avance considérable. Par contre, un tel pays de-



vait exciter la convoitise de tous les hommes.

Ainsi s'explique par la place primordiale de la Gaule sur la carte de l'Univers, son rôle dans l'histoire.

Pour tous les peuples migrateurs, celle-ci fut un pays de Chanaan, et la ligne impressionnante qu'il fallait franchir pour pénétrer dans la terre promise était démarquée par le Rhin, *par le Rhin gardien de la Gaule.*

Le Rhin et la Germanie.

Non moins significative pour les Germains, la ligne du Rhin qui constitue la seule démarcation, bien déterminée de leurs territoires, car les plaines, les forêts, les steppes de l'Europe du Nord s'étendent au delà sans interruption jusqu'à l'Oural.

L'Europe centrale, aux contours indécis, moins riche, moins fertile à cause de son rude climat, englobe une quantité de peuplades disparates qui ont toujours convoité les contrées de l'ouest et cherché à y prendre pied.

Lorsque les Francs se préparaient à passer le Rhin, leurs éclaireurs, dit le *moine Roric*, rapportèrent que « *la Gaule était la plus noble des régions, remplie de toute espèce de biens ; plantée de forêts, d'arbres fruitiers ; que c'était une terre fertile propre à tout ce qui peut subvenir aux besoins des hommes.* »

De là, l'importance que les Germains ont prêtée à leur seule limite précise, au fleuve tutélaire, au *Vater Rhein.* Aux heures sombres, ils en font la borne de leurs contrées. Le Rhin limite l'empire Romain, déclarent les Sicambres à César. Pour synthétiser en une allégorie la résistance historique au retour offensif Celte, l'hymne national, *die Wacht am Rhein* rallie les Germains sur les rives du fleuve.

> Un appel retentit comme le tonnerre,
> Comme un cliquetis d'épées, comme le fracas [des flots,
> Au Rhin! Au Rhin! Au Rhin Germain!
> Qui défendra le fleuve?........
> Tant qu'il me restera un souffle de vie,
> Qu'un poing étreindra une épée,
> Qu'un bras épaulera un fusil,
> Nul ennemi ne foulera la rive!...
> Chère patrie, Sois rassurée,
> Ferme et sûre se tient la garde, la garde au Rhin!

Mais aux heures de victoire, le Rhin perd son caractère sacré pour devenir un simple fleuve d'Allemagne dont nos voisins revendiquent les deux rives.

C'est la thèse des pangermanistes, de Arndt par exemple, écrivant au XIXe siècle : *der Rhein, Deutschlands Strôm, nicht Deutschlands Grenze.*

C'est la même pensée exprimée dans le chant national de Blucher :

> Précipite-toi comme le vent en furie
> Au devant de la victoire, au Rhin, de l'autre [côté du Rhin,
> Plonge vaillante épée au cœur de la France!

Le Rhin et la fiction.

Mais le fleuve n'a pas seulement éveillé un patriotisme farouche chez les riverains, et son cours mystérieux a favorisé l'éclosion de toute une mythologie.

Sur ses bords règnent des légendes merveilleuses, comme celle de la Lorelei, la demoiselle aux cheveux d'or, qui charme les bateliers et les entraîne aux abîmes. Les Elfes, les Sylphes, les Follets, les Ondines, les dieux des éléments et qui se mêlent à la vie journalière, sont nés au milieu des légendes.

Tout un monde, jailli des cadres du surnaturel a pénétré le moyen-âge; princesses d'une beauté sans rivale, chevaliers des croisades et des tournois, magiciens, astrologues, alchimistes, architectes démoniaques qui en une nuit ont construit ou démoli les bourgs dont les ruines sont là sous nos yeux...

Telle est la puissance d'évocation dont le Rhin possède l'unique privilège, que là, la réalité et la fiction se pénètrent et se confondent.

Le merveilleux n'est-il pas arrivé, jadis... l'histoire a-t-elle jamais été vécue ?... Et devant le fleuve-dieu, comme nos ancêtres, nous nous inclinons.

Depuis que l'histoire s'écrit, c'est lui qui a formé les races riveraines et déterminé leur action.

C'est lui qui domine tout notre passé. C'est lui qui roule dans ses flots rapides, le secret de notre avenir.





CHAPITRE II

LA LUTTE SUR LE RHIN

Avant toute tradition écrite, et aussi haut que la paléontologie nous permette de remonter, il y a dix mille ans ou cent mille, les Gaules sont habitées : les habitants ont déjà atteint un degré élevé de culture, la famille existe.

L'histoire de notre pays ne commence pas à Pharamond et tient à des causes physiques qu'il faut aller chercher, à travers les couches historiques, dans les profondeurs de la préhistoire. De même, pour la lutte sur le Rhin.

Examiner celle-ci en négligeant les origines, c'est lui ôter toute valeur éducative, car le passé infiniment éloigné nous touche, il est toujours agissant.

L'homme de la préhistoire ne se contente pas de pourchasser les fauves en s'aidant des armes qu'il imagine : il aime l'art, il dessine avec une exactitude naïve, à l'ocre ou au charbon, les animaux qui l'entourent, sur les parois de la caverne qu'il habite. Dans ces habitations souterraines où des pas sont parfois encore empreints, des signes, mystérieux pour nous, apparaissent aux côtés des stalactites : ces hommes écrivaient déjà.

Même, comme le démontrent leurs gravures, ils ont saisi le mécanisme exact de l'allure des quadrupèdes que Carle Vernet et les peintres du XIX[e] siècle ignoraient.

Le culte se réduit à l'adoration des éléments. Au solstice d'été, c'est la fête de la lumière. Au solstice d'hiver, c'est la fête du feu bienfaisant. Depuis cent mille ans nous célébrons ces dates que les Druides avant le Christianisme ont honorées, tels sont les feux de la Saint-Jean, la Noël, dont le souvenir naïf nous émeut, sans doute parce qu'une longue habitude y confond dans un même symbole, l'enfance de nos premiers pères et la nôtre.

L'homme des cavernes pratique la trépanation ! Une série de crânes remontant à l'âge de pierre présente des sections caractéristiques : des bourgeons qui se sont formés sur le bord osseux montrent que quelques-uns des opérés survécurent.

A l'époque quaternaire, caractérisée par une période tropicale suivie de froids glaciaires, la Gaule, au dire des géologues, est un des rares pays de la terre où l'homme vit et se perpétue. Il fabrique de grossiers outils de silex. Plus tard, il apprend à travailler le bronze et le fer.

Que représentent les 5.000 ans de l'histoire auprès des milliers de siècles qui ont précédé la période historique !

Grands ancêtres, nous ne savons rien de vous ! La science découvrira peut-être un jour la clef de vos hiéroglyphes, les caractères dominants de vos mœurs, ou ressuscitera par degrés l'image de votre vie et de votre caractère à la façon dont elle reconstitue un squelette avec quelques fossiles épars ! Mais la portion la plus importante de votre passé, votre enfance nous feront sans doute longtemps défaut. Prenons-en provisoirement notre

parti et, sans vous connaître, aimons en vous les premiers fils de notre Gaule, géants qui avez préparé notre avènement et surmonté plus d'obstacles que nous n'en rencontrerons jamais !

Les Celtes, Gaels, Gaulois et le Rhin.

Au delà du xe siècle avant J.-C. notre sol est habité par les Ibères et les Ligures. Les uns et les autres semblent ne pas appartenir à la famille Indo-Européenne et être nés sur le sol.

Au dixième siècle, les Celtes envahissent le pays : les Ligures sont refoulés vers les Alpes, les Ibères vers les Pyrénées où, sous le nom de Basques, ils ont gardé jusqu'à nos jours leur originalité et leur langue primitives, puis ils s'unissent sur tous les points du sol avec les Celtes, d'où vient le nom nouveau de Celtibères.

Les Gaels apparaissent vers le sixième siècle, les Kymris vers le troisième. C'étaient encore des Indo-Européens. Le nom des premiers prévalut pour désigner les habitants de la Gaule.

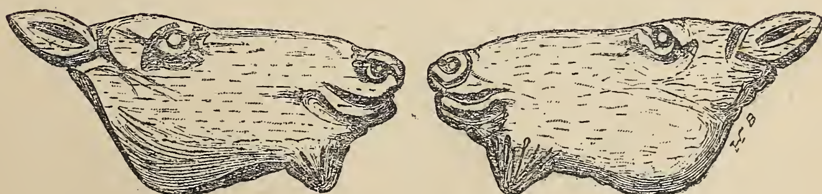
En l'an 587 avant Jésus-Christ, une première expédition des Gaulois eut lieu de la Celtique vers l'Europe centrale et la vallée du Danube ; leur chef, Sigovèze, fonda l'Albanie, comme le prouve irréfutablement la présence dans le dialecte actuel de termes galliques.

Alexandre, roi de Macédoine, prit contact avec les Gaulois de l'Albanie et les estima assez pour conclure avec eux un traité de paix (340 av. J.-C.).

« Aucune des races de notre Occident n'a rempli une carrière plus agitée et plus brillante. Les courses de celle-ci embrassent l'Europe, l'Asie, l'Afrique ; son nom est inscrit avec terreur dans les annales de presque tous les peuples. Elle brûle Rome, enlève la Macédoine aux vieilles phalanges d'Alexandre, passe les Thermopyles et pille Delphes ; elle plante ses tentes sur les ruines de l'ancienne Troie, dans les places publiques de Milet, aux bords du Sangarius et à ceux du Nil ; elle assiège Carthage, menace Memphis, compte parmi ses tributaires les plus puissants monarques de l'Orient. A deux reprises, elle fonde dans la Haute-Italie un grand empire et élève, au sein de la Phrygie, cet autre empire des Galates qui domina longtemps toute l'Asie-Mineure. »



Plaque de schiste amphibolique avec renne gravé ; deux tiers de grandeur réelle



Tête de cheval à contours découpés, en os, Grandeur réelle

L'expansion Celtique à travers le monde a laissé des traces que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la philologie. Tous les noms suivants sont d'origine gauloise : Cornouaille (Corn Wales). Galate, Gallois, Galles, Guelfe, Portugal (Porto Gallo), Valais, Valois, Valachie, Wales, Welche.

La Bavière et la Bohême sont d'origine celtique ; des Boiens gaulois (*Boii*) sont issus les Baiuariens (*Baiuarii*) (Bavarois), à leur branche se rattachent également les *Boiohemii* (Bohémiens).

Fait curieux : la Bavière, gauloise d'origine, prit sa revanche, et donna son nom à notre pays. En effet, cet Etat qui renferme la Franconie, s'appelait France orientale au cinquième siècle, la France occidentale étant constituée par les contrées de la rive gauche du Rhin.

***

Il faut franchir un grand nombre de siècles pour retrouver des documents précis sur nos ancêtres. Les auteurs anciens présentent les Gaulois : comme une race dense, étendue, possédant depuis la plus haute antiquité la conscience de son unité d'origine.

Dans ses commentaires, César présente un tableau peut-être plus coloré qu'exact des trois races qui habitaient la Gaule en l'an 50 avant J.-C., car César les voit curieux et superficiels.

« Dans les villes, dit-il, le peuple entoure les marchands, les oblige à déclarer de quel pays ils viennent et les choses qu'ils y ont aperçues. C'est d'après l'impression produite par ces bruits et ces rapports qu'ils décident souvent des affaires les plus importantes et nécessairement un prompt repentir suit des résolutions prises sur des nouvelles incertaines et inventées le plus souvent pour lui plaire. »

Les Gaulois sont courageux. Ayant un sentiment excessif de leur valeur personnelle et dédaigneux des nations voisines, ils s'irritent facilement et c'est avec le fer qu'ils discutent. Pitoyables aux faibles, ils sont féroces vis-à-vis de ceux qu'ils ont vaincus. Le duel est un incident quotidien : on combat pour l'honneur, sans armes défensives, le torse nu, prêt à recevoir « la décoration des blessures », jouant avec la mort comme aucun peuple ne l'a fait.

Ils sont entrepenants, mais inconstants et le sentiment de la discipline leur fait défaut. Ils sont curieux et artistes, ils aiment la propreté et le luxe ; ils apprécient l'éloquence. Aussi bons orateurs qu'auditeurs, ils aiment également les longs discours et la pensée condensée dans un style lapidaire : une finesse naturelle les avertit des paroles trompeuses. L'extrême sensibilité des Gaulois se caractérise par ce fait paradoxal qu'ils ne peuvent ni s'entendre entre eux, ni se passer les uns des autres, et qu'ils sont toujours et partout divisés en deux factions rivales.

La femme est grande, belle ; épouse dévouée, elle est la mère et l'éducatrice de ses enfants. Sa condition est au-dessus de celle des femmes romaines. Son mari ne l'achète pas ; elle le choisit librement. La dot qu'elle apporte reste son bien et elle continue d'en percevoir le revenu. Elle est l'égale de l'homme puisque les mariages politiques sont en honneur chez les Gaulois ; elle a le droit de divorcer. On a vu parfois les femmes décider des plus graves affaires et Plutarque raconte qu'elles tranchèrent avec habileté un différend qui s'était élevé entre les Carthaginois et les Ligures au passage d'Annibal.

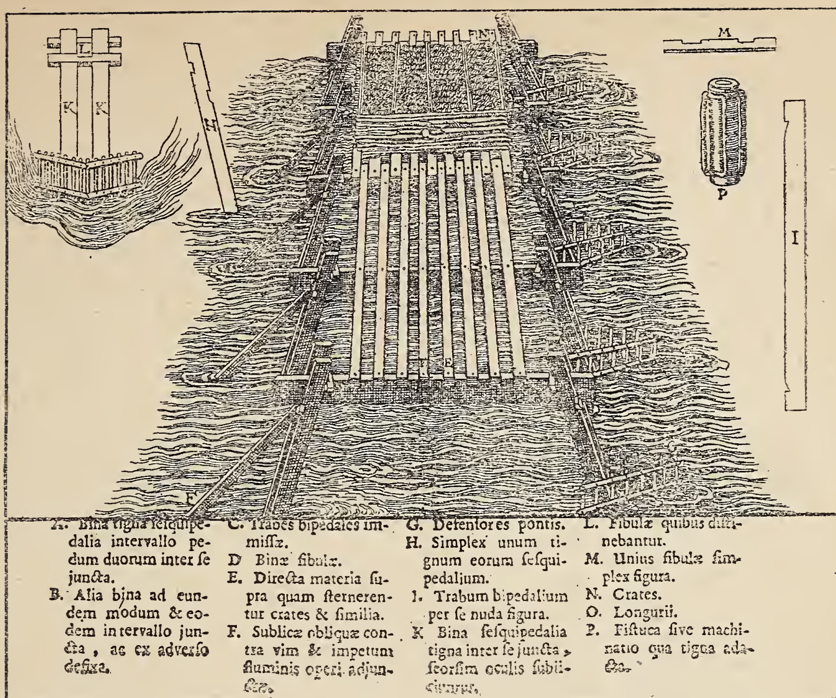
Dans d'autres cas, elles prêtent à leurs époux un autre genre d'assistance, et de leurs bras puissants elles lancent des pierres avec la force d'une catapulte.

Les mœurs et la juridiction sont plus douces que chez les Romains. La force de l'organisation familiale est prouvée par ce fait que le testament est interdit, les parents du défunt recevant invariablement comme héritage ce que la coutume leur assigne.

Deux classes sont fortes : aux Druides appartient la puissance morale et religieuse, l'autorité judiciaire.

Ceux-ci rendent la justice une fois par an dans le pays des Carnutes (Char-





LE PONT DE CÉSAR, d'après une estampe du XVIIe siècle

tres) non seulement entre les particuliers, mais même entre les nations, quand un différend les sépare. N'est-il pas curieux de voir fonctionner un tribunal d'arbitrage à ces époques réputées barbares ?

L'autre classe puissante est celle des chevaliers ou nobles qui forme le Sénat, pouvoir législatif de la cité, le pouvoir exécutif étant confié à un petit nombre de magistrats élus.

La plèbe ne joue qu'indirectement un rôle politique : c'est une clientèle qui s'attache aux membres influents de la noblesse et reçoit protection en échange de fidélité.

La nation armée existait dans les Gaules et se composait, comme à Rome, de tous les éléments de la cité, et les esclaves qu'on y admettait acquéraient de ce fait même le droit à l'affranchissement : c'est l'assemblée armée des citoyens, *armatum concilium.*

* * *

La conquête de la Gaule par César, entre les années 58 et 51 avant Jésus-Christ, fut la revanche des Romains sur nos ancêtres. Aucun peuple dit Tacite, ne fut soumis plus rapidement que les Gaulois, car aucun ne fut plus divisé, et pourtant la Gaule unie, dit César, formant une seule nation animée d'un même esprit, pourrait défier le monde. Tandis que les peuples de la plaine et plus spécialement le parti aristocratique avaient appelé les Romains pour les défendre contre les invasions des Germains et contre le parti démocratique, les montagnards de l'Auvergne et de la Bretagne, Arvernes et Armoricains, défendirent leur sol avec courage et manquèrent d'anéantir les légions.

Les Romains créèrent l'unité politique de la Gaule. Les quelques colons qui s'implantèrent dans le pays apportèrent leur langue et de nouveaux usages, sans modifier la race primitive, et le terme de gallo-romain synthétise beaucoup plus une époque qu'une modification ethnographique.

La domination romaine eut cet autre bon effet de substituer à la division gauloise par classes, le rapprochement par nationalités.

Devant l'étranger apparaît un groupement nouveau des éléments gaulois dont la fonction sera de résister au Romain.

Ce fut la première forme du patriotisme.

Les Germains et le Rhin.

Quand les Romains eurent triomphé des Venètes, réduit Alésia, et capturé Vercingétorix, ils franchirent le Rhin.

La Germanie, nous l'avons dit plus haut, est un pays pauvre et ingrat ; indigentes et sans culture sont les races nombreuses qui habitent son sol ; défavorisées par la nature, elles représentent un vaste réservoir d'hommes d'où le nom d'Allemagne est dérivé (*Alle Manner*).

Les habitants, dit César, sont moins civilisés, mais plus vertueux que les Gaulois ; ils adorent le soleil, le feu, la lune, se consacrent à la chasse et aux exercices militaires. Ils reçoivent des terres sur lesquelles ils séjournent un certain temps et qui sont échangées ensuite contre d'autres, leurs magistrats craignant de leur voir perdre leur valeur guerrière en s'attachant au sol. Les Germains vivent sobrement de viande et de poisson, ne boivent pas de vin : ils ne travaillent pas la terre, à l'exception des Suèves dont la population mâle, d'environ 200.000 individus, combat et cultive à tour de rôle.

Un esprit égalitaire anime les Germains qui vivent dans des pays entourés de vastes plaines, les fameuses marches dont parlent leurs chants guerriers, qu'ils ont prises aux vaincus.

Les Germains sont cavaliers : ils n'ont pas, comme les Gaulois, de bons chevaux, mais ils élèvent et entraînent constamment une race commune qui leur fournit des montures infatigables. Les Germains montent sans selle, combattent à pied et à cheval.

Chez eux, les unions sont tardives et ne se concluent qu'à la vingtième année. Ils estiment qu'ainsi la race ne peut que gagner en force et en puissance : les guerriers qui transgressent ce précepte sont flétris par leurs pairs.

En résumé, César, qui laisse percer ses préférences, présente les Germains comme une nation soumise à ses magistrats, disciplinée, fière et chaste, et les Gaulois comme des impulsifs, brouillons, factieux, querelleurs.

Un tel jugement est-il fait pour nous surprendre et n'y a-t-il pas, tout au moins au point de vue militaire, une certaine ressemblance entre Romains et Germains, et une opposition radicale entre ces deux peuples et les Gaulois ?

Le peuple germain est donc volontairement barbare, essentiellement nomade. Il n'a ni temples, ni villes.

« Le caractère physique des Germains eut... permis de les confondre avec les Gaulois..., mais leur caractère moral, non moins que leur langue, indiquait une nationalité gallo-kimrique. Le Gall de la vieille race était vif, remuant, ingénieux, loquace, vantard et aussi hardi dans ses paroles que dans ses actions...; le Germain, au contraire, lourd, indolent, concentré en lui-même. »

« Qu'on ouvre l'histoire ancienne, dit A.Thierry, dans son *Histoire des Gaulois*, qu'on suive, dans leur brigandage, deux hordes ou bandes, l'une de Gaulois, l'autre de Germains : la situation est la même ; des deux côtés, ignorance, brutalités égales, mais comme on sent néanmoins que la nature n'a pas jeté ces hommes-là dans le même moule !

Si l'on voulait comparer sommairement la famille gauloise à cette famille germaine, on pourrait dire que le sentiment personnel, le moi individuel, est trop développé chez la première et que chez l'autre il ne l'est pas assez. Aussi, trouvons-nous, à chaque page de l'*Histoire des Gaulois*, des personnages originaux qui excitent vivement et concentrent sur eux toute notre sympathie, en nous faisant oublier les masses, tandis que dans l'histoire des Germains, c'est ordinairement des masses que ressort tout l'effet. »

Le Rhin est une mince frontière, mais il sépare des régions de plus en plus différentes, à mesure qu'on s'éloigne du fleuve : tel pays, tel peuple. L'histoire a continué de creuser le fossé que la nature avait créé entre Gaulois et Germains.

*
* *

Bien avant César, les Germains avaient ravagé la Gaule et menacé Rome. L'an 120 avant Jésus-Christ, Marius sauva l'Occident du péril des Teutons et des Cimbres.

Du temps de César, les Germains envahirent deux fois la Gaule en franchissant le Rhin et s'établirent dans les Ardennes. César les rejeta sur la rive droite (50 av. J.-C.) et dépêcha des députés chez les Sicambres afin d'obtenir leur soumission. Il en reçut la réponse suivante : « Le Rhin limite l'empire romain. Si César estimait injustes les incursions des Germains en territoire gaulois, pourquoi prétendait-il ordonner sur l'autre rive du fleuve ? »

César décide aussitôt le passage et fait établir, en dix jours, le premier pont militaire sur le Rhin, le franchit avec son armée (52 av. J.-C.), inflige une défaite aux Sicambres, impose la paix, repasse le fleuve, coupe le pont derrière l'armée : son séjour sur la rive droite a duré dix-huit jours.

Après César, les Romains ne purent se maintenir sur la rive droite du Rhin. Ils faisaient de fréquentes expéditions qui tournaient souvent à leur désavantage et qui, même couronnées de succès, n'aboutissaient à aucun résultat durable. Ils atteignirent le Weser et l'Elbe, mais Varus fut battu par les Cherusques d'Arminius et trois légions romaines furent anéanties dans le Teutoburgerwald, l'an 9 avant J.-C. L'Empire



mit vingt-cinq ans pour venger ce massacre.

Cependant les Germains devenaient de plus en plus audacieux. Les Romains, qui avaient perdu leurs qualités militaires, ne virent qu'un moyen d'arrêter le flot envahisseur : ce fut de le diviser et d'opposer les Germains aux Germains.

Agrippa installa en corps de nation, dans les Ardennes, les Ubiens et les Thuringiens pour résister aux Germains de la rive droite. Tibère, après avoir battu les Sicambres et les Suèves, ramena de force 40.000 d'entre eux pour les établir en Gaule.

Entre les années 269 et 279, ces Germains sauvent l'Empire en repoussant des invasions d'Alamans, de Vandales, de Goths et de Sarmates. Au quatrième siècle, sous les ordres de Julien et de Valentinien, ils battent les Francs et les Alamans.

Mais à leur tour ils deviennent impuissants devant les hordes de Germains que Radagaise jette sur l'Italie : les Barbares ravagent la Gaule entière. En 410, les Wisigoths d'Alaric prennent et saccagent Rome, puis s'établissent dans le Midi de la France.

Les Huns passent le Rhin.

C'est à la citadelle gauloise que revint l'honneur d'arrêter une invasion plus terrible que toutes les précédentes, qui, des hauts plateaux de l'Asie, dévalait vers le Rhin comme un torrent exterminateur, et de sauver les derniers vestiges de la civilisation. Car les Huns ne sont plus des Germains, mais des Tartares au type kalmout, espèce d'hommes petits et contrefaits, au langage aigü et inarticulé, à la tête ronde, à la face aplatie et percée de deux trous qui leur servent d'yeux.

« Cloués sur leurs petits chevaux, laids, mais infatigables, et rapides comme l'éclair, ils passent leur vie à cheval : ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et y vendent, y boivent et y mangent. Ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. »

Ces hommes, sous la conduite d'Attila, franchissent le Rhin pour la plus grande terreur du monde gallo-romain. Tout ce qu'il y avait alors de barbares en Gaule se rangea sous les ordres du patrice romain Aetius et se porta au-devant des Huns dans la vaste plaine de Châlons : « Bataille atroce, multiple, effrayante, acharnée. Les anciens n'ont raconté ni de tels exploits, ni de tels massacres et celui qui n'a pas vu ce spectacle étonnant ne le retrouvera plus au cours de sa vie... »

Attila battu, le péril oriental était conjuré cette fois pour l'Europe (451).

Les Francs passent le Rhin.

Bien des peuples viennent franchir le Rhin dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les uns : Avares, Huns, etc., arrivant du fond de l'Asie, se contentent de semer la désolation dans la Gaule. Les autres appartiennent à la grande famille des Germains : ce sont les Wisigoths, les Ostrogoths, les Francs, les Burgondes. Ils prennent racine dans le pays et se mêlent aux Gaulois.

Parmi eux les Francs méritent de nous retenir un moment parce qu'ils s'installent au cœur de notre pays et que leur roi en devient le maître, parce qu'ils donnent leur nom au pays, parce qu'enfin c'est aux Francs que se rattache l'origine de la noblesse de France.

« Ils ne forment pas un peuple, mais une fédération de Germains de toutes races, Païens encore et indifférents dans la vie indécise qu'ils mènent sur la frontière. »

Militairement organisés, ils lançaient chaque année au delà du Rhin d'audacieuses bandes de pillards qui se propo-

saient d'arracher à l'Empire romain le nord de la Gaule.

« La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat », tel est le portrait moins précis que pompeux donné par l'auteur de la Loi Salique en son Prologue.

Malgré l'invasion et l'oppression franque, les Gaulois restèrent ce qu'ils étaient précédemment : ils assimilèrent leurs vainqueurs.

Le Rhin frontière.

Le premier des rois Francs, au dire des histoires véridiques, est Chlodion qui, vers 428, prend Tournai, pénètre jusqu'à la Somme. Mais battu par les Romains, il est rejeté au delà du Rhin.

Ses successeurs sont plus heureux. Clovis assure ses conquêtes par sa conversion et son alliance politique avec l'Eglise. Il laisse, en 511, un royaume à partager entre ses fils.

Malgré la conversion, « il reste dans les mœurs de cette race d'hommes un fond de rudesse sauvage qui se montrait, en paix comme en guerre, dans les actions ou les paroles ».

A l'instar des autres barbares, les Francs codifièrent leurs coutumes juridiques en s'aidant des lois romaines.

Nous savons par le texte même de leur *loi salique* combien ils se montrèrent durs aux vaincus. S'ils n'asservirent pas complètement les Gallo-Romains, ils les considérèrent du moins comme des inférieurs : les amendes (*wehrgeld*) édictées contre ceux qui causent un dommage aux « hommes libres », c'est-à-dire aux Francs, sont doubles de celles fixées pour le même dommage causé aux « Lites » et aux « Romains », c'est-à-dire aux anciens habitants.

Les fils de Clovis arrondirent les conquêtes de leur père. Thierry, roi de Metz en Austrasie, conquiert la Thuringe en 530 et peu après ravage l'Arvernie. Son fils soumet les Burgondes et son petit-fils combat les Grecs d'Italie. Clotaire, Clodomir et Gondebaut conquièrent la Bourgogne entre 523 et 534.

Les Francs conduisirent ces expéditions, notamment celle d'Auvergne, avec une impardonnable sauvagerie.

Clotaire, resté seul roi, meurt en 561. Un nouveau partage réunit alors entre les mains de Sigebert les pays au delà du Rhin, l'Austrasie avec Metz et Reims et tout le territoire entre la Meuse et l'Escaut qui faisait auparavant partie du royaume de Soissons.

Tandis que Chilpéric, entre deux expéditions sur le Rhin, enjoignait à tous les Juifs habitant Paris de se faire baptiser, sous peine d'avoir les yeux crevés (582), Dagobert qui réunissait de nouveau toute la France sous son sceptre, et qui dota tant de basiliques, avait à Clichy trois reines, d'innombrables conconcubines, et *faisait périr en une nuit dix mille familles bulgares.*

Après lui, les *rois fainéants* précipitèrent la dynastie vers sa ruine. Les Francs de Germanie avaient peu fait pour le bien de la Gaule. Ils l'avaient traitée en conquérants : la Gaule, après les avoir subis quand elle était encore brisée par tous les malheurs qui l'avaient assaillie depuis César, reprit peu à peu conscience de son génie : ils perdirent leur influence.

Une autre race, également germanique, mais tout aussi cruelle, allait supplanter celle qui était incapable de régner. Pépin d'Héristal, maire du palais des rois Francs, se rendit célèbre par ses campagnes au delà du Rhin, où il réduisit les Alamans, les Frisons et les Bavarois à l'obéissance et au christianisme.

L'enfant qu'il tenait d'une esclave païenne, Charles Martel, recueillit son héritage par usurpation fratricide. « Il fut le dévastateur, non le sauveur, de l'Aquitaine et de la Provence. » Eudes eut à le redouter beaucoup plus que les Arabes...

Les Carolingiens et la Conquête du Rhin.

« Quel est, à l'entrée du moyen âge, ce personnage extraordinaire, fils de Franc et lui-même presque sans culture, mais portant tous les instincts qui font le grand homme, le génie de la guerre, le génie de la législation, le génie surtout de l'organisation ; aussi passionné qu'Alexandre, aussi réfléchi que César ; jeté par le sort au milieu des ruines de l'Empire romain et parmi les flots de peuplades à demi sauvages, et là ne rêvant qu'ordre et discipline ; barbare qui soupire après la civilisation, conquérant dont toutes les victoires sont des conceptions politiques ? Ce barbare, c'est Charlemagne. »

Les Allemands revendiquent Charlemagne comme un des leurs. Il est bien Germain, en effet, par sa race, par les moyens violents qu'il emploie pour réduire ses ennemis (massacres de Verdun, déportation de familles saxonnes en Gaule, spoliation des chefs vaincus au profit de ses lieutenants, peine de mort édictée par le capitulaire de Paderborn (785) contre le moindre délit politique ou religieux) ; mais il est Gaulois

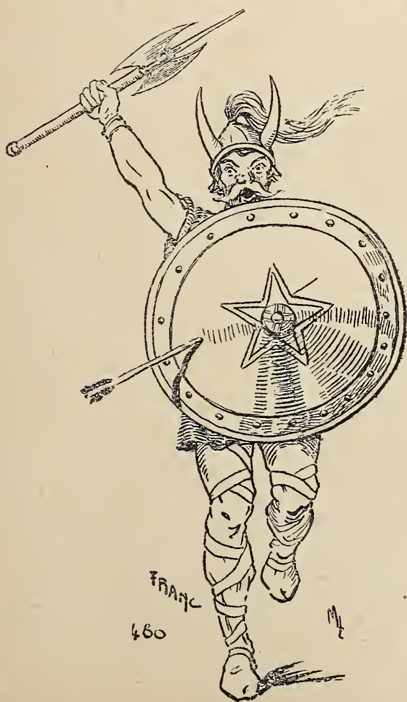
d'adoption et, tout inculte qu'il est, il devine les bons effets de la culture intellectuelle : il attire des savants, ouvre des écoles. En Espagne, en Italie, au delà du Rhin, c'est la barbarie qu'il attaque, c'est la civilisation qu'il défend et propage en même temps que le christianisme. Ses plus grands ennemis sont de purs Germains : les Saxons ; ce n'est pas avec des Francs qu'il combat, mais avec un peuple résultant de l'absorption des Francs par les Gallo-Romains. C'est pour surveiller les vaincus et non pour leur faire honneur que Charles établit sa capitale à Aix-la-Chapelle. Aix est d'ailleurs sur la rive gauche et faisait depuis longtemps partie de l'Austrasie. C'est la seconde fois que les Gaulois franchissent le Rhin pour conquérir l'Europe et cette fois ils convoient le progrès.

Le Rhin nous échappe.

Entre les possessions de Charles le Chauve à l'ouest et celles de Louis le Germanique à l'est, Lothaire reçut une étroite bande de terre allant de la Méditerranée à la mer du Nord, englobant les vallées du Rhône et de la Meuse, composée des contrées les plus disparates.

Ce fut pour la France un grand malheur que dans le démembrement de l'empire de Charlemagne elle n'ait pas





reçu les territoires donnés à l'Italie entre Meuse et Rhin, correspondant à Belgique, Luxembourg, Lorraine, Alsace, Prusse rhénane et Palatinat cisrhénan.

Une Italie englobant ces pays plus la Suisse ne pouvait pas durer.

En outre, tous les pays cis-rhénans revenaient de droit à la France : ils lui étaient même nécessaires pour donner à notre pays une masse et une population suffisantes pour résister aux pays limitrophes.

Une France identique à l'ancienne Gaule, limitée à l'est par les Alpes et le Rhin, de Bâle à la mer, n'était pas trop grande : elle était simplement équilibrée et en rapport avec les pays voisins pour lesquels elle ne pouvait en aucune façon être une menace. Il suffit pour en être assuré de jeter un regard sur la carte. Depuis le moment où le Rhin cesse d'être notre frontière, il devient le but de nos armes et le symbole de notre unité.

En l'an 855, le territoire au nord de l'Helvétie entre Meuse et Rhin se détache de l'Italie pour former le royaume de Lorraine et pour, un siècle plus tard, se subdiviser en deux duchés.

Dès lors il joue entre la France et l'Allemagne le rôle de tampon et doit manœuvrer sans cesse avec ou contre ses deux puissants voisins.

La décadence de la dynastie de Charlemagne accompagnait le malheureux partage de cet empire. Après une courte période de gloire, la seconde race germanique se trouvait impuissante à gou-



verner, parce que les intérêts de la famille, qui régnait en partie de l'autre côté du Rhin, se trouvaient en contradiction avec les intérêts du peuple gallo-franc.

Une autre race s'éleva peu à peu à la royauté par ses mérites comme l'avaient fait les Carolingiens eux-mêmes : originaire du centre de la France, elle comptait parmi ses ancêtres plus de Gaulois que de Germains ou de Francs.

En 866, ce sont les Normands que Robert le Fort, comte de Paris, repousse à Brissarthe, en payant de sa vie ce service rendu à la France. En 885, Eudes, son fils, se jette dans Paris assiégé par les Normands, sauve la ville et reçoit la couronne.

Il est le premier des Capétiens, et le xe siècle est rempli par la lutte des deux races qui aspirent au pouvoir. Après Eudes, le roi Lothaire, d'origine carolingienne, essaya de culbuter les Germains et de reculer la frontière jusqu'au Rhin : Il ne réussit qu'à provoquer une invasion d'Othon II qui, à la tête de 60.000 hommes, s'avança jusque sur les hauteurs de Montmartre.

Lothaire eut beau tenter une nouvelle conquête de la Lorraine à la mort d'Othon (983), il perdit chaque jour un peu plus de pouvoir et, suivant le mot de Gerbert, le futur pape Sylvestre II, il ne fut plus roi que de nom. Hugues Capet, l'arrière-petit-fils de Robert le Fort, gouvernait effectivement la France et un an après la mort de Lothaire, il fut élu roi par les barons (987).

Le Rhin oublié.

Les Capétiens. — Les Valois.

« L'avènement de la troisième race est d'une autre importance que celui de la seconde ; c'est la fin du règne des Francs et la substitution d'une royauté nationale au gouvernement fondé par la conquête... L'identité nationale est le fondement sur lequel repose, depuis tant de siècles, l'unité de dynastie. »

C'est aux Capétiens, issus de l'Ile de France, du cœur du pays, que revient l'honneur d'avoir entrepris pied à pied, province par province, avec une obstination admirable, la reconstitution de l'empire des Gaules.

Le fils de Capet, Robert, poursuivit également l'unification de la France. Son mariage politique avec Constance, fille du comte d'Arles, acheva de convertir le Midi qui seul s'opposait à la dynastie nouvelle.

Ses successeurs, Henri et Philippe, poursuivent son œuvre et menacent l'empire germanique détenteur de la Lorraine.

Au douzième siècle, Louis VI, qui a pourtant un autre ennemi dans la puissance naissante des rois d'Angleterre, continue à menacer l'Empire.

Louis VII, trop absorbé par l'Angleterre et par le Midi, délaisse la lutte sur le Rhin, sans jamais pactiser avec l'Allemagne.

L'alliance des Anglais, des Allemands et de tous ces petits seigneurs de *Lotharingie* qu'effrayait la force grandissante des rois Français allait constituer un sérieux danger pour le fils de Louis VII, Philippe-Auguste.

Deux invasions simultanées menacèrent cette fois la France. Devant cette première coalition européenne, elle se leva et ses efforts furent couronnés de succès : la victoire de Bouvines (1214) provoqua en France un enthousiasme vraiment national :

« Qui pourrait dire ou imaginer les joyeux applaudissements de la foule, dit l'auteur de *La Philippide*, les hymnes de triomphe, les danses du peuple..., les rues, les maisons, les chemins tendus de courtines et de tapis de soie, jonchés de fleurs et de rameaux verts... »

Chez les vaincus, ce fut le signe de bouleversements.

Le respect du roi de France, que Philippe-Auguste venait d'imposer par la force des armes, allait être accru par le renom vertueux de Louis IX et l'habileté audacieuse de Philippe le Bel.

Jeanne La Lorraine.

La Guerre de Cent Ans, déchaînée par l'avènement des Valois en 1328, allait de nouveau détourner de la frontière du Rhin l'attention de nos rois. Cette longue et terrible guerre mit plusieurs fois la France à deux doigts de sa ruine. Le salut lui vint de Lorraine.

La Lorraine ! Combien ce nom sonne doucement à notre oreille ! Aucun nom de province, malgré le parfum et le pittoresque de certains d'entre eux, n'est aussi éloquent ni si discret.

A de certaines heures de rêverie, le souvenir de l'antique Duché se dresse devant notre esprit ému avec l'éclat d'une chose présente, et nous sentons que la Lorraine est la France dans l'éternité !

Dans la nuit de l'Epiphanie, le 6 janvier 1412, au fond d'un petit village de Lorraine, l'épouse d'un pauvre laboureur donnait le jour à une enfant.

« Tous les habitants furent saisis d'un inconcevable transport de joie, et se mirent à courir çà et là, demandant l'un à l'autre quelle chose étoit advenue... les coqs, ainsi que hérauts de cette allégresse inconnue, éclatèrent en tels chants que jamais semblables n'avoient été ouis. »

Tels sont les signes qui annoncèrent la naissance de la douce bergerette aux grands yeux bleus, au clair regard rêveur, fleur sainte de ce sol gaulois.





« Quand elle gardait les brebis de ses parents, le loup jamais ne mangea ouaille de son troupeau... quand elle était bien petite, les oiseaux des bois et des champs, quand elle les appelait, venaient manger son pain dans son giron, comme privés... »

A l'âge de 19 ans, accompagnée de six hommes d'armes, elle allait sauver la France...

« Ne me plaignez pas, dit-elle à ses amis, c'est pour cela que je suis née. »

Hélas à quel prix !...

« Le 30 mai 1431, se leva : jour le plus auguste et le plus sombre qui eût paru sur la terre depuis le jour où la croix fut plantée sur le Golgotha ! ! !

« Quand Jeanne vit de grand matin entrer dans sa prison l'appariteur, quand elle sentit si près la dure et cruelle mort dont il lui fallait mourir tout à l'heure, elle commença à s'écrier douloureusement et arracher les cheveux : « Hélas ! me traitera-t-on ainsi horriblement et cruellement, qu'il faille que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et rendu en cendres !... Evêque, s'écria-t-elle, évêque, je meurs par vous... j'appelle de vous devant Dieu ! »

« Ainsi, — son crime, — fut de dérober au ciel le feu dont elle anima ce géant mal éveillé qui se cherchait encore : le peuple français. Désormais, il



La France, d'après une carte all



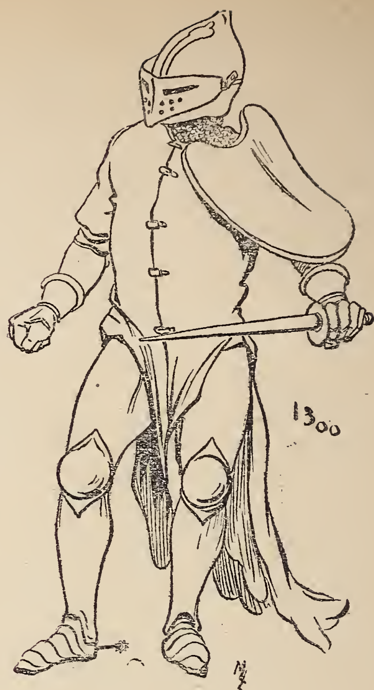
e moitié du dix-septième siècle.

se tient debout. Toute son histoire consiste dans l'éveil progressif de sa conscience. Enfant, adolescent, adulte, absorbé d'abord par la croissance extérieure, puis tournant peu à peu sa réflexion sur lui-même, ce peuple au grand cœur, à la tête ardente, aussi longtemps qu'il fera figure de nation dans le monde — et sachez-le bien, il touche à peine à la maturité — ce peuple, dis-je, chérira tendrement la vaillante fée qui protégea son berceau. Sans cesse, aux jours d'épreuve, elle lui apparaîtra non comme une vague et nuageuse walkyrie aux oracles inintelligibles, mais comme une brave sœur à la volonté ferme, au parler savoureux, au cœur simple et droit qui, du bout de son épée, lui montrera la frontière. »

Cette mission merveilleuse accomplie en quelques mois aboutit à la résurrection de la Gaule.

La vie et l'œuvre de Jeanne d'Arc sont le plus grand événement de l'histoire. Nul autre peuple ne peut glorifier semblable héroïne.

La Lorraine est à jamais unie à la France par cet auguste holocauste. Le pays qui compte une telle rédemptrice ne peut périr, car « le mot de cette énigme est dans l'essence même de la France. »





Vers le Rhin !

Le roi Charles VII reprit la marche vers l'Est ; il exerça ses droits sur plusieurs pays, seigneuries, cités et villes, « étant en deçà la rivière du Rhin qui d'ancienneté avaient fait partie du royaume des Gaules ». Dans ce but, allié à l'empereur d'Allemagne et au duc de Lorraine, il mit le siège devant Metz révolté.

Mais les Messins ne pouvaient ouvrir leurs portes à l'allié de leur tyran : ils résistèrent si bien que le roi abandonna le siège et reporta ses efforts contre les Anglais.

Plusieurs fois les gens de Metz envoyèrent des ambassadeurs à Charles pour lui représenter qu'ils ne pouvaient savoir pour quel motif il leur avait déclaré une si mortelle guerre; qu'ils n'étaient ni de son royaume, ni de sa seigneurie. Les conseillers du roi répondirent qu'il serait facile de prouver les droits de la France par les chartes et les chroniques; « qu'on connaissait la fraude accoutumée (des gens de Metz) qui était de n'obéir ni à l'empereur d'Allemagne, en disant qu'ils étaient de France, ni au roi, en disant qu'ils étaient de l'Empire. »

Le règne de Louis XI est dominé par la lutte de la royauté contre la maison de Bourgogne dont les ducs avaient à peu près reconstitué, moins l'Italie, la

Provence et la Haute-Lorraine, l'ancien empire de Lothaire. L'habileté du roi et plus encore la mort de son ennemi Charles le Téméraire, sauvèrent l'unité nationale. « Oncques puis ne trouva le roi de France, dit Commines, homme qui osât lever la teste contre lui ni contredire à son vouloir. » Mais le duc laissait une fille, Marie de Bourgogne, qui, par haine de la France, épousa l'archiduc d'Autriche Maximilien. Leur petit-fils devait être Charles-Quint, doublement notre ennemi comme Bourguignon et comme Allemand.



La Pucelle d'Orléans à la butte Saint-Roch d'après un manuscrit du temps.

Toujours vers le Rhin!

Reprise de la Lorraine.

Au lieu d'attaquer en face ce redoutable adversaire, Charles VIII et Louis XII dispersent leurs forces dans de chevaleresques expéditions en Italie. Les Français y combattent pour le plaisir, comme ils s'étaient jadis lancés d'enthousiasme dans les Croisades ; les Allemands soutiennent par intérêt l'Italie.

C'est en Lorraine que se termina l'énorme conflit qui mit aux prises d'un côté la France sous François Ier et Henri II, de l'autre côté l'Autriche, l'Allemagne, la Savoie, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre coalisées dans la main de Charles-Quint.

A la suite du traité de Passau signé entre l'Empire et Maurice de Saxe, qui assurait à l'allié de ce dernier, le roi de France, la possession des villes impériales de langue française, Henri II, afin de profiter du traité, pensa reprendre tout l'ancien royaume d'Austrasie et ne s'arrêter qu'au Rhin.

Fait curieux et bien caractéristique, le projet du roi fit naître dans le royaume un enthousiasme quasi national : des enrôlements volontaires se produisirent dans toutes les provinces, tant « la nation françoise estoit curieuse de voir la rivière de Rhin ».

L'armée se présenta devant Toul dont elle reçut les clés, s'empara de Metz, l'antique capitale des rois austrasiens, avec l'intention d'en faire un boulevard de France. Metz était alors république vassale de l'Empire. Henri II entra à Nancy et s'empara de la Lorraine, les ducs de cette maison devenant ses vas-

saux : ainsi s'effectua presque sans coup férir la reprise de cette province. Le roi marcha ensuite vers l'Alsace qui était de langue allemande, mais il échoua devant Strasbourg, et s'en revint après que l'armée eut seulement « abreuvé ses chevaux dans l'eau du Rhin » pour faire face à un ennemi qui menaçait sa ligne de retraite. La conquête de la Lorraine fut achevée par la prise de Verdun que le roi enleva en s'en retournant en France.

Cependant, la perte de Metz était un coup terrible au prestige de l'Empire. C'était un coin qui entrait au cœur des Etats de Charles-Quint. Ce prince résolut de la reprendre et en août 1552, il franchit le fleuve avec 67.000 hommes et 114 canons.

Le siège en fut commencé le 19 octobre.

Il y avait alors dans la place, que défendait François de Guise, la fleur de la noblesse et de l'armée, et 5.000 hommes de troupe. Les bouches inutiles ayant été évacuées, l'élite des habitants, et le médecin célèbre Ambroise Paré demeurèrent.

Charles-Quint assit son artillerie sur un plateau au sud, François fit construire un boulevard qui résista aux attaques, les artisans de la ville réparant les ouvrages endommagés avec un héroïsme



Le Défenseur de Metz. — D'après le portrait de Clo



et une habileté admirables. Les Français, par de nombreuses sorties démoralisèrent l'assiégeant : celui-ci n'osa même pas donner l'assaut, tellement l'attitude de la petite garnison était formidable.

Enfin, au cœur de l'hiver, son armée réduite d'un tiers, Charles-Quint dut lever le siège dans des conditions désastreuses. « Je vois bien que la Fortune est femme, dit-il : mieux aime-t-elle un jeune roi qu'un vieil Empereur. » Les assiégeants malades et blessés qui furent abandonnés autour de la place, au lieu d'être achevés, furent soignés avec humanité, fait exceptionnel pour l'époque et, dit Bertrand de Salignac, « la courtoisie de Metz demeura longtemps un proverbe honorable aux François ».

Quelques années plus tard, une paix durable intervenait à Cateau-Cambrésis (3 avril 1559) : les Trois Evêchés : Metz, Toul et Verdun, restaient à la France.

HENRI IV, d'après une estampe du dix-septième siècle

Henri IV, Empereur des Gaules.

Pendant le demi-siècle qui suivit, la France s'épuisa en guerres intestines.

Henri IV, plus sage, se hâta d'apaiser les querelles religieuses pour faire face aux véritables ennemis de la France.

« Henri IV avait été dans de grandes nécessités au commencement de son règne et s'était vu roi sans royaume, mari sans femme, faisant la guerre sans argent ; mais depuis Dieu lui avoit fait tant de grâces qu'en montrant son Arsenal, il se pouvoit vanter qu'il y avoit de quoi armer cinquante mille hommes avec toutes les munitions, et dans sa Bastille, qui est toute contre, de quoi les payer pour trois ans. »

Il semble que la vie de ce roi ait été marquée par des signes surnaturels ; son étoile triompha d'abord des destins contraires, qui écartaient du trône celui qui né dans la religion réformée était en outre le troisième fils d'Antoine de Bourbon.

Son règne devait comprendre trois périodes :

Dans la première, de *pacification*, Henri trouve la France envahie, divisée, déchirée, ruinée : en six ans, il chasse l'étranger et rétablit la paix.

Dans la deuxième, de *préparation*, le pays, grâce à une sage administration, atteint, en douze ans, un degré de prospérité inconnu au reste de l'Europe. Les voies terrestres et fluviales sont restaurées et complétées, la sécurité reparaît dans les campagnes, l'industrie naît, l'agriculture se développe, les charges et impôts sont réduits, mieux répartis, cependant que la couronne amasse un fond de 40 millions d'extraordinaire, somme immense pour l'époque.

La troisième période devait être de *réalisation*. Le roi a préparé une grande guerre ; il va reconquérir tous les pays de langue française, reporter les frontières au delà de la Franche-Comté et de la Belgique, et reconstituer le *Véritable Empire des Gaules* que bornera le Rhin. Trente mille hommes et cinquante canons font déjà route vers le duché de Clèves : le roi va se mettre à leur tête. Il vient de faire sacrer la reine Régente à Saint-Denis. Lesdiguières conduit quatorze mille combattants dans le Milanais, et prépare une diversion : « *On n'avait jamais vu en France et peut-être n'y verra-t-on jamais, un équipage plus complet et mieux fourni* », dit Sully qui devait rejoindre l'armée avec 8 millions d'argent monnayé.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici une conversation célèbre qui eut lieu à l'Arsenal, vers la fin de l'année 1609, entre le roi et son ministre :

« Il reste à considérer, (c'est Sully qui parle à Henri IV), si vous avez des moyens suffisants pour continuer la guerre sur le même pied que vous allez la commencer, tant qu'il sera nécessaire qu'elle dure... Sur quoi, je vous dirai, poursuivis-je, que pour le principal qui est l'argent, pourvu que votre guerre ne dure que trois ans et que vous n'ayez pas besoin de plus de 40.000 hommes, je vous en fournirai suffisamment sans rien imposer de nouveau sur vos peuples. Quant aux autres choses qui sont les munitions de bouche, d'artillerie, etc., je vous en montrerai tant que vous direz : C'est assez... — Mais encore, sans vous interrompre, dit Henri IV, combien ai-je bien d'argent ? car je ne l'ai jamais bien su. — Que pensez-vous bien avoir, Sire ? lui dis-je. — Ai-je bien 12 millions comptant ? reprit-il. — Un peu davantage, répartis-je. — Combien ? Quatorze ? Il alla ainsi, en augmentant toujours de deux millions, parce que je ne faisais à chacune de ses questions que la même réponse : Un peu davantage, jusqu'à ce qu'étant venu à trente millions : « Oh ! je ne vous en demande plus, s'écria-t-il en m'embrassant avec un véritable transport de joie. — J'ai dressé, lui dis-je, un état par lequel Votre Majesté verra qu'elle peut s'assurer d'un nouveau fonds de 40 millions d'extraordinaire en trois ans, sans rien prendre sur les dépenses de votre maison et de l'Etat, supposé que mon bon ménage ne soit pas traversé. — Et où est cet état, reprit Henri avec précipitation ? — Je vous le donnerai, lui répondis-je, quand il vous plaira, écrit de ma main. »

De la Baltique aux Grisons, il n'était question de rien moins que de faire Henri IV Empereur des chrétiens.

Un habile système d'alliances avec les Princes et protestants d'Allemagne et de Hongrie, avec le Danemark et la Suisse, mettait l'Empire à deux doigts de sa perte. La France allait rapporter de cette guerre la couronne impériale d'occident. Le Béarnais, secondé par les premiers hommes de guerre de son temps, devait triompher aisément des Impériaux : notre politique étrangère se précisait dans ses grandes lignes, la France retrouvait l'antique unité de sa masse, derrière ses lignes fluviales, comme au dedans elle avait recueilli les fruits d'un règne prévoyant et paternel. C'était la paix, la tolérance religieuse, le progrès, le peuple allégé de ses lourdes charges, et élevé à une condition plus heureuse : toutes les semences fécondes allaient lever sous ce régime libéral et novateur, qui faisait de la France, un jardin, et de la nation une famille : tout esprit de révolte était désormais aboli, et la bourgeoisie sagement dirigée prêtait à la

couronne un appui précieux. Que de sang, que de malheurs allaient être épargnés !

Tout l'avenir était en germe dans le vaste cerveau de Henri IV. A l'extérieur, c'est la politique de Richelieu et de la Convention. A l'intérieur, c'est la France moderne, détournée des voies révolutionnaires, conduite doucement et sûrement vers ses destinées :

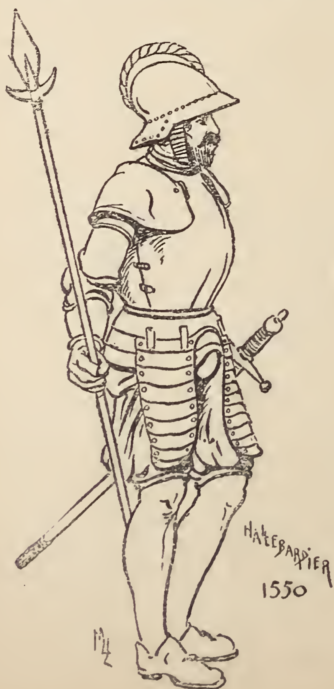
« *Je vous ay faict assembler pour reçevoir vos conseils, pour les croire, pour vous suivre, bref pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux roys, aux barbes grises et aux victorieulx.* »

Ainsi s'exprimait en un langage tout constitutionnel ce monarque de droit divin, haranguant les notables commerçants de sa bonne ville de Rouen, en l'année 1596.



Au regard de ses contemporains, Henri IV commit la faute de devancer les idées de son siècle. Il aimait le peuple : non seulement il avait été élevé parmi les humbles, mais il se mêlait souvent aux marchands et aux paysans, dont il voulait connaître et satisfaire les aspirations ; ses ennemis lui firent un double grief de porter trop d'intérêt au Tiers-État, et d'en être trop aimé.

La hardiesse des vues démocratiques du Béarnais, plus encore que la menace de ses armes firent trembler les souverains sur leurs trônes. Aussi, les maisons d'Espagne et d'Allemagne conspirèrent la mort de ce roi et appostèrent de nombreux assassins sur ses pas. C'était raffermir leurs couronnes et écarter tout danger de guerre.



Le vendredi 14 mai, sur les deux heures après-midi, un fanatique qui s'était embusqué rue de la Ferronnerie, derrière une échoppe ayant pour enseigne « *Au Cœur couronné percé d'une flèche* », frappa mortellement Henri de deux coups de couteau.

Cette fin prématurée est, après la mission de Jeanne d'Arc, l'événement le plus considérable de notre histoire.

« *Les Français, avait coutume de dire le roi Henri IV, ne me connaissent pas assez bien ; ils sauront ce que vaux quand ils m'auront perdu !* »

« *Seigneur, disait-il encore, je suis prêt à partir quand il te plaira, mais que deviendra ce pauvre peuple ?* »

Ces paroles d'une bonté si émouvante sont toujours actuelles.

Elles ne sont pas seulement d'un souverain sans égal, mais d'un pasteur de peuples. Sur cette rive du Rhin nous porterons toujours le deuil du plus français de nos rois, de celui qui a incarné tout le génie de la Gaule, et qui eut au plus haut degré l'intuition des destinées de la France.

Les Français s'honoreraient en consacrant un jour à la mémoire du Béarnais, comme à celle de la Bergère Lorraine. Comme elle, immolé sur l'autel de la patrie, Henri IV fut encore, et dans l'acception la plus moderne du mot, un Grand Citoyen.

Richelieu et le Rhin.

Pour répondre aux rois de France qui, après quatre siècles de lutte s'étaient emparés du plateau de Lorraine et allaient pouvoir facilement s'étendre vers le Rhin, l'empereur d'Allemagne suscita ce qu'on appela par la suite la guerre de Trente Ans.

La moitié de la guerre et les deux premières périodes furent favorables à l'Allemagne. Les succès des armes impériales devenaient une menace pour l'Europe. Gustave-Adolphe, roi de Suède, protecteur des protestants allemands et allié de France, débarque à Stralsund à la tête d'une armée de valeur exceptionnelle, envahit l'Allemagne et inflige trois grandes défaites à l'Empereur, mais une imprudence, qui le fit combattre sans armure, à la suite d'une blessure récente, lui coûta la vie à la victoire de Lutzen (1632). L'élan des Suédois en fut décuplé et les Impériaux essuyèrent une série de défaites.

Richelieu négocia avec les petits princes allemands et les protestants afin d'étendre le protectorat français sur la rive gauche du Rhin ; le roi Louis XIII, ayant trouvé Charles de Lorraine opposé à ce projet, s'empara du duché de Bar son fief (1633).

« La suzeraineté du duché de Lorraine n'appartient à l'Empereur que par une antique usurpation faite sur la couronne de France, et le roi entend rétablir sa monarchie en sa première grandeur », dit Richelieu.

« Nos ancestres, écrit un conseiller du « Roi, en l'année 1644, ne devoient point





« souffrir, du moins parmi les François, « que les terres de l'ancien royaume de « Lorraine, qui bornent la France, fussent appelées *Terres de l'Empire*, à « cause du préjudice qu'elle en recevoit. « Il n'y a point de doute que cette dénomination a osté de la mémoire des « peuples, que ces terres ayent été usurpées sur la France. La pluspart de ceux « qui oyent nommer l'Empire se persuadent que l'Empire Romain ou celuy de « Charlemagne subsistent encore, en la « souveraineté desquels chacun sçait que « la Gaule Belgique estoit. Au lieu que la « vérité est, que cette estendüe de « pays que l'on a connu sous le nom « de Royaume de Lorraine, qui est la « plus grande partie de cette Gaule « Belgique, estoit une des provinces du « royaume de France, qui estoit séparée de celuy de Germanie par le Rhin. « D'ailleurs nos rois ne pouvoient rien « entreprendre sur ce royaume de Lorraine qui leur a esté usurpé, n'y tirer « raison des injures et offenses receuës « des princes qui possèdent les terres de « ce royaume sans choquer les rois de « Germanie, que les Allemans font passer pour empereurs...

« Maintenant que nostre monarque... « a reconquis plusieurs provinces, villes, « cités et places d'importance de son ancien royaume de Lorraine, il faut bannir cette appellation de *Terres de l'Empire*, lorsqu'il sera question de désigner celles qui sont entre la Meuse et « le Rhin. »

Le roi s'empara de Nancy, de deux villes d'Alsace, racheta Philippsbourg aux Suédois, tandis que le maréchal de La Force prenait Colmar et Schlestadt, et que plus loin le cardinal de La Va-

lette et Bernard de Saxe-Weimar arrêtaient sur le Rhin une armée impériale qui avait pris Spire et Worms, enlevaient Bingen, débloquaient Mayence et se repliaient sous Metz.

Richelieu, ayant apprécié à sa valeur Bernard de Saxe-Weimar, l'attacha à la France. Le 25 octobre 1635, il traita avec lui, et le faisait landgrave d'Alsace.

Poursuivant cette même politique de diversion en Allemagne, la France, l'année suivante, accordait aux Suédois un secours de 8 millions pour entretenir la guerre en Bohême et en Silésie (traité de Wismar). En 1638, Bernard, qui venait de guerroyer en Allemagne et hivernait dans le Jura badois, s'élance sur le Rhin, enlève audacieusement trois villes, et secouru par Guébriant et le jeune Turenne, il assiège et prend la ville de Brisach après un siège héroïque.

A la même époque, une opération était dirigée contre le même Charles, duc de Lorraine, pour lui arracher la Franche-Comté.

Bernard de Saxe-Weimar mourut à 33 ans, laissant une armée petite, mais formidable qui fut mise sous les ordres



GVSTAVE HORN GENERAL
DES ARMEES SVEDOISES.
Moncornet ex.

de l'un de ses meilleurs disciples, de Guébriant. En 1639, au cœur de l'hiver, Guébriant franchit le Rhin à Baccarat, les chevaux à la nage, les hommes sur des barques. Cette opération audacieuse mérite une mention dans les annales de l'histoire du fleuve : elle nécessita huit jours et huit nuits, encore ne put-on passer les canons.

Il dut d'ailleurs bientôt revenir sur la rive gauche, car avant de mourir, Richelieu voulut délivrer le pays des charges de la guerre, et passer à regret à la défensive.

« A l'extérieur, Richelieu réalisa les plans de Henri IV autant que l'ont permis les circonstances... Le principe des frontières naturelles, complément de celui de l'identité de langue et d'origine, détermina pour lui les bornes de l'extension territoriale. Plus de conquête de hasard, d'expansion sans règle et sans frein ! Il a systématisé à la suite de Henri IV, la vraie politique française et repris une partie des provinces envahies par les Germains sur la Gaule... »

« La politique de l'équilibre telle que l'avait conçue Henri IV et pratiquée Ri-



GVSTAVE ADOLPHE ROY DE SVEDE DES Goths et des Vandales,
Fils de Charles IX Roy de Suede, et de Chriſtine de Holſace, ne a Stokolm 1594. Cōmença a paroiſtre a la teſte de ſon armée en 1611 contre les Danois, Polonois, et Moſcouites, quil reduiſit a ſe retirer. Puis le Roy Sigiſmond de Pologne renouuellant ſes anciennes pretētions ſur la Suede, ſe uit contraint apres une notable perte daccepter une treſue de S.M. S. Maiſſes grandes cōqueſtes dans l'Empire, quil eſbranla, lors quil vint ſecourir le Duc de Pomeranie ſon Alié en 1630, auec 200 voiles et 15000 hōes ſeulem.t eſgalent ſans doute celles de ces grands Capes de l'antiquité. Il reſtablit le Duc de Mekelbourg en 1631, et battit le Conte de Tilli gnāl de l'Emp. Ferd. II, et gaigna la ſanglante Bataille de Leipſic auec la Ville. Il deffit le Walſtein, et reſtablit le feu Roy de Boheme dans ſes Eſtats. Bref il y a peu de Villes dans l'Alemagne qui ne luy ayt faitioug. Enfin ſon grand courage luy faiſant pourſuiure les Gnāux Walſtein et Papehein a Lutze ou il les combatit le 16 Nouemb.e 1632 S.M fut tuée en cette memorable.. Bataille laquelle bien que funeſte par ſa mort, a fait triōpher cette belliqueuſe nation. Les belles qualitez de ce Roy dont les fameux explois ne peuuent contenir en ce tableau, le debuoient eſleuer au troſne de l'Empire.

A Paris chez Daret auec priuil. du Roy 1652.

chelieu, a été la forme première de la politique des nationalités.

J'ai voulu rendre à la Gaule les limites que la nature lui a destinées, identifier la Gaule avec la France et partout où fut l'ancienne Gaule y restituer la nouvelle. (Testament politique du cardinal de Richelieu.)

En 1643, après l'éclatante victoire de Rocroi, le duc d'Enghien s'empara de Thionville et de Sierk, opéra sa jonction avec Guébriant qui périt au siège de Rothwill.

Ayant rassemblé divers corps épars, il marche vers le sud et le 3 août 1645, un an après Freybourg, il bat les impériaux à Nordlingen dans la Haute-Allemagne, bataille dans laquelle le général Mercy trouva la mort. Profitant de cette victoire, allié au général suédois Wrangel, il enlève Landsbourg et arrive presque aux portes de Munich : c'était au milieu des laborieuses négociations du Traité de Westphalie, qui durèrent quatre ans et demi. Les victoires des Franco-Suédois à Susmarschausen, en Bavière, à Lens sur la Lys, assurèrent la paix.



ALBERT DVC DE FRITLANDE COMTE DE WALSTEIN &C

B Moncornet excudit 1654.

Son successeur, le maréchal de Rantzau fut remplacé bientôt par Turenne qui maintint la guerre en Allemagne en y soutenant l'offensive. Devenu chef des bandes franco-weimariennes, Turenne, avec le jeune duc d'Enghien, enleva Freybourg et Brisach : il prit pied dans la Haute-Alsace avec le projet de s'emparer des villes du Rhin en aval. L'année suivante, Turenne franchit le fleuve à Spire, mais défait à Marienthal par l'intrépide Mercy, à la suite d'une faute commise par l'un de ses lieutenants, il bat en retraite sur la Hesse au lieu de se rapprocher de France, afin de maintenir la guerre en Allemagne.

La France, qui avait enfin conquis la frontière du Rhin, conservait les Trois Evêchés, la Lorraine, l'Alsace et la ville de Brisach ; l'Empereur s'interdisait d'élever des forts sur le fleuve, de Bâle à Philippsbourg ; la navigation du Rhin demeurait libre.

La fin glorieuse de la Guerre de Trente Ans couronne l'œuvre de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin.

Le Traité de Westphalie est le premier où apparaît la politique laïque et internationale : l'honneur en revenait à la France.

Le Rhin franchi.

Trente ans plus tard, au cours de la campagne de Hollande, le Rhin est franchi par nos armées. Le roi Louis XIV assiste en personne au passage du Wahl, tandis que le prince de Condé, commandant en chef, monté sur une barque dans laquelle ont pris place son fils, le duc d'Enghien, et son neveu, le duc de Longueville, dirige le passage de la cavalerie, en un point (Zolhuis) où le Rhin « est quatre fois large comme la Seine au Pont-Neuf ». Le héros de l'aventure est le comte de Guiche qui passe à gué, en tête.

« M. le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. On l'envoie reconnaître si la rivière est guéable. Il dit que oui, elle ne l'est pas ; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger : il est vrai qu'il est le premier. Cela ne s'est jamais hasardé, cela réussit : il enveloppe des escadrons et les force à se rendre... Un chevalier de Nantouillet était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore ; enfin il trouve la queue d'un cheval, s'y attache ; ce cheval le mène à bord ; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau et revient gaillard. »

Le passage du Rhin n'avait pas laissé que de préoccuper fortement le prince de Condé, témoin l'anecdote suivante :

« Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant qui lui dit qu'il savait faire de la monnaie. — Mon ami, lui dit M. le Prince, je te remercie, mais si tu savais une invention pour nous faire passer le Rhin sans être assommés, tu me ferais un grand plaisir, car je n'en sais point. »



Campagne d'Alsace de Turenne.

En 1674, Turenne sauve l'Alsace dans une admirable campagne d'hiver contre les forces austro-germaniques. Il poursuit le duc de Lorraine, l'arrête à Strasbourg, bat les Impériaux à Sinzheim, en les rejetant au delà du Neckar.

Il reçoit un renfort de France et revient à Philippsbourg. Le Palatinat

abandonné par les Impériaux est mis, malgré Turenne, à feu et à sang. Vingt-sept bourgs et villages sont brûlés. Turenne châtie quelques incendiaires et détruit toutes les ressources de la rive gauche du fleuve.

Cependant 35.000 Impériaux franchissent le Rhin à Mayence, envoyés par l'empereur sous le commandement des électeurs de Saxe et de Brunschwig. Turenne, avec 22.000 hommes, tient l'ennemi en échec quinze jours, dans un pays épuisé. Les Impériaux s'emparent de Strasbourg le 25 septembre. Turenne fait front et couvre l'Alsace entièrement dépourvue de ressources, attaque et bat l'ennemi à Ensheim avant l'arrivée des renforts de Brandebourg : 6.000 hommes restent sur le carreau dont 4.000 ennemis

Mais bientôt les Impériaux sont 50.000; Turenne ne dispose que de la moitié de cet effectif. Il manœuvre habilement et se retire en bon ordre sans que l'ennemi ose l'attaquer. Au fur et à mesure, d'ailleurs, que Turenne se rapproche de France, l'adversaire hésite davantage à livrer bataille. L'hiver arrive ; les Impériaux prennent leurs quartiers d'hiver dans la Haute-Alsace, comptant envahir la Lorraine et la Franche-Comté au printemps. Or, le 27 décembre, toutes ses troupes concentrées à Belfort, ce capitaine marche droit sur Mulhouse par le ballon d'Alsace, coupe la ligne de retraite de l'ennemi surpris et le bat à Ensisheim, puis à Colmar le 5 janvier, où les Impériaux abandonnèrent 2.500 blessés et malades. Après quoi, Turenne reprend Strasbourg le 11 janvier.



Pendant cette guerre qui pourrait être dénommée avec exactitude, Campagne du Rhin de Turenne, l'armée française a franchi six fois le fleuve, nombre considérable en raison des difficultés d'une pareille entreprise au XVIIe siècle.

Telle fut cette géniale campagne, « la plus belle peut-être que présente l'histoire militaire de l'ancienne France. »

Reprise de Strasbourg.

La Paix de Westphalie avait placé Strasbourg dans une situation équivoque, les Allemands ayant trouvé le moyen de donner et retenir à la fois, espérant bien profiter plus tard de cette obscurité. Mais en 1680, le conseil supérieur de Brisach trancha juridiquement la question et mit en la souveraineté de la France Strasbourg et dix villes libres d'Alsace.

L'occupation se fit en 1681, sans combat. Le parti catholique, dévoué à la France, avait aidé à cette conquête pacifique que ratifia le Traité de Ryswick.



Louis XV et le Rhin.

Sous le règne de Louis XV, le Rhin fut franchi un certain nombre de fois par les armées françaises.

D'abord, en 1733, par le maréchal de Villars qui s'empara de Kehl, lors de la démonstration en faveur de Stanislas Leczinski, candidat au trône de Pologne.

En 1743, au cours de la guerre de Succession d'Autriche, le duc de Noailles arrête sur le Mein les anglo-allemands.

En 1744, Menzel, chef de brigands à la solde de l'empereur d'Allemagne soutient la guerre de partisans en Lorraine et périt d'un coup de feu.

***

La même année les Allemands franchissaient le Rhin à Germersheim : Louis XV et Noailles se portent au-devant d'eux avec 35.000 hommes, le roi tombe malade à Metz, Noailles soutient la campagne et chasse l'ennemi avec l'aide du maréchal de Saxe qui, opérant une puissante diversion, envahit l'Allemagne.



La Guerre de Succession d'Autriche, marquée par la victoire de Marie-Thérèse sur la coalition européenne et la France, se termine par la Paix d'Aix-la-Chapelle (octobre 1748).

La lutte reprend en 1756 : les historiens ont appelé ce nouveau conflit : Guerre de Sept ans. Le roi Louis XV, par une erreur fatale, abandonne son ancien allié, le roi de Prusse, pour s'allier à son ancien ennemi, l'Autriche.

20.000 Français commandés par Soubise sont battus à Rosbach en Saxe par Frédéric II, pendant que le comte de Clermont est défait à Minden et Crefeld.

Cette guerre affirme la puissance naissante de la maison de Prusse et affaiblit la France qui perd le Canada, la Louisiane, les Antilles, le Sénégal et les Indes, laissant l'Angleterre maîtresse des mers (1763).

La Révolution conquiert le Rhin Gaulois.

Le roi Louis XVI reçut une succession trop lourde pour ses épaules. Sans méchanceté mais sans caractère, il ne sut



ni détourner ni diriger l'orage révolutionnaire.

L'Autriche et la Prusse voulurent le secourir, signèrent la Convention de Pilnitz, à laquelle le 20 avril 1792 le ministère Girondin répondit par une déclaration de guerre. La frontière est envahie et le 11 juillet, la patrie déclarée en danger. Verdun est pris.

Le manifeste de Brunschwick paraît.

Le 20 septembre, Dumouriez et Kellermann dégagent la frontière par la victoire de Valmy. La Convention nationale proclame la République le 22 septembre. Dumouriez bat les Autrichiens à Jemmapes.

L'exécution du roi Louis XVI déchaîne une nouvelle coalition contre la France. Les émigrés la provoquent en appelant l'étranger comme jadis le parti aristocratique de la Gaule avait appelé les Romains. La campagne s'ouvre par la défaite de Neerwinden, les capitulations de Mayence et Valenciennes.

« Les limites de la France sont marquées par la nature, s'écrie Danton, nous les atteindrons dans les quatre points, à l'Océan, au Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées. »

Carnot organise les armées de la Révolution et aidé de Jourdan il remporte la victoire de Wattignies pendant que, sur le Rhin, Hoche et Pichegru se rendent maîtres des lignes de Wissembourg (1799).

Kléber assiège Maestricht, puis Mayence. Jourdan retient les Autrichiens devant Cologne et s'empare de Bonn, tandis que Pichegru passe la Meuse et, s'avançant jusqu'au Vaal, prend Maestricht.

En janvier 1795, Pichegru, franchit le Vaal glacé, s'empare de la Hollande défendue par le prince d'Orange. Au cours de cette campagne des houzards français sur les glaces du Zuyderzée, enlèvent la flotte hollandaise !

En 1795, le traité de Bâle assure à la République la Belgique, toute la rive gauche du Rhin et Mayence, réalisant ainsi les paroles de Cambacérès : « Nous tracerons d'une main sûre les limites naturelles de la République. »

Deux puissances seulement avaient désarmé : la Prusse et l'Espagne. Deux autres restaient à réduire : l'Angleterre et l'Autriche. Le Directoire, qui venait de remplacer la Convention, poursuivit la guerre contre l'une et l'autre. Le plan de Carnot était de faire converger trois armées françaises sur Vienne : l'armée de Sambre-et-Meuse par la vallée du Mein, l'armée de Rhin-et-Moselle par la vallée du Danube, l'armée d'Italie par la vallée du Pô et le Tyrol. Après quelques insuccès en 1795 et 1796, Bonaparte prenait le commandement de la dernière armée, et dans une campagne qui devait à jamais le couvrir de gloire et au cours de laquelle il détruisit quatre armées, chacune d'un effectif supérieur à la sienne, il défit les six premiers capitaines de l'Autriche et accula ce dernier pays à la paix.

Aux préliminaires de Leoben (avril 1797), il réclame, entre autres clauses,



la reconnaissance absolue du Rhin comme frontière de France. Ces préliminaires aboutirent au Traité de Campo-Formio, signé pour la France et l'Autriche par Bonaparte et l'archiduc Charles. Au moment même où se signait le traité, les deux autres armées étaient victorieuses : Hoche, passant le Rhin à Neuwied, battant le général Krey, arrivait le 23 avril devant Francfort. Moreau franchissait le fleuve au-dessous de Strasbourg, enlevant Diersheim.

L'Angleterre restait seule contre la France. Bonaparte l'attaquait à la fois en Irlande et en Egypte.

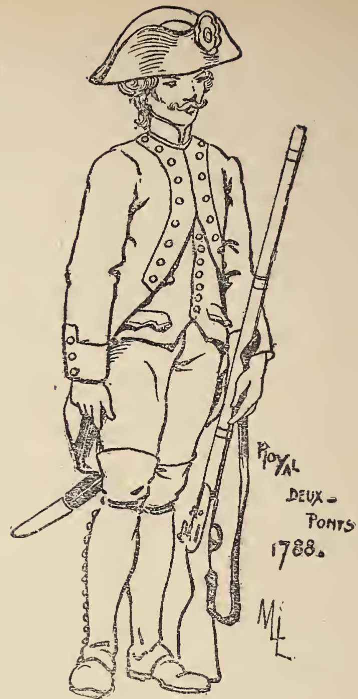
Bonaparte.

La France identifiée avec la Gaule.

Le 26 avril 1800, le général Moreau, sur les instances de Bonaparte consul, passa le Rhin à Strasbourg, Brisach et Bâle, trompant l'Autrichien Krey qui défendait les défilés de la forêt Noire, pendant que d'autres divisions françaises traversaient le haut fleuve à Schaffouse ; l'Autriche fut complètement battue à Engen, puis à Mœsskirch. Moreau marcha ensuite victorieusement sur le Danube.

Le Traité de Lunéville, signé le 4 février 1801, avec l'Autriche, nous confirma une troisième fois la possession de la rive gauche du Rhin.





Napoléon conquiert la rive droite du Rhin.

En 1806, l'armée formée au camp de Boulogne fut reportée sur le Rhin, l'attaque contre l'Angleterre ayant échoué par la faute de l'amiral Villeneuve qui se laissa bloquer par Nelson dans Cadix.

La Paix de Presbourg qui mit fin à la troisième coalition, consacra la destruction de l'Empire d'Allemagne. A la suite de ce traité et pendant huit années, les aigles françaises planèrent sur les deux rives : la France était maîtresse de l'Europe.

Il est inutile de résumer ici l'histoire des coalitions d'abord facilement domptées, puis de plus en plus formidables et pressantes, jusqu'au moment où la Grande Armée se fondit dans les déserts glacés de la Russie.

Le grand dessein de Talleyrand.

Après la capitulation d'Ulm, l'Empereur ne s'arrêta pas au plan fameux que Talleyrand lui adressait de Strasbourg, plan qui, modifiant les aspirations européennes, pouvait consacrer les conquêtes de l'Empire dans un équilibre nouveau.

« Il y avait en Europe, disait M. de Talleyrand, quatre grandes puissances :



la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, la Prusse n'ayant été placée un instant sur la même ligne que par le génie de Frédéric II ; la France était *la seule puissance parfaite* (ce sont ses expressions), parce que seule elle réunissait dans une juste proportion les deux éléments de grandeur inégalement répartis entre les autres, les richesses et les hommes ; l'Autriche et l'Angleterre étaient alors les ennemies naturelles de la France, et la Russie son ennemie indirecte par la sollicitation des deux autres et par ses projets sur l'Empire ottoman ; l'Autriche, tant qu'elle ne serait pas en rivalité avec la Russie, et la Russie, tant qu'elle resterait en contact avec la Porte, seraient facilement unies par l'Angleterre dans une alliance commune ; du maintien d'un tel système de rapports entre les grands Etats de l'Europe naîtraient des causes permanentes de guerre ; les paix ne seraient que des trêves et l'effusion du sang humain ne serait que suspendue.

« Il (Talleyrand) proposait d'éloigner l'Autriche de l'Italie en lui ôtant l'Etat vénitien, de la Suisse en lui ôtant le Tyrol, de l'Allemagne méridionale en lui ôtant ses possessions de Souabe. De cette manière, elle cesserait d'être en contact avec les Etats fondés ou protégés par la France, et ne resterait plus en hostilité naturelle avec elle. Pour surcroît de précaution, l'Etat vénitien ne devait pas être incorporé au royaume d'Italie, mais être interposé, comme Etat républicain et indépendant, entre ce royaume et l'Autriche. Après avoir dépouillé celle-ci sur un point, il l'agrandissait sur un autre et lui donnait des compensations territoriales dans la vallée même du Danube, qui est le grand fleuve autrichien. Elles consistaient dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie.

« Par là, disait-il en concluant, les Allemands seraient pour toujours exclus de l'Italie, et les guerres, que leurs prétentions sur ce beau pays avaient entretenues pendant tant de siècles, se trouveraient à jamais éteintes ; l'Autriche, possédant tout le cours du Danube et une partie des côtes de la mer Noire, serait voisine de la Russie et dès lors sa rivale, serait éloignée de la France, et dès lors son alliée ; l'Empire ottoman achèterait, par le sacrifice utile de provinces que les Russes avaient déjà envahies, sa sûreté et un long avenir ; l'Angleterre ne trouverait plus d'alliés sur le continent ou n'en trouverait que d'inutiles ; les Russes comprimés dans leurs déserts, porteraient leur inquiétude et leurs efforts vers le midi de l'Asie, et le cours des événements les mettrait en présence des Anglais, transformant en futurs adversaires ces confédérés d'aujourd'hui. »

Le jour même où M. de Taylleyrand reçut à Vienne la nouvelle de la victoire d'Austerlitz, il écrivit à l'Empereur :



« Votre Majesté peut maintenant briser la monarchie autrichienne ou la relever. L'existence de cette monarchie dans sa masse est indispensable au salut futur des nations civilisées... Je supplie Votre Majesté de relire le projet que j'eus l'honneur de lui adresser de Strasbourg.»

« Ce plan, exécutable à une époque où rien n'était impossible, aurait sans doute préparé un autre avenir à l'Europe. Mais il ne fut point agréé par l'Empereur. Napoléon procéda comme il avait fait jusqu'alors, sans gagner le vaincu et sans le détruire. Il se contenta de se renforcer et de l'affaiblir. Il abolit le Saint-Empire romain qui existait depuis Charlemagne, et il forma la confédération du Rhin, dont il se fi le protecteur. Il agrandit les Etats secondaires de l'Allemagne qui se trouvaient naturellement dans son alliance, et en érigea plusieurs en royaumes. Il y étendit le principe de la Révolution en supprimant les souverainetés féodales de la noblesse immédiate, comme il avait supprimé trois ans auparavant, les souverainetés ecclésiastiques. Il réduisit la puissance de l'Autriche, à laquelle il ôta ce qu'elle possédait encore en Italie sans lui accorder ce qui pouvait la dédommager sur le Danube et il l'abattit sans la dompter. Tels furent les résultats de la bataille d'Austerlitz et du traité de Presbourg. Il se condamnait à toujours combattre ceux qu'il ne pourrait pas toujours soumettre. »





Napoléon perd les frontières naturelles de la Gaule.

« Plus tard, Napoléon ne sut pas profiter davantage des dernières ouvertures de paix faites par l'Europe.

« A Prague, il aurait obtenu le maintien d'une partie de ses établissements européens ; à Francfort, le 10 novembre 1813, il aurait conservé les limites naturelles de la France.

« D'après ces propositions à jamais regrettables, *les souverains alliés étaient unanimement d'accord* (c'était leur propre langage) *sur la puissance et la prépondérance que la France devait conserver dans son intégrité, en se renfermant dans ses limites naturelles, qui étaient le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.* Il assuraient donc vouloir fonder sur l'indépendance continentale et maritime de toutes les nations la paix et l'équilibre du monde. Equitable et habile projet, bien différent de celui qui fut exécuté quelques mois après ! L'arrangement des territoires aurait été réglé d'après les frontières naturelles, et fondé sur le besoin réciproque d'indépendance.

« Napoléon accepta les bases de Francfort, mais pas assez vite. Il aurait dû prendre son parti et consommer le sacrifice en vingt-quatre heures. Les souverains se repentirent de leur modération. Ils retardèrent l'ouverture des négocia-

tions, franchirent le Rhin et, lorsqu'ils envoyèrent leurs plénipotentiaires à Châtillon, au lieu de la France indépendante qu'ils avaient voulue à Francfort, ils voulurent une France ouverte aux entreprises des autres Etats sur une frontière de cent cinquante lieues, et perdant même la puissance relative qu'elle avait en 1792, car depuis lors tous les Etats principaux s'étaient agrandis. Ce fut sur ces nouvelles bases que les alliés, excités à des représailles par leurs succès, proposèrent de traiter à Châtillon-sur-Seine.

« Ici il faut admirer l'Empereur. En recevant ce nouvel ultimatum, il fut saisi d'une noble et patriotique colère. Il écrivit de ses bivouacs, entre Seine et Marne, à son plénipotentiaire le duc de Vicence, une lettre que je suis heureux de faire connaître : « J'ai reçu, lui disait-il, les propositions qui vous ont été remises. Il n'y a pas un Français dont elles ne fassent bouillir le sang d'indignation. La France, pour être aussi forte qu'elle l'était en 1788, doit avoir ses limites naturelles en compensation du partage de la Pologne, de la destruction du clergé d'Allemagne et des grandes acquisitions faites par l'Angleterre en Asie. Je suis si ému de cette infâme proposition que je me crois déshonoré rien que de m'être mis dans le cas qu'on me l'ait faite. Je crois que j'aurais mieux aimé perdre Paris que de voir faire de telles propositions au peuple français, et je préférerais voir les Bourbons en France avec des conditions raisonnables. »

« Il refusa donc. S'enfermer dans la France de 1792, lui qui l'avait trouvée jusqu'aux Alpes et jusqu'au Rhin par la République, et qui avait prêté serment de maintenir l'intégrité de son territoire, c'était au-dessus de sa volonté et même de sa position. La victoire était l'origine, le principe, la base du gouvernement impérial. Il perdait sa légitimité en perdant sa grandeur. Napoléon le sentait. Il aurait pu s'arrêter en montant, il ne le pouvait pas en descendant.

« Aussi avait-il écrit à son plénipotentiaire, dès le 19 janvier, avant d'entrer en campagne : *Si l'on propose les anciennes limites, j'ai trois partis à prendre : ou combattre et vaincre, ou combattre et mourir glorieusement, ou enfin, si la nation ne me soutient pas, abdiquer.* Le système de ramener la France à ses anciennes frontières est *inséparable du rétablissement des Bourbons.* » Ce qu'il avait annoncé, il l'exécuta. Il entreprit cette immortelle campagne faite, non comme celle d'Italie dans sa jeunesse, en pays ennemi, mais dans les fatigues de l'âge, sur le territoire de la patrie, au milieu des revers et des défections, contre l'Europe et sans illusion. Jamais son activité ne fut plus infatigable, sa volonté plus forte, son âme plus fière, son génie plus grand, ses victoires plus inutiles, mais plus admirables. L'astre, avant de disparaître, jeta de magnifiques lueurs. »

Le 30 octobre 1813, l'Empereur repassait le Rhin, battant en retraite devant la sixième coalition de l'Europe.

Blücher franchit le fleuve le 1er janvier 1814 à Manheim.

La Restauration.

La frontière du Rhin compromise.

L'Empereur abdiqua à Fontainebleau le 11 avril 1814, et par le Traité de Vienne (1815) la France conservait la frontière du Rhin de Bâle jusqu'à la Lauter, sur une longueur d'environ 200 kilomètres.

L'Acte final du Congrès de Vienne donna à l'Angleterre des avantages aux colonies, à la Russie des accroissements vers l'Orient, à la Suisse neuf nouveaux cantons. La Belgique et la Hollande réunies sous le nom de royaume des Pays-Bas, menaçaient la France du côté du nord. La Prusse s'accrut d'un tiers de la Saxe, de la Poméranie suédoise, de la Westphalie et des provinces du Rhin : elle perdait par contre sa part de la Pologne, cédée aux Russes. L'Autriche s'arrondissait de presque toute l'Italie du nord. L'ancien Empire Romain Germanique était remplacé par une *Confédération Germanique* de quarante Etats, placés sous la présidence de l'empereur d'Autriche à titre héréditaire. Mais l'autorité véritable appartenait à la diète qui se tenait à Francfort sous forme de deux assemblées composées des députés de chaque Etat. Les liens de ce fédéralisme étaient très lâches et n'empêchèrent pas plus les princes de chaque Etat d'agir en despotes chez eux, qu'ils n'enlevèrent aux empereurs l'espoir de rétablir l'ancien Empire.

D'autre part, la domination française au delà du Rhin, si courte fût-elle, ne s'était pas évanouie. Elle y avait donné naissance à deux courants, l'un favorable et l'autre hostile. En effet, en tant qu'étrangère, elle avait pesé au peuple allemand et lui avait donné le désir de se grouper plus étroitement pour résister à tout nouvel envahisseur. Mais la conquête française, avait apporté en Allemagne une foule d'idées libérales et avancées. Le peuple allemand, Université en tête, se laissa aller d'enthousiasme à ces tendances que la politique autrichienne s'efforçait d'enrayer. Les

souverains de l'Europe sentaient qu'il ne fallait pas seulement anéantir la puissance militaire de la France, mais surtout ruiner son influence morale et c'est pourquoi ils conclurent, l'année même du Traité de Vienne, la *Sainte-Alliance*, puis la *Quadruple-Alliance*, ligue des souverains contre les peuples avec promesse d'aide mutuelle contre toutes les révolutions à venir.

Admis dans cette croisade contre le libéralisme, le roi Louis XVIII, chargé de réprimer la révolution en Espagne, déconsidéra le régime des Bourbons aux yeux des libéraux.

C'était la première des expéditions lointaines où la France devait, durant tout le dix-neuvième siècle, disperser ses forces, au lieu de reporter ses vues du côté du Rhin où ses intérêts avaient été sacrifiés. Il est vrai que l'expédition de 1827 pour assurer contre la Turquie l'indépendance de la Grèce fut une œuvre généreuse. Il est vrai que la conquête de l'Algérie, entreprise en 1830, devait avoir un résultat durable. D'ailleurs les patriotes de France n'oubliaient pas la honte de 1815 et après avoir renversé Charles X, qui représentait une dynastie imposée par l'étranger, ils entendaient dicter au nouveau roi une politique nationale et germanophobe.

L'incident d'Egypte ranima leurs colères. L'Angleterre et les puissances ayant pris fait et cause pour le sultan de Turquie contre son vassal d'Egypte en révolte, Méhémet-Ali, la France soutint ce dernier qui était depuis longtemps son allié, et Soult, qui le défendit trop mollement, fut remplacé par Thiers au ministère. Malgré un échec diplomatique dû à l'habileté de son rival anglais, Palmerston, Thiers prépara la guerre ; les journaux français les plus modérés le soutinrent et montrèrent la frontière de l'Est. Louis-Philippe était devenu belliqueux par entraînement et aussi pour sauver sa couronne ; le duc d'Orléans déclara : « J'aime mieux succomber sur le Rhin que dans un ruisseau de la rue Saint-Denis. » Cet incident se réduisit à une alerte, car Méhémet-Ali se soumit (1846).

La Révolution de 1848 vint justifier les craintes des souverains qui avaient conclu jadis la Sainte-Alliance. L'exemple de la France est suivi dans toute l'Europe ; mais partout, les révolutionnaires, un moment vainqueurs, succombent par défaut d'organisation et d'entente. A Rome, Pie IX, chassé par la proclamation de la République, est rétabli grâce à Louis-Napoléon, malgré les protestations des libéraux (1849). En France même, l'Empire s'établit sans difficulté après quatre années de République.



Le Second Empire et la Prusse.

Napoléon III inaugure une politique incohérente. Après avoir combattu la liberté à Rome, il défend avec les Anglais l'indépendance turque menacée par les Russes. La rude campagne de Crimée n'aboutit qu'à affaiblir légèrement la Russie pour une plus grande tranquillité de l'Angleterre (1854-1856).

Cependant l'Italie s'agite et trouve de plus en plus lourd le joug autrichien.

Dès qu'en 1852 Louis-Napoléon eût rétabli à son profit l'Empire français, il ne songea qu'à étonner le monde et ses propres ministres par des conceptions nouvelles dont la réalisation devait transformer l'Europe. Son idée dominante était de faire triompher la « politique des nationalités », c'est-à-dire de grouper les peuples par races, d'unir les nations qui étaient encore morcelées, de rendre telle province à tel Etat dont elle n'aurait jamais dû être séparée. Napoléon III, dans son rêve humanitaire, espérait répondre aux aspirations des peuples et mériter leur éternelle reconnaissance. Il n'arriva qu'à être le bienfaiteur de quelques souverains, au détriment des intérêts de la France.

La France y gagna seulement la Savoie et Nice, tandis que le Piémont s'annexait la plupart des Etats italiens, que la Prusse s'appropriait outre les duchés danois de nationalité allemande, ceux de nationalité danoise et une partie de la Pologne.

Au lieu d'avoir autour d'elle une série de petits Etats, la France s'entourait de pays unis et puissants dont elle allait éprouver la force.

C'était l'envers de la formule de Louis XI : « Diviser pour régner ».

Imbu de ces idées, Napoléon se laisse aisément persuader par l'habile Cavour qu'il doit aider l'Italie à s'affranchir. Par ses victoires de Magenta et de Solférino, il arrache la Lombardie à l'Autriche et la remet au Piémont. Mais ayant laissé inachevée l'œuvre entreprise, il ne se concilia même pas la reconnaissance de l'Italie qu'il était venu délivrer, et la Vénitie fut abandonnée à son sort par la Paix de Villafranca et le Congrès de Zurich (1859).

L'année suivante, l'Empereur envoie en Syrie le général d'Hautpoul pour protéger les chrétiens contre les massacres et le rappelle pour ne pas inquiéter l'Angleterre. Celle-ci le décide, en 1858, à intervenir en Chine pour protéger son commerce et, en 1862, l'Espagne l'incite à défendre dans l'empire d'Annam les missionnaires catholiques atrocement persécutés : cette expédition, plus fructueuse que les autres, fut l'origine de notre colonie indo-chinoise.

La campagne du Mexique (1861-1867) entreprise aussi de concert avec l'Angleterre et l'Espagne, qui bientôt nous abandonnent, avait pour but primitivement de venger quelques affronts faits à nos nationaux : elle se changea en un essai malheureux de conquête au profit d'un prince autrichien, Maximilien, qu'il fallut finalement abandonner.

Les conséquences de ces entreprises étranges et désordonnées devaient bientôt se faire sentir. Les forces vives du pays étaient inutilement gaspillées loin de la frontière du Rhin sur laquelle l'orage devenait plus menaçant chaque année.

Comme l'Italie, l'Allemagne était en mal d'unité. Elle ne voulait plus de l'Autriche tout occupée d'ailleurs par l'agitation italienne et hongroise. Ses espérances se tournaient vers la Prusse, seul état allemand qui eût au dix-huitième siècle prouvé sa force et qui se fût rapidement reconstitué après la chute de Napoléon Ier.

*
* *

Depuis 1806, la Prusse avait puissamment travaillé. Réduite de moitié, elle s'était redressée contre l'Empereur, et répudiant les traditions françaises et révolutionnaires alors en honneur en Allemagne, prenant en mains la cause de la Germanie vaincue, elle avait fondé le pangermanisme, et préparait sa revanche. Les professeurs et les écrivains appuyaient ce mouvement.

« *Vous êtes toujours la grande nation,* dit *Ruckert aux Français, vous prétendez n'être pas vaincus... vous ne le serez pas, tant que la France n'aura pas été réduite en poussière.* »

Quelle est la patrie de l'Allemand, demande Arndt, dans un de ses chants ?

« *Partout où l'on parle l'allemand,*
« *Où l'on croit en Dieu,*
« *Où l'on tient sa parole,*
« *Tout cela, brave Allemand,*
« *C'est à toi !* »

La Prusse entretient l'esprit nouveau et l'exalte à son profit ; elle fonde l'armée moderne avec landwehr et landsturm ; crée une Université et une Académie de guerre à Berlin, applique à l'art de vaincre les méthodes d'investigation scientifique, revoit les campagnes des grands capitaines, les analyse à la montre et au compas et les adapte à l'esprit allemand, crée le grand Etat-Major et une unité de doctrine, en un mot prépare en silence une armée formidable.

Déjà, en 1848, le Parlement de Francfort avait offert la couronne impériale au roi de Prusse ; mais, soit à cause du peu d'autorité de ce corps qui fut bafoué et dispersé, soit pour éviter un conflit avec l'Autriche, son offre avait été repoussée. Cependant deux hommes habiles et énergiques étaient venus présider aux destinées du royaume : Guillaume Ier et son conseiller Bismarck. Leur programme était double : poursuivre l'unité allemande au bénéfice de l'hégémonie prussienne, et dominer la France.

A cet effet, les Prussiens commencèrent par nous isoler. Ils écrasèrent l'Autriche à Sadowa en 1866 et lui accordèrent la paix en échange de sa neutralité. Ils gagnèrent la Russie par des promesses en Orient, et ils abandonnèrent l'Italie à son ressentiment contre l'Empire français, ressentiment que vint corser encore l'appui que Napoléon offrait au pape en lui maintenant la possession temporelle de Rome.

Cette manœuvre ayant réussi, il ne restait plus qu'à nous attaquer.

Bismarck obtint par des traités avec les Etats méridionaux de l'Allemagne le concours de leurs forces militaires à l'avantage des Etats confédérés du nord.

En 1867, quand Rouher déclara devant le Corps législatif que la France ne permettrait jamais aux trois tronçons de l'Allemagne de se réunir, Bismarck publia simplement ces traités.

Quand Napoléon voulut acheter au roi de Hollande le grand duché de Luxembourg, il dut y renoncer devant les menaces de la Prusse et se contenter de la neutralisation.

Après ces provocations et des froissements, la guerre devenait inévitable.

La Guerre de 1870.

La frontière du Rhin perdue.

Le plébiscite du 8 mai 1870, en France, fit tomber les dernières hésitations de la Prusse et décider le commencement des hostilités. En effet, l'armée, ayant été comme le reste de la nation appelée à se prononcer sur le régime impérial, on put connaître de façon précise, par le compte des votes exprimés, l'importance de l'armée française. Or, ce chiffre n'atteignit que 331.000, et tomba même à 270.000 hommes au début des hostilités. La Prusse disposait au contraire d'un effectif quatre fois supérieur (exactement 1.200.000 hommes) avec une organisation de réserves qui alimenta constamment les armées de première ligne pendant la campagne. C'est ainsi qu'en février 1871, l'armée allemande s'était accrue, malgré les pertes, de 150.000 hommes.

L'Empire se trouvait alors dans une période de prospérité artificielle ; tenant le rang de grande puissance, il avait voix prépondérante dans le concert européen ; il ignorait la Prusse, et il avait désappris la grande guerre. Une confiance outrée, basée sur des succès relativement faciles, remportés dans des expéditions au loin, animait la Cour et le haut commandement. A la suite de froissements intentionnellement créés outre-Rhin, malgré les avis éclairés de notre attaché militaire à Berlin, le colonel Stoffel (23 avril 1868) et les conseils patriotiques de M. Thiers au Corps Législatif, la guerre fut déclarée le 18 juillet.

Cette guerre, pour la France, n'était que dynastique et ne répondait à aucune nécessité, alors qu'elle était, pour l'autre belligérant, le résultat d'un plan longuement préparé.

L'empereur Napoléon III, malade, irrésolu, prit le commandement des armées et sanctionna un plan d'attaque consistant à devancer la mobilisation allemande, à pénétrer sensiblement par la ligne du Mein et, par une démonstration active contre l'Allemagne du Nord, à provoquer la défection des Etats du sud. Ce plan offensif fut abandonné 15 jours après et remplacé par un plan défensif, car on s'était aperçu avant le premier coup de fusil que rien n'était prêt.

A l'infériorité marquée de l'effectif et de l'armement, sauf cependant en ce qui concerne le fusil Chassepot dont notre infanterie était pourvue, d'autres causes multiples s'ajoutaient. Les places fortes n'étaient pas pourvues; l'artillerie n'était suffisante ni en qualité, ni en quantité ; les approvisionnements en armes, munitions, vivres, effets d'habillement, n'étaient pas au complet ; les services médicaux et l'intendance étaient au-dessous des exigences modernes, l'organisation des transports par voies ferrées était inexistante : au point de vue stratégique, le commandement, sans entente et sans idées communes, n'était pas à la hauteur de sa tâche.

Aucune tactique d'armes n'était au point. Les troupes n'étaient surtout pas pénétrées du sens de l'offensive ; la cavalerie, impropre à remplir sa mission d'exploration et de couverture, se traînait misérablement dans les jambes de l'infanterie. La supériorité allemande, acquise sur tous les points précédents, s'affirmait encore de façon éclatante dans le corps d'officiers d'état-major proclamé le premier de l'Europe par notre attaché militaire à Berlin.

La mobilisation allemande fut achevée postérieurement à la mobilisation française, mais elle s'opéra avec méthode et précision.

Après la bataille de Wissembourg dans laquelle le général Douay fut battu, après l'échec de Frœschwiller (Wœrth-Reichshoffen,) où Mac-Mahon, qui se portait au secours du général Douay, fut écrasé, malgré les héroïques charges de la cavalerie, l'armée française dut se replier sur les Vosges, puis sur Châlons.

Le même jour, le général Frossard était défait à Forbach (6 août).

L'Empereur remit alors le commandement au maréchal Bazaine, soldat courageux, mais aux vues étroites, et incapable d'embrasser les opérations de grande envergure. Celui-ci, au lieu d'opérer un mouvement de retraite sur Verdun et Châlons afin de joindre Mac-Mahon, demeura sous Metz avec les 150.000 hommes de Lorraine. Il ne voulut pas prendre l'offensive et, battu successivement à Borny (14), Rezonville (16) et Saint-Privat (18) où les Allemands subirent des pertes terribles, il se trouva complètement séparé du reste de l'armée et dut s'enfermer dans Metz. On frémit de rage en pensant que plusieurs de ces batailles auraient été de grandes victoires pour les Français, si le maréchal avait été un chef !

Cependant, l'armée de Mac-Mahon ayant rallié divers corps épars, fut envoyée le 23 août au secours de Metz. Le maréchal désapprouvait ce plan ; il préférait couvrir Paris, mais le gouvernement espérait toujours dégager Bazaine et reprendre l'offensive.

Lorsque fut commencée vers le nord-est la marche de l'armée de Mac-Mahon, les Allemands ignoraient nos intentions ; deux jours après, une dépêche privée et des articles de journaux les renseignèrent avec précision ; ils opérèrent aussitôt un changement de direction et, maintenant séparées les deux armées, ils entourèrent l'armée de Mac-Mahon. Ce der-

nier fut dévié de la route qu'il entendait suivre ; il abandonna la direction de Metz et, après les échecs de Buzancy (27) et de Beaumont-en-Argonne (30 août) où le 5e corps français se laissa surprendre et défaire, il se rabattit dans la direction de Sedan. Il arrivait dans un cul-de-sac. Le nord-est, l'est et le sud de la périphérie étaient environnés de corps ennemis et les troupes allemandes qui le poursuivaient achevèrent l'encerclement, après l'échec de Bazeilles. Le maréchal d'ailleurs avait été grièvement blessé au début de la bataille ; il avait remis le commandement des troupes au général Wimpffen.

La cavalerie, avec un dévouement admirable, essaya, par des charges répétées, de briser le cercle d'investissement et de sauver l'honneur des armes ; mais les troupes françaises luttant exactement un contre deux, cernées par 245.000 Allemands, foudroyées par 800 bouches à feu qui couronnaient toutes les crêtes, prises dans une souricière sans moyen possible de se dégager, durent mettre bas les armes. Napoléon fit arborer le drapeau blanc. Cent vingt mille hommes furent tués ou faits prisonniers. Les survivants subirent les traitements les plus barbares de la part des vainqueurs.

*
* *

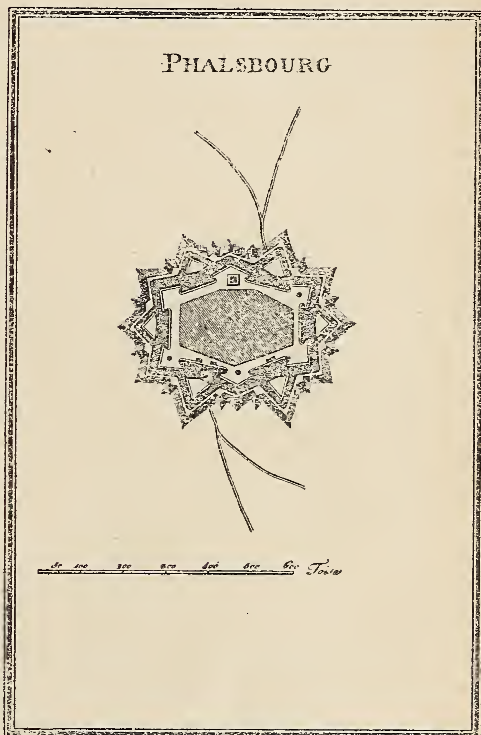
Sedan qui, au dire du Grand Etat-Major allemand, « dépassa de beaucoup les espérances les plus hardies et les attentes les plus élevées » eut une répercussion immédiate à Paris. L'Empire était déchu et la République proclamée le 4 septembre 1870. Le général Trochu était nommé Président du Gouvernement de la Défense Nationale.

Quant aux Allemands, n'ayant plus devant eux aucune armée, ils envahirent la France, semant partout la terreur ; leurs exactions furent innombrables. Strasbourg, l'antique cité, la ville sacrée, nœud des civilisations française et germanique, fut bombardée et incendiée. C'était un crime. Malgré la défense du général Uhrich, cette ville, après 46 jours de blocus, dut se rendre.

Thionville et Montmédy furent pris. Phalsbourg, défendue par le brave commandant Taillant, soutint les efforts de l'assiégeant jusqu'au 12 décembre. A Bitche, le commandant Teyssier et 1.500 braves résistèrent jusqu'au 27 mars 1871. Non moins héroïque la place de Belfort où le colonel Denfert se défendit glorieusement et sortit de la ville, le 18 février, avec les honneurs de la guerre.

Malgré la terreur que les Allemands inspirèrent, ils trouvèrent des résistances nombreuses ; à Saint-Quentin, le 8 octobre, comme à Châteaudun le 18, les gardes nationaux défendirent héroïquement leur ville. Les Allemands, par l'incendie et des exactions sans nombre, se vengèrent de la courageuse résistance des habitants.

La campagne de 1870 comprend deux périodes distinctes : dans la première, l'Empire, qui n'a rien su préparer, est renversé dans la honte ; dans la deuxième, la nation tente un effort héroïque et essaye d'échapper au sort qui l'attend.



D'après une gravure de la fin du dix-huitième siècle

C'est alors qu'au moment où tout sombrait s'éleva la voix de Léon Gambetta. Ce grand tribun, qui fut l'âme de la patrie, réveilla l'espérance. De son souffle, il ranima les cœurs ; il frappa le sol de la Gaule, il en fit jaillir 600.000 hommes, un million de fusils, 17 usines de cartouches qui produisirent bientôt un million de projectiles par jour et une batterie et demie d'artillerie par semaine ; il s'assura par un emprunt un trésor de guerre de 800 millions qui fit face à tous les besoins et qui ne fut jamais tari. Malheureusement, il ne put lever que des recrues, on n'improvise pas des soldats, surtout sans cadres ; or, tout le commandement militaire avait disparu avec les armées de l'Empire.

L'investissement de Paris fut facilité par l'absence de toute armée française digne de ce nom ; il commença vers le 19 septembre. Nos troupes furent repoussées du plateau de Châtillon, et la Capitale, insuffisamment approvisionnée, subit un siège de quatre mois qui ne devait se terminer qu'après une résistance glorieuse et dans le dénuement le plus absolu.

Le 5 octobre, Gambetta quittait Paris en ballon ; il allait préparer la lutte en province. Il fallait à tout prix rétablir la fortune des armes et dans ce but, mettre tout en œuvre pour entretenir la guerre. Tous les hommes de 20 à 40 ans furent mobilisés, des camps d'instructions formés, des armées réunies au nord et dans le centre, des corps francs créés et nos rangs ouverts aux volontaires de Garibaldi.

On espérait également, par l'intervention de l'armée de Bazaine, donner aux événements une meilleure orientation ; aussi quelle fut la consternation lorsqu'on apprit, le 27 octobre, que Metz, place forte de premier ordre et réputée imprenable, rempart de France, capitulait avec tout ce qui subsistait de l'armée impériale : 120.000 hommes, 20.000 blessés, 3 maréchaux de France, 50 généraux, 6.000 officiers, 53 drapeaux, 607 pièces de campagne, 800 pièces de position, 200.000 fusils, 3 millions de projectiles, 25 millions de cartouches, des approvisionnements de toutes sortes tombèrent aux mains des Allemands. Tel est le bilan de l'impéritie et des menées politiques qui aboutirent à la trahison de Bazaine.

L'armée d'investissement du prince Frédéric-Charles, forte de 200.000 hommes, devenait de ce fait disponible et allait, par son intervention, exercer une influence décisive sur les opérations.

Si les Allemands furent admirablement servis dans leurs prévisions et plus encore dans toutes les circonstances fortuites qui sont le propre de la guerre et qui, fait unique dans l'histoire, tournèrent toutes et entièrement à leur avantage tant qu'ils furent en lutte avec l'armée de la nation, ils rencontrèrent par contre dans la nation armée une résistance et un héroïsme qui les surprirent et dont ils n'eurent pas aussi facilement raison qu'ils l'avaient pensé tout d'abord. La lutte se prolongea quatre mois au delà de leurs prévisions.

Le général d'Aurelles de Paladine, commandant de l'armée de la Loire, avec des troupes de formation récente, remporta un avantage sérieux, le premier de la campagne, à Coulmiers (9 novembre) sur le général von der Tann ; mais l'impéritie du général Reyau ne permit pas de tirer de ce succès le parti espéré. Enfin, le ministre de la Guerre eut le tort d'imposer à d'Aurelles la marche sur Paris ; ce dernier, non sans raison, voulait se fortifier et aguerrir les soldats derrière les défenses des lignes d'Orléans.

Aussi, cette armée, lancée en terrain découvert, subit une série d'échecs à Beaune-la-Rolande, Arthenay, Patay ; fut rejetée et coupée en deux tronçons qui devinrent à l'Ouest l'armée de Chanzy, et à l'Est l'armée de Bourbaki.

Chanzy proposa une marche concentrique de toutes les armées sur Paris. Ce plan qui de l'aveu même de l'ennemi, présentait des chances sérieuses de succès, qui était d'exécution aisée et nous assurait un avantage numérique important sur les corps qui investissaient Paris, fut encore rejeté par M. de Freycinet, ministre de la guerre.

Exposé seul aux coups des armées de Frédéric Charles et du duc de Mecklembourg, Chanzy fut, après une lutte opiniâtre, repoussé sur Le Mans et Laval.

Bourbaki, envoyé au secours de Belfort avec mission offensive sur la ligne de communication des Allemands, Strasbourg-Paris, fut, après l'avantage de Villersexel (9 janvier) et l'échec d'Héricourt (17 janvier), pris en queue par une armée allemande et rejeté sur le Jura. Son armée passa en Suisse où le général Clinchant, qui lui succédait dans le commandement, parvint à la conduire au prix des plus grands efforts.

Dans le Nord, Faidherbe essaya, à Noyelle, puis à Bapaume, de rétablir la fortune des armes, mais il fut battu, le 19 janvier, à Saint-Quentin.

Abandonné à ses seules forces, Paris ne put, malgré toutes les espérances, les sorties nombreuses et les combats du Bourget, de Villiers, Champigny, Buzenval, que retarder l'heure fatale.

Les Allemands n'essayèrent pas un assaut de vive force et la capitulation eut lieu le 28 janvier 1871, après un court bombardement.

Un armistice fut signé pour consulter le pays sur la continuation de la lutte. Les négociateurs français eurent le tort de ne point s'occuper de la situation respective des armées de la Loire et du Nord, contrariant ainsi leur élan, et de ne pas informer l'armée de l'Est que la suspension d'armes ne la concernait pas.

Le 26 février, M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, signait à Versailles les préliminaires de la paix. Ces négociations, qui se poursuivirent à Bruxelles, pendant toute la durée de la Commune, se terminèrent, le 10 mai 1871, à Francfort-sur-le-Mein.

La guerre de 1870, déclarée à la légère, lamentablement engagée, nous coûtait

l'Alsace, moins Belfort, la Lorraine et 10 milliards en argent, en y comprenant les frais de la Commune et l'indemnité de guerre. Alors que les Allemands n'accusèrent que 46.500 décès, nous avions à déplorer 138.000 morts, dont 17.000 en captivité, et 137.000 blessés ; encore est-il à craindre que ces chiffres ne soient au-dessous de la vérité !

En nous ravissant douze cent mille Français, la Prusse recueillait les fruits d'un demi-siècle de travail.

Cependant, un souvenir réconfortant doit être conservé, celui de la vaillance du pays, du courage des soldats, de leur esprit de sacrifice et de l'abondance des actes d'héroïsme. Indépendamment des charges glorieuses dont nous avons parlé, nous devons mentionner l'expédition de Coumès et de Bernard, dite du Pont de Fontenoy (18 janvier 1871).

Au cours de la lutte, les Allemands se sont signalés par leur cruauté envers les populations, les faibles, les blessés, les captifs : ils ont rougi du sang de victimes innocentes les bases de l'Empire Germanique et montré que chaque fois que les Germains franchissent le Rhin, cela constitue une nouvelle invasion des Barbares.

Ici s'arrête l'histoire du grand fleuve...

Depuis la perte du Rhin.

Depuis 1870, les rapports entre la France et l'Allemagne ont été tendus. Cependant ce dernier pays a été surpris de la rapidité avec laquelle nous avons payé l'indemnité de guerre et reconstitué nos forces. Il déclare que si une nouvelle guerre survenait, il voudrait nous écraser définitivement sous une contribution énorme et réduire notre pays au rang de puissance de dernier ordre.

Mais quelle différence entre les deux pays ; tandis que l'un est homogène, l'autre au contraire est composé de régions et de peuples disparates, différents par leur origine, leur culture, leurs aspirations.

Au XVIIIe siècle, l'Allemagne, divisée en 112 Etats, cherchait sans la trouver une forme de gouvernement appropriée.

Aujourd'hui, l'Empire d'Allemagne constitué par la Prusse conquérante et dominatrice, est encore subdivisé en vingt-cinq républiques, principautés, royaumes, groupés mais non soudés :

On sait que la Prusse retient sous son sceptre la Gaule rhénane, les Etats du Nord et du Sud de l'Allemagne, germains et celtes, les Marches de Pologne, slaves, les duchés danois, scandinaves, l'Alsace-Lorraine gauloise. Et l'on devine que la force d'un tel empire est toute dans l'armature. Pour la maintenir, pour garder une cohésion dans un assemblage si divers, autant d'ailleurs que pour dérober ses dessins, la Prusse a inventé un ennemi héréditaire qui justifie son hégémonie.

En offrant la France comme une proie aux convoitises, en faisant entrevoir une curée plus ou moins lointaine, mais assurée, la Prusse espère donc créer un lien entre les divers Etats allemands et affermir pour longtemps sa domination.

Que l'Allemagne traverse une crise, et des insinuations glissées dans la presse officieuse annonçant que la France est plus fertile, moins peuplée, donnent à conclure que l'Allemand pauvre y devra chercher tout ce dont il manque. L'invasion et le partage de la France sera le remède à tous les maux.

Mais cela ne suffit pas.

La Prusse, depuis 1815, poursuit le plan de Stein et de Sharnhorst, et la conquête de l'Alsace-Lorraine, escomptée plus de vingt ans à l'avance, n'est qu'une étape.

L'empire, qui a d'autres visées, et qui les réalisera aussitôt que l'occasion sera favorable, ne peut, bien que l'empereur soit maître de l'armée, être assuré d'un concours absolu et enthousiaste des divers Etats, que si la guerre est populaire : il doit donc avoir toujours sous la main, un cas de guerre tout prêt.

Or la campagne contre la Légion Etrangère n'a pas d'autre but.



L'Empire sait pertinemment que les légionnaires français sont mieux traités que les soldats allemands, il n'a cure des malheureux — pas toujours recommandables — auxquels nous offrons un asile et une pension de retraite, souvent une mort glorieuse.

Mais ayant artificiellement créé un état d'esprit, il l'entretient méthodiquement. Il excite l'opinion publique avec des faux et des mensonges, par des conférences régimentaires et des campagnes de presse.

Vienne ensuite le moment, et une petite manœuvre de la dernière heure, une fausse dépêche d'Ems annonçant que l'honneur allemand est atteint, suffira pour déclancher l'énorme machine, piège grossier dressé contre nous, et dans lequel la Prusse à tout moment veut pouvoir faire tomber l'Allemagne.

D'ailleurs le militarisme prussien, pour résister à la poussée démocratique et pour dominer le pouvoir civil qui menacent de lui faire échec, n'hésitera pas devant une guerre avec la France.

La camarilla toute puissante et l'entourage de l'empereur envisagent certainement cette éventualité et la préparent.

Mais, comme le but réel ne peut être rendu public, il faut trouver un prétexte national qui éveille l'enthousiasme allemand et rende la levée en masse populaire.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la guerre et la paix tiennent à un cheveu, et dépendent d'un incident.

Or la France n'est pas l'ennemie de l'Allemagne. C'est la Prusse guerrière, qui, gênée dans ses projets d'omnipotence, entend nous effacer de la carte. L'histoire des civilisations disparues, fourmille de ces exemples babyloniens :

... perdere quos vult
Dementat Jupiter.

L'Allemagne du traité de Francfort est le colosse aux pieds d'argile : tandis que la Prusse ne peut digérer les nationalités qu'elle a avalées, elle est assimilée partout où elle se présente.

Depuis 1870, à plusieurs reprises, la guerre faillit éclater de nouveau. Une première fois, évitée grâce à l'appui du czar Alexandre, elle manqua naître d'incidents de frontière pendant le ministère du général Boulanger.

Par contre, lors de l'expédition de Fachoda, quand il fut question pour nous de réaliser à travers l'Afrique la bande de terrain Ouest-Est, joignant nos possessions du Couchant et du Levant, la France proposa une alliance à l'Allemagne ; celle-ci craignant que les prétentions françaises ne l'entraînassent dans un conflit avec l'Angleterre, déclina notre offre, à l'instigation de l'empereur François-Joseph.

Et ce fut le lointain début de l'entente cordiale.

En l'automne de 1913, l'Autriche, sous couleur de tenir en respect la Serbie, avait mobilisé ses troupes ; son alliée, l'Allemagne, prétextant son isolement, achevait avant l'heure son formidable programme militaire, avec une hâte fébrile.

Des documents intéressant la mobilisation autrichienne et vendus à la Russie firent voir que les deux alliés se proposaient en réalité : l'Allemagne, d'envahir la France, et l'Autriche, la Russie. La divulgation prématurée de ce projet, en empêcha l'exécution, et détermina en Russie la mobilisation des corps d'armée face à l'Autriche, tandis que le gouvernement français enlevait en quelques jours le vote de la loi de trois ans.

Quoi qu'il en soit, sans être qualifié pour déterminer si ces faits sont du domaine de l'histoire, la France n'est plus à la merci d'une surprise. La guerre, si elle éclatait, serait beaucoup plus populaire qu'elle le fût jamais.

***

Or, bien que le Rhin nous échappe depuis 1870, il sépare toujours la République Française et la France annexée des pays germaniques. S'il ne borne plus d'État français, il préside aux destinées des deux pays, fascine les cœurs, trempe les volontés et les glaives et demeure toujours le but latent de notre action.

La France a profité des enseignements de la guerre : elle a reconstitué son armée et son armement ; elle s'est inspirée, à nouveau, en les modernisant, des saines méthodes militaires du premier Empire.

Fidèle aux grandes traditions de son histoire glorieuse, à son passé ; entourée de nombreuses sympathies, elle puise dans son génie atavique une foi imperturbable dans l'avenir ; elle rayonne toujours de son éclat primesautier et semble dire avec cette insouciance railleuse et familière qui lui est propre : « Guerre ou paix à l'intérieur comme au dehors, peu nous importe ! Quoi qu'il arrive, nous en avons vu bien d'autres ! » La reprise de notre rive gauche est une mission à laquelle nous sommes voués. Tôt ou tard les destinées s'accompliront. La France reste Gauloise et ne désespère jamais d'elle-même.

Les conclusions de l'Histoire.

L'histoire montre que le premier *équilibre stable* de la Gaule eût, de toute antiquité, pour base, la frontière du Rhin.

Les Gaulois conquirent le monde, et leurs guerriers redoutés se répandirent par delà le Rhin et les Alpes jusqu'en Asie Mineure.



D'après une aquarelle de Heude (?) en 1789

Mais Ils ne surent pas conserver leur frontière et pendant l'occupation romaine, Tibère dut fixer sur la rive gauche du fleuve des populations germaniques, pour résister aux barbares.

L'*équilibre instable* commence avec le partage de l'empire de Charlemagne. Le traité de Verdun constitue la première spoliation. A travers toute l'histoire, la France, malgré des siècles de lacune, va s'acheminer vers son identification avec la Gaule.

Au neuvième siècle, Charles le Simple conquiert la Lorraine, mais Henri l'Oiseleur la reprend au roi de France.

Lothaire, plus heureux, arrache à Otton II la Basse-Lorraine.

Du onzième au quinzième siècle, le péril anglais a orienté les énergies dans un autre sens. L'ennemi n'est pas à l'est, et la signification du grand acte national de Bouvines est perdue. L'horizon était trop obscurci pour que Philippe-Auguste pût reconnaître que sa victoire mettait l'empire à sa merci.

Mais au fur et à mesure que l'esprit français prend conscience de lui-même, il prend en même temps conscience de ses droits qu'il fera valoir sitôt l'Anglais bouté hors du Royaume.

Avant même que le pays fût net et libre, Charles VII attaque Metz.

Henri II, mieux servi par les circonstances, s'en empare ainsi que de la Lorraine.

La mort d'Henri IV ayant arrêté la reconstitution de l'Empire des Gaules, c'est Richelieu qui rendit l'Alsace à la France et Louis XIV consolida cette acquisition en y réunissant Strasbourg.

Le dix-huitième siècle rectifia la frontière d'Alsace.

L'honneur du premier rétablissement de la Gaule dans ses limites naturelles revient à la Révolution française (1797).

Le premier Empire compromit l'effet des victoires de la République, tandis que le second allait détruire les résultats acquis depuis Henri II et ramener la France sensiblement à ses dimensions du seizième siècle.

L'histoire montre encore le triomphe de la politique des nationalités sur la politique de conquête.

Tôt ou tard, les guerres qui ont pour base des revendications légitimes réussissent, les autres sont vaines. Charlemagne comme Napoléon ne peut s'imposer en Espagne, la Lombardie échappe au premier, comme les pays cisalpins au second.

La France de la Guerre de Cent Ans ne devient pas anglaise. Charles VIII et Louis XII ne peuvent conquérir le Milanais.

Les armées républicaines sont acclamées en libératrices sur la rive gauche du Rhin, mais Napoléon ne peut s'assurer de la rive droite, et la Confédération du Rhin ne lui survit pas.

Les conquêtes échappent au vainqueur tôt ou tard. C'est ainsi que la Prusse perdra l'Alsace, la Lorraine et la rive gauche du Rhin.

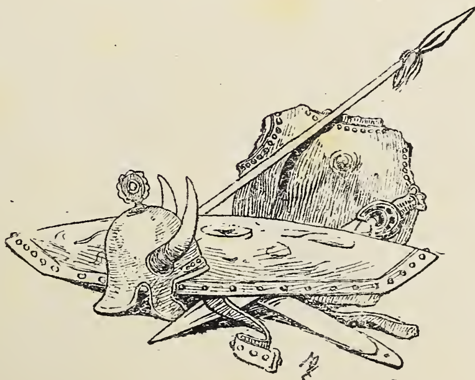
Telle est la conclusion qui résulte de l'étude de l'histoire : elle est conforme à la justice et à la morale...

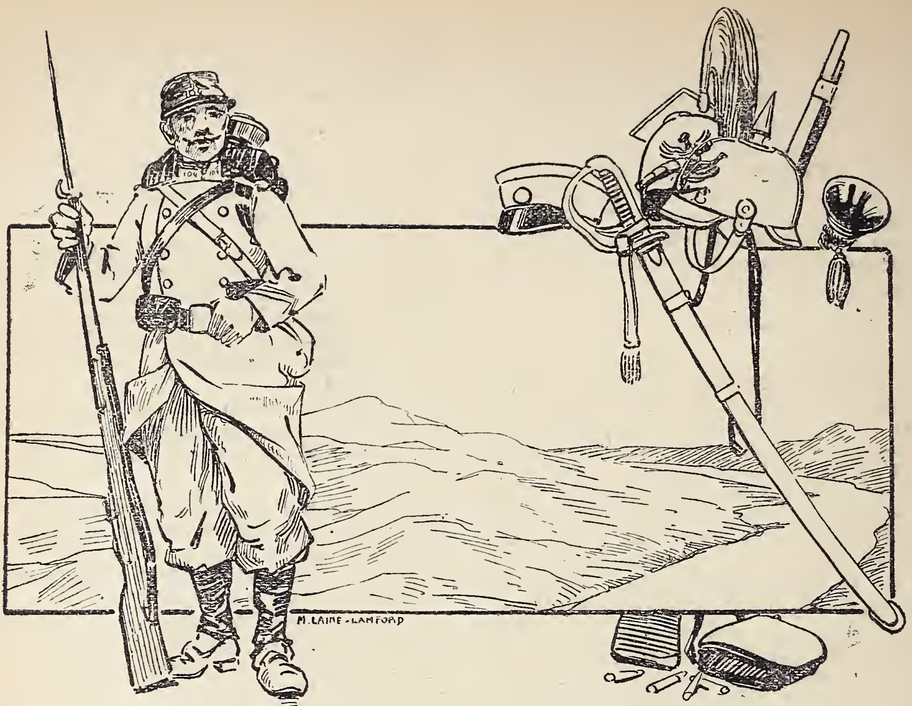
L'histoire montre enfin que le Rhin qui a toujours limité la Gaule n'est enclavé dans la Germanie que depuis peu, et que si les Français ont perdu le contact du fleuve en tant que nation, ils le touchent toujours en tant que race.

Les Histoires de notre pays et du fleuve se confondent, car le Rhin, c'est la France elle-même: Sans lui, elle n'existerait pas.

C'est lui qui nous a fait et nous veut guerriers sur sa frontière toujours ouverte.

Le Rhin, symbole de notre patrie, de notre puissance, de nos devoirs et de nos droits tels sont les enseignements de l'Histoire.





CHAPITRE III

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Après avoir décrit les premiers types de chaque race, nous allons examiner leurs héritiers, les Français et les Allemands, et reconnaître s'ils ont conservé leurs caractères ataviques.

Notre caractère national est un composé de divers éléments où domine le Gaulois. Celui-ci forme comme un substratum pur et solide sur lequel ont passé des grands courants parmi lesquels le courant romain venu du Sud, le courant franc de l'Est, le courant sarrazin venu de Sud-Ouest qui, tous, ont enrichi notre race, et lui ont apporté des qualités nouvelles, mais sans la modifier au fond.

Ouvrons une page quelconque de l'histoire de France et nous verrons que nous n'y trouvons ni Romains, ni Francs, mais des Gaulois, mal nommés Français.

L'*Histoire de Henri IV*, par Harduin de Péréfix, relate le jugement porté sur les Français par le duc de Parme.

Ce capitaine, un des plus grands hommes de guerre des temps modernes, le plus sérieux adversaire de Henri IV, le plus fin tacticien, le meilleur observateur, après avoir débloqué Paris en 1590 et obligé le Béarnais à rompre le siège, retourne en Flandre, fort irrité des intrigues que son partisan Mayenne ourdissait contre lui : « Voyant son armée se diminuer de beaucoup et d'ailleurs se licencier à toutes sortes de désordres à l'exemple des soldats françois, s'en retourna en Flandre fort mal content de la nation françoise : il l'avait trouvée inconstante et volage, pleine de jalousie et de divisions, insatiable et peu reconnaissante. »

Même jugement que celui de César et, d'ailleurs, les factions, depuis la formation du royaume jusqu'à nos jours, n'ont cessé de diviser constamment le pays : complots, discordes intestines, luttes des grands entre eux, révoltes de paysans, ligues, querelles, sont des mots qui reviennent à chaque page, lorsqu'on lit les ouvrages d'histoire de notre pays.

Le soldat Francais est l'image du Gaulois.

Au hasard encore, ouvrons un autre ouvrage, consultons les *Archives du Salzbourg*, et voyons l'impression laissée aux habitants par les Armées françaises : on y trouve des portraits fort amusants de soldats qui se révèlent braves devant la mort, batailleurs entre eux, charitables et généreux envers les ennemis, curieux de connaître l'opinion que l'on a d'eux-mêmes exactement comme au temps de César.,

---

« Le 16 février 1801, dit un de ces rapports, arrivent à Wals les dragons de Lecourbe. Nous tremblâmes à leur arrivée : cependant ils ne harcelèrent personne et se bornèrent à nous demander le chemin qu'avaient pris les Autrichiens. Ce qui les intéressait aussi, c'était de savoir quelle impression ils produisaient sur nous et comment nous les trouvions. Après avoir écouté nos réponses, ils partirent pour Salzbourg. »

Ils aiment allumer de grands feux de joie, mangent de fins morceaux, ceux qui nourrissent, non ceux qui étouffent, boivent à mort, adorent le panache, sont modérés dans les prestations qu'ils exigent, bienveillants et civils vis-à-vis des populations. Ils assurent l'ordre concurremment avec les gardes civiques, veillent à ce que les habitants dont ils ont à se plaindre soient jugés par leurs juges naturels.

Les officiers sont plus légers et plus fins causeurs, recherchent les gens instruits et les distractions, organisent des bals, font rouvrir les théâtres. Ils montrent seulement quelque inconséquence dans leurs jugements.

Quant aux généraux, ils étonnent les populations par leurs égards ; Bernadotte se lève la nuit pour mettre de l'ordre entre quelques tapageurs et offre son bras, en retournant, à la jeune fille qui était allée le quérir.

« Au moment de son entrée chez l'habitant, le Français répand l'épouvante et la terreur autour de lui ; cependant, un esprit qui sait garder son sang-froid se rend bien vite compte que le tonnerre fait moins de mal qu'il ne fait de bruit !

« En fait de contributions, de réquisitions, d'extorsions, le Français use, dans toute leur étendue, des terribles droits que lui donnent la guerre et la victoire, mais les petits vols clandestins, les rapines et les larcins dans les cantonnements sont au-dessous de son caractère. »

« Le Français est exact au service, mais hostile à toute contrainte militaire mesquine en ce qui concerne les exigences secondaires du métier de soldat. »

« En entrant chez le paysan, il vomit feu et flammes et n'en finit pas de dicter les ordres pour le bon entretien de sa personne; mais lorsqu'on lui fait bon accueil, qu'on lui montre une figure avenante, qu'on manifeste de l'empressement à le servir, il suffit de quelques bonnes raisons pour apaiser sa tête bouillonnante, après quoi il se contente généralement de fort peu de choses. »

« Il aime la propreté au-dessus de tout, et cette habitude est en effet la cause de sa robuste santé. »

« Jamais il ne se charge l'estomac de plats trop lourds ou absorbés en trop grande quantité, et c'est là, la source des grandes facultés de son esprit et de son corps. »

« Il est toujours mobile, gai et disposé aux plaisirs, mais même ses amusements ont toujours un certain rapport avec la guerre. »

« Il est grand ami du vin et... »

« Même en pays ennemi, il respecte les autorités indigènes et les habitants d'une position sociale supérieure, mais il n'est pas sympathique au simple paysan. »

« La légèreté et la méfiance sont ses faiblesses prédominantes ; la reconnaissance et la gratitude occupent le premier rang dans la série de ses vertus. »

Ces lignes donnent bien l'impression d'un soldat pareil à ceux d'aujourd'hui, pareil à leur ancêtre gaulois ; la race a conservé ses caractéristiques.

Portraits des Allemands, du Prussien.

De l'autre côté du Rhin, les Allemands sont les successeurs des Germains décrits par Tacite.

Lorsque, récemment, le général Thoumas cherchait à caractériser dans une causerie les deux nations, il pouvait affirmer que la force des Français réside dans leur valeur individuelle, *furia francese*, celle des Allemands dans leur valeur collective, discipline, entraînement méthodique. En un mot, le Français est un *guerrier* l'Allemand un *militaire*, ou plus exactement un *militarisé ;* il est militaire à la façon dont est voyageur le ramier qui devrait être dénommé pigeon-casanier.

Il est malaisé, d'ailleurs, de dégager la vraie physionomie de l'Allemand. De nos jours, l'aigle impériale retient dans ses serres trois contrées principales : la Gaule rhénane qui, en dépit du flot migrateur, conserve le caractère gaulois ; et les deux branches germaniques que sépare le Mein, la Germanie du Sud con-

tient encore une fière pinte de sang celte ; celle du Nord seule est purement germanique.

De l'Allemagne pacifique, de « cette belle et bonne matière humaine » la Prusse guerrière s'est emparée, l'entraînant dans une série d'aventures peu en rapport avec ses goûts.

Or, le type du Prussien est particulièrement intéressant. Alors que parmi les Germains les uns sont pacifiques, les autres militaires, lui seul est guerrier, mais il est resté féodal ; de plus, il a subi l'influence française et c'est à elle qu'il doit sa grandeur. On oublie trop que la Révocation de l'Edit de Nantes, en conduisant 20.000 Français en Brandebourg, marque une date dans l'histoire de la France et de la Prusse.

Priver un pays d'une élite, pour la greffer sur un autre, représente bien autre chose qu'un déplacement de quarante mille âmes.

La grandeur de la Prusse coïncide avec cette date, et l'accession de cet Etat au rang de grande puissance n'eut pas d'autre départ. C'est le sang français des Bronsart de Schellendorf, des du Verdy du Vernois, des Von Pellet Narbonne, qui a pris au dix-neuvième siècle sa revanche sur les « Missions bottées » et les « Dragonnades » de Louvois.

Les Huguenots Français apportèrent à la Prusse leur civilisation, leur science, leurs armes, leur langue, leur sang, leur âme ; les visées dominatrices de la Prusse, qui sont des conceptions de source française, n'ont pas d'autre cause ni d'autre origine.

Du fait de cet apport, la Prusse est un étrange mélange de barbarie et de haute civilisation. Soucieuse de tout ce qui concerne les progrès de la culture, de l'industrie. de l'élevage, des mines, elle a conduit au plus haut point l'instruction et la culture intellectuelle, l'armée et la marine ; mais elle a conservé de son passé des mœurs féodales et les procédés de déloyauté de la barbarie et du moyen âge. Elle trouve que ce qu'elle obtient vaut mieux que la façon de l'obtenir. Surtout elle ignore la délicatesse, l'amour que le vainqueur cherche à faire naître chez son ennemi, ce rayonnement qui est le diadème de la victoire et qui arrache l'admiration du vaincu. Elle ne connaît que la force brutale, celle devant laquelle s'inclinent les Germains, mais devant laquelle les Gaulois s'exaltent ; elle n'a jamais éveillé que la haine. La force morale, la plus puissante de toutes, lui est inconnue.

Ce rapide résumé met en lumière l'opposition entre la France et l'Allemagne, ou mieux, entre la France et la Prusse. Comme nous n'avons voulu marquer ici que le contraste absolu entre les quatre peuples principaux de l'Allemagne, nous revenons à notre parallèle :

Français et Allemands.

Le Français lutte toujours pour ou contre quelque chose et s'il n'a pas d'ennemi au dehors, il le cherche au dedans ; quand il n'en a pas, il en invente.

La moitié des Français, aujourd'hui comme naguère, est toujours en lutte contre l'autre, quitte à se réunir contre un ennemi commun pour reprendre ensuite les vieilles querelles.

Les Allemands, au contraire, ne se battent pas pour leur plaisir ; ils aiment beaucoup moins les coups que nous et, pareils en cela aux Romains, la guerre est chez eux l'objet d'études approfondies et méthodiques.

Chez eux, elle est un but ; chez nous, une distraction.

Pour l'Allemand, la guerre est une science, pour le Français un art.

« La guerre, dit un Français, est, par-dessus tout, une œuvre d'art, et il y faut infiniment d'esprit, avec une valeur à toute épreuve. »

Elle fut longtemps un jeu de prince :

Nous qui sommes
De par Dieu
Gentilshommes
De haut lieu,
Il faut faire
Bruit sur terre,
Et la Guerre
N'est qu'un jeu.

Ou encore cet autre chant du dix-septième siècle tout glorieux des victoires de l'ancien régime et dont un fragment seul subsiste :

Je veux au bout d'une campagne,
Etre déjà joli garçon,
Des héros que l'on accompagne,
On saisit l'air, on prend le ton.
D's ennemis ainsi que des belles,
On est vainqueur en l's imitant
Et r'li et r'lan.
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tan pan, tambour battant.

Les officiers dans la bataille
Sont pêle-mêle avec nous,
Il n'en est pas qui ne nous vaille
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général fût-il un prince ?
Des grenadiers se met au rang,
Et r'li et r'lan.
Fond sur l'ennemi et vous les rince.
Relan tan pan, tambour battant !

Combien plus tristes et plus lourds les chants allemands !

Génie Francais, génie Allemand.

Autre différence : la race française se distingue plutôt par son génie que par son talent, la race allemande par son talent plutôt que par son génie.

Actuellement, l'Europe centrale excelle à usiner pour en faire un produit marchand, cette matière première assez rare chez elle, assez commune en France, et qui s'appelle le génie.

Le génie français ne serait-il pas une qualité propre de cette race à grande puissance d'assimilation, un don, après tant d'autres, de la Gaule à ses enfants ?

A tout prendre, qu'est-ce que le génie ? Suivant l'étymologie du mot, une puissance de création. C'est la flamme, le jet, le volcan, l'idée première qui ne procède d'aucune autre, la révolution, le postulat.

Qu'est-ce ce que le talent ? Ce mot, latin d'origine tandis que le précédent était grec, représente l'idée seconde, l'application et le travail, la méthode et la volonté, le théorème, l'évolution.

Combien l'Allemagne peut-elle opposer de campagnes comparables à celle où Turenne en Alsace sauva la France par son génie avec un effectif de moitié plus faible que celui de son adversaire ? Combien peut-elle citer de guerres où elle aurait triomphé de 240.000 hommes avec 60.000, ainsi que le fit Bonaparte en Italie ? Et encore pour vaincre, les Allemands ont-ils dû s'emparer de nos méthodes en les renforçant d'ailleurs par des procédés de brigandage dignes de la féodalité. Leur triomphe est celui de la force.

Quelle différence, au point de vue militaire, entre le génie du Corse et les talents des généraux allemands !

En 1806, Napoléon impose son plan et sa volonté aux Prussiens, et triomphe d'eux. A Auerstaedt, Davoust bat avec 30.000 hommes un ennemi deux fois plus nombreux.

En 1870, si de Moltke, dont le plan stratégique fut mal exécuté, avait rencontré un chef français, cette campagne aurait été pour l'Allemagne parsemée d'écueils. C'est la doctrine prussienne et non la stratégie qui assura la victoire.

Disciplines Française et Allemande.

Le génie français et les expériences perpétuelles que notre nature nous suggère, ont frappé nos voisins et le monde d'étonnement. La France est un volcan en travail.

Ajoutons que l'indiscipline y a moins d'inconvénients qu'ailleurs : elle règne à l'état endémique ; si elle nous empêche d'être la première nation du monde elle serait mortelle à l'Allemagne et depuis vingt siècles nos voisins ont craint une contagion dont, en somme, ils ont eu peu à souffrir ; ils s'étonnent sans cesse de nous voir subsister malgré cette infirmité qu'ils tremblent de contracter.

En Allemagne, la discipline doit être absolue. En France, elle ne doit être que relative : il faut parler au soldat, lui faire comprendre le pourquoi et s'adresser à son cœur. C'est avec cette demi-discipline raisonnée et consentie « à la française » que nous avons conquis le monde.

Avec son intelligence primesautière, le Français excelle à bien faire ce qu'on ne lui a appris qu'à demi. Sur le terrain, il comprend son chef au geste, suit l'action, la pénètre, et si le chef se trompe de commandement dans la lettre, il lui obéit dans l'esprit.

Aussi Napoléon Ier ne manquait-il jamais d'initier ses troupes à ses intentions, leur exposant sommairement les causes générales et le plan de l'action. Ses proclamations révèlent une connaissance profonde du soldat français.

« Soldats, dit l'Empereur, après la bataille de Ratisbonne, vous avez justifié mon attente, vous avez suppléé au nombre par votre bravoure ! En peu de jours, vous avez triomphé dans les trois batailles de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl et dans les combats de Peissing, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canons, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régiments, voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« Naguère, l'ennemi se promettait de porter la guerre au sein de notre patrie ; aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre. Déjà l'avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois, nous serons à Vienne. »

L'excellence de cette méthode éminemment démocratique et française, le pacte de confiance signé entre le grand capitaine et les simples soldats par-dessus les cadres ne manqua pas de produire son plein effet.

Grâce à elle, l'Empereur fut généralement adoré de ceux qu'il conduisait aux plus grands périls. A peine si, aux mauvais jours, aux heures pénibles, quelques mots d'humeur échappent au soldat harassé.

Au plus fort de la campagne de Russie, par 30 degrés de froid et sans vivres ni gîte depuis des semaines, Picard, le camarade du sergent Bourgogne, exhale sa mauvaise humeur contre Napoléon en haussant les épaules : « Il fait la guerre comme un conscrit ! »

Nos défauts Gaulois.

Le Français est courageux jusqu'à la témérité et téméraire jusqu'à l'inconséquence. Sa légèreté proverbiale est une forme de ce courage irréfléchi appliqué à toutes choses : elle est qualité dans bien des cas, bien souvent aussi un défaut. Elle le conduit, en effet, en des voies dont la raison le détournerait s'il voulait écouter la raison : mais le hasard, l'utopie, l'idée du jour l'entraînent loin de ses intérêts que, par bravade, il méprise. Cette mobilité inconsidérée l'empêche d'accomplir de grandes choses.

Combien de fois aurait-il eu l'occasion de reconstituer ses frontières ?

Pour prendre un plus petit exemple, il se fonde trop sur tous les avantages naturels de son sol et sur l'attraction qu'exerce à l'étranger la France, et non seulement il néglige tout ce qui dépend de lui pour en profiter, mais encore il semble prendre plaisir à effaroucher ses hôtes.

Est-ce intentionnellement qu'il veut tuer la poule aux œufs d'or ?

Non, certes. — Est-ce par répugnance aux devoirs d'hospitalité ? Non encore. — C'est légèreté et insouciance. Les étrangers jugent très diversement ces dispositions de notre caractère, mais tous s'étonnent également de voir les Français jouer avec leurs intérêts vitaux, avec la même désinvolture que les Gaulois jadis jouaient avec leur vie.

« Nous nous en f... ! » disent les Français, et c'est bien là un mot gaulois, intraduisible et qui veut dire :

« Notre fantaisie, notre personnalité priment nos intérêts ! »

Nos qualités Gauloises.

Autre point de vue : le Français, bien différent des autres peuples, s'est acquis dans le monde entier une réputation universelle par son courage :

Dans quel pays trouve-t-on une histoire comme celle de Vercingétorix, de Roland, de Jeanne-d'Arc, du grand Ferret, de Jeanne Hachette, de Bayard, de Jean Bart, du Chevalier d'Assas, des Corsaires, de Napoléon, des pionniers, des colonisateurs renouvelant, en les surpassant au Continent noir, en Asie, en Amérique, en Afrique, les exploits d'Athènes, de Rome, et de l'Europe entière ?

Le Français, en outre, a un ressort étonnant : l'oppression, le malheur, l'adversité, loin de l'abattre, décuplent ses forces et le disciplinent ; les situations désespérées font de lui un héros qui ne connaît plus ni obstacles, ni ennemis, ni temps et pour lequel plus rien n'est impossible. Il est bon de le rappeler, car on l'oublie trop souvent.

Les Français ne forment réellement un corps de nation qu'aux heures de crises, aux moments où ils reprennent conscience d'eux-mêmes.

Qu'ils boutent l'Anglais, hors du royaume, derrière Jeanne et la bannière de la Sainte Vierge, ou que, sans Dieu, sans pain et sans chaussures, ils courent aux frontières menacées ; qu'à la voix d'un tribun, 600.000 citoyens prennent le fusil ; c'est toujours le même geste, c'est toujours le réveil gaulois !

« *Or aujourd'hui, s'est levée une génération de tous points différente de celle qui la précède, éprise à la fois d'action et d'idéal, de patriotisme, de croyance, plus attachée aux faits qu'à l'idée, pleine d'élans, ambitieuse de résultats palpables et rapides ; on dirait qu'elle veut arracher ce qu'il lui faut gagner. Pénétrée de la nécessité de relever la situation de la France dans le monde, enthousiaste des exploits qu'écrivent avec leur sang nos héros africains, la vue de ces rayons illuminant nos armes ont fait tressaillir les instincts ataviques. Voici une génération qui a secoué le linceul et le crêpe, qui a confiance en son pays, en son génie, en son épée !* » Telle se présente, pour un des maîtres de l'enseignement, la jeunesse actuelle *qui ne sera, ni de la France de Rome, ni de la France de Genève, mais de la France de France.* »

D'autres citations seraient inutiles. Comment expliquer la persistance du type gaulois et sa survivance dans le Français ? Par ce fait que le Gaulois est doté de la puissance d'assimilation.

La Puissance d'assimilation Gauloise.

Nous allons montrer comment se manifeste la puissance d'assimilation, et en rechercher l'origine :

D'abord, examinons le jeu de deux cellules vivantes identiques, au moment de la procréation d'un être issu de l'union de deux individus, dont l'un appartient à une race assimilatrice, et dont l'autre est quelconque.

Il n'y a place dans l'être nouveau que pour l'une de ces deux cellules, l'autre devant être éliminée.

Entre celles-ci commence la lutte pour la vie

La cellule la plus forte et la plus parfaite triomphe, l'autre meurt.

De même tout un groupe de cellules toniques caractéristiques appartenant à la race assimilatrice va vaincre et marquer de son sceau, l'être procréé.

Celles-ci emprunteront en outre à l'autre ascendant le terrain utile à leur développement et n'admettront que les cel-

lules hétérogènes qui leur font défaut, encore en leur imposant une orientation, un développement, une évolution conformes au régime propre de leurs fonctions.

Etendons ces cas à des millions de cellules et d'êtres, répétons-le pendant des séries de générations et nous obtenons, dans le croisement de plusieurs races, dont l'une est assimilante et les autres quelconques, la transmission nette de certains caractères identiques à l'exclusion de certains autres.

Ce mode de transmission particulière, de sélection harmonieuse, d'orientation vers un type constant, est la puissance d'assimilation:

Or, le Gaulois est doté de ce pouvoir ; tout en affirmant sa personnalité et la maintenant intacte, il s'est approprié par son génie les caractères des races l'ayant approché, qui lui semblaient dignes d'être retenus, et il est arrivé par là à élever son potentiel ethnique, sans cesser d'être lui-même.

La puissance d'assimilation gauloise ne peut être rattachée à aucune race ayant immigré en Gaule, car les éléments étrangers, à leur arrivée sur notre sol, n'étaient pas différents des branches voisines qui ont donné les Scandinaves, les Germains, etc... qui, toutes, se rattachent à la grande famille indo-européenne : la branche migratrice qui vint se fixer en Gaule, ayant la même origine que les autres, ne possédait pas une vertu d'assimilation spéciale et déniée à celles-ci.

Nous sommes conduits à affirmer la présence d'une race primitive habitant les Gaules, avant tout croisement et issue des anthropoïdes nés sur le sol même, desquels les paléontologues ont retrouvé la trace.

Cette race première parfaitement homogène aussi dense qu'étendue, *détient du sol lui-même sa puissance d'assimilation.*

En effet, les influences favorables exercées dans les Gaules, par le climat et les mers, ont été récupérées par le sol qui fut le premier créateur de toutes les richesses de notre pays. Sous l'effet de ces causes particulièrement heureuses de l'atmosphère et du terrain, le règne végétal, mieux que nulle part, a prospéré. Les végétations merveilleuses de la Gaule ont elles-mêmes réagi, en présence des trois éléments, sur le règne animal.

On sait que les riches pâturages, la douceur des saisons, leur succession graduée, l'atmosphère et l'ensemble des bienfaits dont la nature a réservé le privilège à la France, permettent à de certaines races animales, leur amélioration en dehors de tout croisement.

Les anthropoïdes qui, en Gaule même, s'élevèrent à la condition humaine, bébénéficièrent des fruits du sol, la vertu agissante d'une terre privilégiée fit leur race forte. Ces mêmes qualités de la terre améliorèrent les races d'animaux sauvages et susceptibles d'être domestiquées, procurant ainsi aux hommes, des serviteurs plus utiles et une nourriture plus substantielle, contenant à égal volume une plus grande essence de vie que celle des pays voisins.

La constitution physique et cérébrale des aborigènes devait influer favorablement sur leur intelligence, la puissance du cerveau étant en raison de la valeur de ses cellules et de la rapidité de leurs échanges. Il fallait bien, d'ailleurs, que l'ingéniosité de cette race s'éveillât plus vite et fût, en quelque sorte, plus ingénieuse pour lutter avec succès contre des fauves plus puissants et plus nombreux et pour domestiquer des animaux mieux doués qu'ailleurs.

En outre, la qualité du vin, par sa sève bienfaisante, communiqua à l'aborigène un caractère qui le différencia de jour en jour davantage et hâta sa maturité.

Mais il y a plus : la puissance d'assimilation résultant de la suprématie de la Gaule, allait s'affirmer pendant de longues théories de siècles, comme elle s'affirme encore aujourd'hui, et permettre la transmission de ce pouvoir assimilant aux âges actuels.

Depuis 5.000 ans, la race se présente dans ses grandes lignes identique à elle-même, et Amédée Thierry, dans l'*Histoire des Gaulois*, peut affirmer que les dix-neuf vingtièmes des Français sont de sang gaulois.

En un mot, celui qui deviendra Gaulois, se trouvant être constamment, par causes directes ou indirectes, un produit du sol de la Gaule, devait, conformément au principe de causalité de Bacon, « le surpasser » d'autant les autres races, que la Gaule le surpasse elle-même les autres contrées.

C'est donc à notre Gaule que doit être reportée notre puissance d'assimilation.

Nous trouvons notre pays à l'origine de nos ancêtres. Nos premiers pères, quels qu'ils soient, sont les fils de la Gaule. Dès lors, la Gaule n'est plus seulement notre patrimoine sacré, elle est réellement notre mère. Matériellement autant que moralement, nous sommes le produit de sa substance et nous devons en sauvegarder le dépôt sacré, non seulement parce qu'il est le berceau de nos pères, mais parce que notre race serait vouée à la dégénérescence du jour où il cesserait d'être celui de nos enfants.

La femme Française.

Or, tout ce que nous venons de dire sur les Français demeurés identiques aux Gaulois, est vrai également pour la

femme, qui est la digne descendante de son aïeule.

Comme elle, épouse vertueuse et mère dévouée, elle est la grande éducatrice, l'âme du foyer, le temple des vertus de la race.

Il est vrai que les littérateurs en ont fait un portrait tout contraire, que les étrangers ont pris pour exact. Nul foyer n'est plus respectable ni plus fermé que le foyer français ; l'étranger n'y a point accès.

Et la presse d'Outre-Rhin et les Allemands ne connaissent en fait de Françaises que les déclassées des grandes villes, dont une bonne partie encore est allemande.

L'Allemand fils d'un sol ingrat.

De tout temps les Français ont eu conscience de leur unité d'origine. C'est pourquoi ils tiennent passionnément à leur sol, mais rien qu'à leur sol.

Toujours l'Allemagne, et surtout celle du Nord, fut pauvre. Toujours ses enfants furent attirés par des ciels plus cléments.

Or l'Allemagne n'est pas à proprement parler un pays, c'est le contraire d'un pays ; c'est l'assemblage de toutes les contrées dont toutes les frontières sont indécises et dont les tribus furent généralement sans cohésion, sauf à l'époque d'Othon qui les confédéra et les sortit du cahos où elles retombèrent. Cette œuvre d'Othon d'ailleurs a été reprise par la Prusse actuelle. Quel sort l'histoire réserve-t-elle à ce nouvel essai ?

Qu'on relise l'histoire de l'Allemagne, qu'en retient-on sinon que sans cesse morcelée, elle fut toujours à la remorque d'un maître puissant ? Nous avons dit que pour les Gaulois le combat n'est qu'un passe-temps : nous allons montrer que pour les Germains il est un but.

Nés sur un sol ingrat, nos voisins aspirent après une terre plus généreuse : c'est la raison de leurs conquêtes. Leur pauvreté fait que la convoitise devient pour eux une nécessité : il faut prendre, peu importent les moyens, le tout est de réussir. Et une fois dans la place, y demeurer, comme le lierre attaché à la pierre.

Ainsi s'expliquent notre désintéressement et leur nature envieuse.

Pourquoi conquérir sinon pour nous divertir, dit le Français, car il n'est cliquetis que de harnois ?

Est-il rien de plus beau que la douce France, sous la calotte des cieux ?

Mais tel n'est point le langage des barbares.

Pour eux, la France est le pays du pain et du vin, le champ ouvert aux convoitises : provinces de France, vins de France sont proposés aux faméliques de l'Empire comme les remèdes à tous les maux. Sus à la France, ennemie héréditaire ! et les maîtres de l'enseignement tiennent aujourd'hui les mêmes propos que les hordes du troisième siècle, prêtes à envahir les Gaules.

Comment l'Allemand conquiert.

L'Allemand n'est souple que petit et malheureux, la force lui donne de la raideur, en fait un égoïste.

> Mon courroux aux vaincus ne fût que trop sévère

dit Pyrrhus. Mais différente en cet autre point, la cruauté de l'Allemand survit à sa colère. Les peuples vaincus par l'Allemagne subissent le sort le plus barbare.

Aux Alsaciens-Lorrains : interdiction de la langue maternelle, impôts spoliateurs, tracasseries policières les plus absurdes ; les populations ont été comme celles de la Pologne et du Schleswig, souvent poussées à la révolte par des agents provocateurs.

Les Danois ne sont pas mieux traités : parce qu'ils sont nés dans le pays qui leur fut ravi, ils sont privés de toute nationalité ; l'Allemagne, après les avoir conquis, les rejette de l'Empire, leur interdit le mariage légitime, les expulse ou les incarcère. Les Polonais sont dépossédés de leur propre sol, à eux aussi la langue nationale est interdite et des enfants sont arrachés à leurs parents parce que leur mère les faisait prier dans leur langue.

C'est ainsi que l'Allemagne imprime sa culture à des races plus civilisées qu'elle, en affichant son mépris, suivant la méthode bismarckienne pour des nations asservies par droit de conquête. N'ayant pu réussir à se faire aimer, elle ne songe qu'à se faire craindre. Incapable d'assimiler ses conquêtes, elle a recours aux procédés de la guerre de Trente Ans, à ceux que jadis le duc d'Albe mit en honneur dans les Flandres et que les grandes nations ont abandonnés depuis la Révolution française.

Ayant interprété de la sorte la mission divine dont il se déclare l'instrument ; l'Empire s'écrie surpris : *Tout le monde nous jalouse et nous hait ! Nous ne demandons qu'à être aimés, mais l'univers s'obstine à ne pas nous comprendre.* Ces tendances se traduisent d'ailleurs dans la politique extérieure de l'Empire, par des soubresauts qui inquiètent l'Europe sans l'étonner : *Cet empire est l'œuvre de la force ; par la force il est condamné à se soutenir* De pareilles maximes auront leur temps :





Metz. — Plans du dix-huitième siècle

la domination allemande, brisée à son tour, ira retrouver dans la poudre de l'Histoire le souvenir des Mèdes, des Perses, des Babyloniens.

Ad augusta per angusta.

Les Allemands qui se complaisent dans les seconds rôles, en acceptent volontiers qui nous répugnent.

Ils sont naturellement policiers. Ils épient, surprennent, renseignent leurs compatriotes ou leurs chefs hiérarchiques avec une désinvolture qui fait la stupéfaction du reste du monde, le tout, d'ailleurs, au plus grand profit de la mère patrie, car ce que font les Allemands est toujours national. Bien mieux, un service de renseignements est organisé en Prusse, basé sur la corruption des journaux étrangers ; quinze cent mille francs ont été votés à cet effet par le Reichstag et, « il en résultera d'ailleurs, — le fait spirituellement observer un organe russe — que tout article favorable à l'Allemagne, sera soupçonné d'être acheté ».

Mais l'Allemand qui n'est souple que petit, devient un tyran dès qu'il est fort :

Langage militaire Francais et Allemand.

Ecoutez notre langage militaire, à côté du sien :

1° Proclamation de Français.

Bonaparte, général en chef de l'Armée d'Italie au peuple de Carniole.

L'armée française ne vient pas dans votre pays pour conquérir ni pour porter aucun changement à votre religion, à vos mœurs ; elle est l'amie de toutes les nations.

Habitants de la Carniole, je le sais, vous détestez autant que nous les Anglais, qui seuls gagnent à la guerre actuelle. Soyons amis ! La République française a sur vous des droits de conquête.

Quartier général de Loitsch, le 9 germinal an V,

Le général de division Bernadotte aux habitants de la Carniole et pays circonvoisins.

Les Français en s'avançant n'en veulent nullement à vos personnes ni à vos possessions. Ils désirent, ils veulent que vous jouissiez en paix et sans contrainte du fruit de votre travail et de vos peines. Tel est l'ordre du général en chef Bonaparte. Il m'a chargé de faire exécuter sa volonté à cet égard. Les mauvais traitements, les vexations horribles que vous ont fait et vous font éprouver dans leur retraite les soldats de l'Empereur d'Autriche ont dû nécessairement vous prévenir contre nous.

Revenez de votre première impression. Je vous offre, ainsi que les généraux, chefs et officiers que je commande, protection et soutien contre toute espèce d'insulte. Ne craignez point que vos femmes soient outragées, que votre culte soit gêné. Nous respectons les mœurs et les usages de tous les peuples, particulièrement les vôtres. Une discipline religieuse sera observée par nos troupes ; la mort frappera de suite le soldat qui violera votre asile en se rendant coupable de pillage.

Nous ne ressemblons pas à des vainqueurs farouches ; nos manières affables doivent vous convaincre que nous gémissons sur les maux qu'entraîne la guerre. Nous les adoucirons. Venez et ne quittez point vos foyers.

BERNADOTTE.

LIBERTÉ ÉGALITÉ

Au nom des lois et de la République !
Soldats républicains !

Vous êtes invités, au nom de vos supérieurs, à respecter les pauvres et malheureux habitants des campagnes, villages et bourgs. J'invite en même temps tous les chefs de troupes à empêcher par des patrouilles ou reconnaissances que leurs troupes ne fassent aucun dégât dans aucune maison des campagnes ou bourgs.

Le commandant de la place de Mauterndorf,
Signé : SAISSET.

A l'adresse des habitants, il fait afficher, en langue allemande, ceci :

Habitants de Mauterndorf !

Veiller à votre sécurité et à votre tranquillité est non seulement mon devoir, mais encore mon désir le plus ardent.

Je ferai donc mon possible pour maintenir la discipline et l'ordre le plus parfait parmi les troupes que je commande, afin de sauvegarder vos personnes et vos biens.

Je vous recommande par conséquent de n'avoir aucune crainte.

Dans le cas où quelque soldat malveillant viendrait à vous inquiéter, veuillez me le faire savoir aussitôt et je saurai le rappeler à son devoir par des punitions sévères.

Mauterndorf, le 10 avril 1797.

Le commandant de la place,
SAISSET.

2e Proclamation des Allemands pendant la campagne de 1870-1871

AVIS

La plus revêche surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape.

Le pont de chemin de fer tout près de Fontenoy aux environs de Toul aujourd'huit la nuit fait sauter.

Pour la punition, la village de Fontenoy fut brûlée de fond en comble.

Le même sort tombera aux lieux, dans lesquels quelque chose arrive de semblable.

Toul, le 22 janvier.

Le commandant d'étapes,
VON SCHMADEL.

(Rédaction et orthographe authentiques.)

ORDRE DE LA PLACE

Les villages situés dans un rayon distant de 10 kilomètres de la ville de Toul sont sommés de ne plus sonner leurs cloches jusqu'à nouvel ordre.

Toul, le 22 janvier 1871.

Le commandant de place,
SCHNEHEN.

AVIS

S. M. le roi de Prusse, empereur d'Allemagne.

En raison de la destruction du pont de Fontenoy, à l'est de Toul, ordonne :

La circonscription ressortissante au gouvernement général de la Lorraine payera une contribution extraordinaire de dix millions de francs à titre d'amende.

Ceci est porté à la connaissance du public en observant que le mode de répartition sera ultérieurement indiqué et que le paiement de ladite somme sera perçu avec la plus grande sévérité.

Le village de Fontenoy a été immédiatement incendié, à l'exception de quelques bâtiments conservés pour l'usage des troupes.

Nancy, le 22 janvier 1871.

Le gouverneur général de la Lorraine,
VON BONNIN.

Le même jour, le *Moniteur officiel* du gouvernement général de Lorraine reproduisait l'avis suivant, signé du comte Renard, préfet prussien, d'origine française :

« Si demain mardi, 24 janvier, à midi, cinq cents ouvriers des chantiers de la ville ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord, un certain nombre d'ouvriers ensuite, seront saisis et fusillés sur place. »

Nous remplissons un devoir d'impartialité en faisant ressortir la différence qui existait entre la situation des Français en Illyrie au milieu de populations paisibles, et celle des Allemands qui avaient à punir une destruction d'ouvrage d'art. Ces exemples, chacun dans leur genre, donnent un aperçu de la mentalité des deux nations.

Le doigté allemand. Anecdotes.

L'Allemand, dont la puissance est douloureuse aux vaincus, manque de tact et les temps viendront où les nations se redresseront contre un traitement aussi rude.

Lorsqu'il résolut d'avoir une colonie en Afrique, il entama la conversation par un coup de poing sur la table : ce fut le bluff d'Agadir. Ce sont toujours, quoique modernisées, les façons des barbares.

Les Allemands se sont illustrés d'ailleurs par plusieurs faits de cette nature. En 1908, ils placent dans la salle du Reichstag une toile représentant le drapeau français foulé aux pieds. En Alsace-Lorraine, même manque de tact ; il suffit de lire les journaux de ces provinces pour s'apercevoir que les Allemands manquent de justesse parce ce qu'ils tolèrent et par ce qu'ils proscrivent.

L'Empereur lui-même, malgré ses qualités éminentes, auxquelles en passant il est juste de rendre hommage, a froissé des hôtes illustres.

Recevant un jour à bord de son yacht, le « Hohenzollern », le roi d'Italie, Victor-Emmanuel III, il lui fit remarquer un grand tableau qu'à dessein on avait placé dans son cabinet de travail. La toile représentait un duc de Savoie tenant l'étrier à Frédéric Barberousse. Et pour que son royal visiteur ne se méprît pas sur le sujet, Guillaume lui en donna lui-même l'explication, soulignant ainsi l'ancienneté des relations entre les deux maisons.

La répartie fut prompte : « Votre Majesté doit se tromper, il y a erreur sur les personnes, ou le tableau est apocryphe ; jamais un prince de Savoie ne se courba devant un étranger ! En tout cas, votre famille est hors de cause, Sire, Barberousse n'étant pas un Hohenzollern. »

Guillaume II ne fut pas plus heureux avec le roi d'Espagne. Pour une revue militaire à Berlin, Alphonse XIII avait revêtu l'uniforme des cuirassiers blancs qu'il porte comme colonel honoraire du régiment ; il n'avait pas aperçu une longue tache grise s'étendant sous ses décorations ; l'Empereur en fit la remarque publique au jeune monarque. Alphonse XIII, pâle de colère, répondit : « Voilà ce que c'est que de n'avoir pas conservé mon véritable uniforme ! »

Et l'Empereur est surpris de ne plus

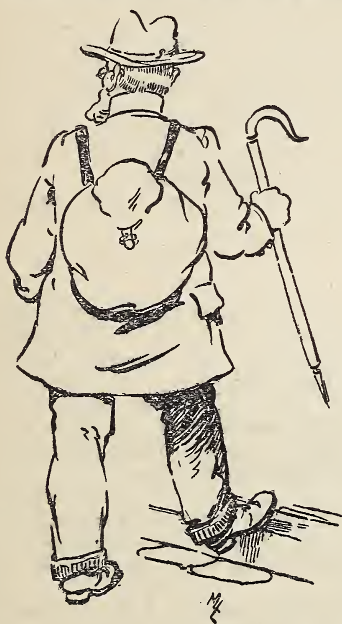
être tout à fait aussi bien avec ses interlocuteurs.

Faisant une conférence à la Société de Géographie, l'Empereur se rendit coupable d'un jeu de mots qui vaut d'être rapporté : Ayant à parler de l'espèce de bœufs dénommés Bovis Major, il déclara que ces ruminants n'avaient aucun rapport avec les officiers d'état-major, ce qui provoqua l'hilarité attendrie des auditeurs !

Les mœurs allemandes.

Si nous sommes séduits par la méthode, l'application et la bonne tenue collective de l'Allemagne, la probité individuelle, cependant la grossièreté de ses habitants nous choque à l'égal d'un vice, leur brutalité nous révolte.

Derrière une façade pleine de décorum, les Allemands cachent des mœurs qu'il convient de passer sous silence et que nous n'admettons pas plus que les idées, les usages et les plaisanteries



d'outre-Rhin. La population française ne saurait tolérer dans les cadres de son armée ce que l'Allemand y supporte. Quoique la France soit un pays de vin, l'ivresse y est considérée comme scandaleuse et dégradante pour l'uniforme. On n'y voit pas d'officier traiter les populations de « voyous » comme à Saverne ou sabrer des enfants sans défense comme cela s'est vu récemment à Mulhouse. On n'y voit pas d'agents de police ramener des officiers ivre-morts, dans leur chambre, les coucher et les border avec complaisance comme de bonnes Gretchens.

En janvier 1871, à Versailles, dans le château du Roi Soleil, de Moltke, à la table du roi de Prusse, marque sa satisfaction en trempant des mouillettes de pain dans du vin rouge qu'il jette à la tête du général assis en face de lui. Nous concevons la joie du grand stratège, remplaçant sur la tête du petit-fils de l'Electeur de Brandebourg la couronne de fer, par le diadème impérial de Charlemagne, et le plaisir éprouvé en voyant son maître dicter à la France une paix ruineuse devant le fameux bas-relief qui représente le Roi-Soleil foulant le Dieu Rhin, mais la forme de cette gaieté, nous ne la comprenons pas.

La platitude allemande.

Pendant la puissance napoléonienne, les Etats de la rive droite du Rhin en général, la Prusse et l'Autriche tout particulièrement, se distinguèrent par une telle humilité devant le vainqueur, qu'il faut vraiment en trouver le témoignage unanime concordant dans tous les mémoires de l'époque pour arriver à le croire.

Un exemple entre mille : Désiré Chlapowski, officier d'ordonnance de Napoléon Ier, raconte qu'il a vu à la porte de Vienne un spectacle incompréhensible. L'Empereur arrive jusqu'au glacis et les Viennois le reconnaissent ; ils ôtent leurs chapeaux, ils crient « Vivat » et Chlapowski s'étonne. Quel manque de dignité ! Les vaincus acclament le vainqueur ! Est-ce l'indifférence habituelle au peuple d'une grande ville ou le charme que Napoléon exerce sur les esprits ? » Nous avons, lui répondent les officiers français, vu pareille chose en 1806 à Berlin. »

Comment les Allemands nous jugent.

Générosité dans la victoire, magnanimité aux vaincus, héroïsme dans l'adversité sont trois vertus bien françaises, et qui nous ont fait connaître d'abord, aimer ensuite. Sur la rive droite, on ne voit pas ces vertus et nous sommes pour nos voisins des Gaulois et des indisciplinés. Ainsi, quand il fut question du sacre de Napoléon Ier, cet événement souleva de grandes difficultés : le parti italien l'emporta sur le parti autrichien qui y était opposé, en ajoutant aux considérations politiques. « Après tout, c'est une famille italienne que nous imposons aux barbares pour les gouverner ; nous serons vengés des Gaulois.

Quand le 9 février 1876, le Chancelier de Fer voulut obtenir le vote des crédits militaires, il nous représenta comme des voisins turbulents, dangereux, tou-

jours prêts, malgré 1870, à rentrer en campagne dès que nous aurions quelques chances de succès.

Hier, encore, devant ce même Reichstag, le prince de Bulow s'écriait à propos des troubles suscités en Brandebourg par les partisans du suffrage universel (Janvier 1908.) :

« Essayer d'obtenir des réformes en créant de l'agitation dans la rue *n'est pas allemand.* »



L'alliance Franco-Allemande.

Donc, nous ne comprenons pas plus le caractère allemand que les Allemands ne comprennent le nôtre, et il serait aujourd'hui question d'une alliance ?

Trop tôt :

Tout accord accepté avant la possession des frontières naturelles de la Gaule, sera la consécration de notre vassalité.

Or, dans une alliance Gallo-Germanique, la Gaule, de par sa civilisation, son génie, de par toute les supériorités qu'elle a et auxquelles n'atteindra jamais la Germanie, doit tenir le premier rang.

En d'autres termes, le rapprochement repoussé aujourd'hui pourra plus tard être proposé par nous.

Aux Gaulois, les qualités de premier ordre, commandement, conception, invention. Aux Germains, les qualités de deuxième ordre : obéissance, méthode, assiduité. Les Gaulois sont des chefs, les Germains sont des soldats : les soldats ne peuvent commander les chefs, ce serait de mauvaise besogne ; la réciproque fait les bonnes troupes.

La Gaule doit donc être suzeraine, la Germanie vassale.

Dans cette forme, mais dans cette forme seulement, l'alliance est possible et souhaitable ; dans cette forme, mais dans cette forme seulement, chaque peuple est mis en valeur, car il reçoit ce qui lui manque.

Conclusion.

Les conclusions de ce chapitre se trouvent donc tomber d'accord avec celles des précédents :

Reconquérir la frontière du Rhin est le devoir des Français, mais ne nous abusons point. Si nous devons d'enthousiasme acclamer ce plan qui est notre salut, — nous ne le réaliserons point sans effort ou sans entente, — point sans une longue préparation, sans une collaboration nationale dont la Prusse nous a donné l'exemple pendant soixante ans.

Admirons cette œuvre patiente et fertile. La génération qui se lève et sur laquelle la France se repose a compris sa mission : elle se dégagera de la « pourritique de clocher » pour ne voir que la politique de pavillon. Au lieu de demeurer multiple et divisée, elle deviendra une et indivisible.

Et qui accomplira cette transformation ?

Le Vent du Rhin !

Le Vent du Rhin ne nous paralyse pas, comme celui du Nord, il ne courbe point nos têtes sous ses ondées comme les vents du Ponant, il ne nous amollit point comme le vent du Midi.

Il nous donne la force et le calme, il élève nos regards, nous refait hommes, nous retrempe Gaulois.

Il a passé sur la Prusse et l'Allemagne, il nous porte des menaces et des provocations, il nous fait mordre les lèvres et serrer plus fort la garde de nos armes.

Il a passé sur le Rhin et les Vosges, vent de combat et de victoire, il nous porte le parfum d'une terre grasse depuis trente siècles de sang Gaulois, sur laquelle les moissons lèvent rouge et or.

Il a passé sur notre Gaule meurtrie, c'est le souffle de toute notre histoire qui nous frappe au visage, qui porte à nos poumons la vie et la noblesse, pour que nous puissions vaincre ou ensemencer de notre sang purifié le sol sacré.

Voilà ce que, dans ses vagues profondes porte le Vent du Rhin, tout parfumé des fleurs de Lorraine, des sapins d'Alsace, avec la voix argentée des cloches de Metz et de Strasbourg, des Gaules...



CHAPITRE IV

LES ALSACIENS-LORRAINS

Depuis 1871, ces deux noms nous semblent inséparables : un commun malheur les a rapprochés. La brutalité du fait et leur réunion par la Prusse sous un même gouvernement les ont joints dans un élan de protestation. L'Allemagne est devenue un adversaire contre lequel leurs forces coalisées ne sont pas superflues. Mais si nous considérons le passé des deux provinces et si nous étudions de plus près leur esprit et leurs aspirations, nous nous apercevons bientôt que leur accord est récent. Or, quelques années n'effacent point l'empreinte des siècles.

Histoire de l'Alsace.

L'Alsace, partie du royaume d'Austrasie sous les Mérovingiens, devint duché vers le septième siècle. Ses ducs, parmi lesquels Adalric, père de sainte Odile, étant trop puissants au gré de Charles Martel, le pays fut divisé en deux landgraviats : le Sundgau ou Haute-Alsace, et le Nordgau ou Basse-Alsace.

L'Alsace échut à Lothaire. Elle fut réunie en même temps que la Lorraine au Saint-Empire par Henri l'Oiseleur (825), donnée au duc de Souabe, vendue par Sigismond d'Autriche au duc de Bourgogne, ce qui lui valut de repasser à l'Empire quand la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne, eut épousé Maximilien d'Autriche, mariage d'où devait naître Philippe le Beau, père de Charles-Quint.

Au milieu de tous ces trafics, Strasbourg savait demeurer ville libre et indépendante, avec un gouvernement bourgeois, et résolument démocratique. Elle battait monnaie, rendait la justice, fondait des canons et inspirait le respect à l'empereur d'Allemagne. En 1649, « cette République est composée, partie de gentilshommes, partie d'honnêtes familles anciennes et partie d'artisans et gens de mestier, mais en telle sorte que les non nobles sont toujours les deux tiers de tous les magistrats ».

Aussi les Strasbourgeois ne voulaient-ils pas de maître, de quelque côté qu'il leur vînt. Quand Henri II, après avoir conquis les évêchés de Lorraine, se présenta devant leurs portes, il fut accueilli par les bourgeois à coups de canon et dut se retirer devant cette volonté ainsi affirmée de rester libres.

Mais si la conquête par la guerre avait échoué sous Henri II, une autre réussit sous Louis XIV. Elle se maintint

parce qu'elle n'était pas oppressive. Les successeurs de Louis XIV conservèrent à l'Alsace ses franchises et la traitèrent à l'égal des provinces du Royaume. Ce fut une colonisation très douce, car la culture française apporta une foule d'avantages matériels et moraux dont l'ensemble de la culture germanique profita en s'épurant.



Ils sont, dit un auteur du dix-septième siècle, « courtois et de bon naturel et plusieurs, tant hommes que femmes, y parlent français. Ces hommes s'habillent communément à la française, de mesme que les demoiselles, mais les autres femmes portent des bonnets de veloux, ou d'autre étoffe de soye... Les filles portent aussi les cheveux pendants sur le dos, partagéz en deux cordons ». Cette description a d'autant plus de valeur qu'elle fut écrite en 1649, c'est-à-dire bien avant la réunion de l'Alsace à la France, et qu'elle est due à un Hollandais, c'est-à-dire à un homme désintéressé en la question.

Leur patois est un idiome germanique. Il y a quatre siècles, sous la domination du Saint-Empire, on les disait déjà demi-français.

C'est pourquoi les Allemands confondirent les Alsaciens avec les Français, alors que ceux-ci les prenaient plutôt pour des Allemands. Napoléon disait à ceux qui leur reprochaient leur langage: « Qu'importe, ils chargent en français ». Les Alsaciens montrèrent qu'ils savaient faire leur devoir. Revenant de Londres à l'époque du mariage du kronprinz et traversant l'Alsace en chemin de fer, le maréchal de Moltke entendit des paysans causer entre eux en patois alsacien. « Vous le voyez, messieurs, dit-il aux personnes qui se trouvaient en sa compagnie, ils parlent notre langue (und doch sind es gute Franzosen). »

Parmi les généraux de la Révolution et de l'Empire, quelques-uns des plus illustres sont originaires d'Alsace : Kellerman, le héros de Valmy, né à Strasbourg le 28 mai 1735 ; Kléber, le malheureux gouverneur de l'Egypte, qui naquit dans la même ville le 9 mars 1753 ; le maréchal Ney, qui vit le jour à Sarrelouis le 10 janvier 1769, et Rapp qui naquit à Colmar en 1771.



Brusquement, en 1870, la guerre éclate; les Allemands bombardent Strasbourg : crime étrange et impardonnable, que n'ordonnait aucune nécessité militaire et que réprouvait toute politique sensée. La grande cité libre est outragée par les Badois et les cités riveraines : Spire, Mayence, Dusseldorf, Coblentz, Bonn, Cologne. L'annexion succède au pillage. On dit aux Alsaciens : « Vous ne serez plus vos maîtres et vous obéirez aux ordres venus de Berlin. Vous ne connaîtrez plus la langue française, vous ne parlerez désormais qu'allemand ! » Mais les Alsaciens sont paradoxaux avant tout : Allemands sous la domination française, ils se sentirent brusquement

Français sous la domination allemande. La dureté des nouveaux maîtres leur fit regretter les anciens.

L'annexion de l'Alsace.

L'annexion de l'Alsace fut l'œuvre des professeurs.

L'importance de ces derniers en Allemagne n'a d'équivalent nulle part, parce qu'ils sont la pensée d'un peuple de penseurs.

Ceux-ci donc, avec l'appui de l'armée, triomphèrent de l'opinion, de Bismarck lui-même, et voici les arguments qu'ils produisirent :

1° Le droit du plus fort ;

2° Le droit de reprendre ce qu'avait pris Louis XIV, sans se préoccuper des droits antérieurs de la France sur l'Alsace ni de la thèse gauloise qui n'existe pas pour ces savants en *us ;*

3° Le droit du Germain qui représente l'ordre des idées supérieures, la civilisation, la religion, alors que la France ne représente que l'immoralité et la décadence ;

4° Le droit de posséder les Alsaciens qui sont Allemands, parce qu'ils parlent allemand.

Nous ne réfuterons pas ces âneries, sans fondement ni valeur.

Lorsque Bismarck fut mis au courant de ces sophismes, la légende raconte qu'il dit :

« *Voilà des idées bien professorales.* »

Le grand politique prévoyait l'impasse où les théoriciens allaient engager l'empire, l'impossibilité de germaniser des populations humiliées — l'opposition de la France, le scepticisme de l'Angleterre, les railleries des vaincus, le rôle grotesque de l'Allemagne devant l'Europe.

Bismarck dut céder. Sans doute, est-ce à la valeur des arguments d'annexion que se rattache cette réflexion de l'homme d'Etat.

« Prenez toujours. Et il se trouvera après coup des savants pour légitimer votre conquête. »

Donc Strasbourg fut pris.

Histoire de la Lorraine.

Les Lorrains, eux, sont de vieux Français. Leur pays formait le cœur du royaume d'Austrasie que possédaient les descendants de Clovis.

Le duché de Haute-Lorraine fut formé d'un morceau du royaume de Lotharingie, désagrégée en 869. Un accord donne à Charles le Chauve toute la partie de la Lorraine comprise à l'ouest de la Meuse, de l'Ourthe et de la Moselle, avec la partie occidentale des diocèses de Besançon, Lyon et Vienne. Le reste forma un duché qui, en principe, relevait de la Germanie, mais qui en fait resta assez indépendant durant plusieurs siècles. Les Lorrains étaient orientés par leur race, leur langue et leur situation du côté de la France : il y parut bien quand Henri II se présenta : Metz, Toul, Verdun lui ouvrirent leurs portes. Ils avaient résisté un siècle plus tôt à un autre roi de France, parce qu'il arrivait en ennemi de leurs libertés et comme allié de l'empereur d'Allemagne.

Depuis 1552, la Lorraine était redevenue française.

A la Révolution, elle forma des départements très attachés à la République et donna à la France quelques soldats de valeur : le général Eblé, né à Saint-Jean-de-Rohrbach le 21 décembre 1758, qui commandait les pontonniers de la Bérésina ; Kellermann, le fils, né à Metz en 1770, qui se distingua dans les charges de cavalerie de Marengo, à Dresde, Bar-sur-Aube, Waterloo : Molitor, originaire de Hayange en 1770, et Lallemand, né à Metz en 1774 ; le plus célèbre des housards de France enfin, le général Lassalle, qui naquit à Metz en 1775 et qui mourut à Wagram, en 1809.

La seule langue des habitants est le français.

Une partie de la Lorraine est restée française : Nancy en est aujourd'hui la capitale provisoire.

Revendications.

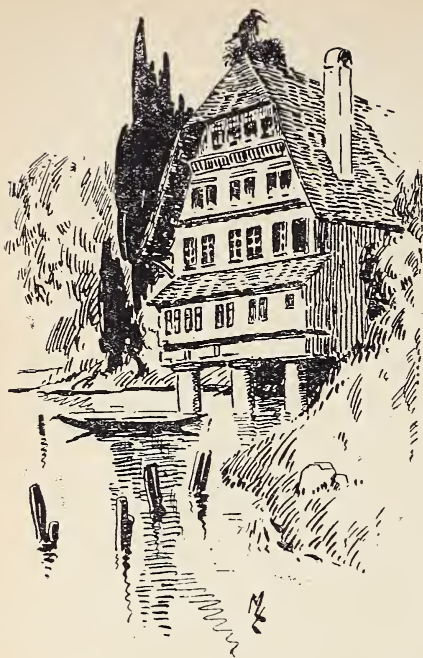
Les Lorrains n'ont qu'un désir : redevenir Français. L'état actuel leur paraît le pire de tous ; ils cherchent à l'améliorer en joignant leurs revendications à celles de leurs voisins d'Alsace ; mais ils ne voient qu'une solution à leur malheur : le retour à la France.

Les filles de Lorraine baisent les trois couleurs dans les occasions rares où le gouvernement impérial en tolère l'exhibition, car depuis l'annexion, le drapeau français ne flotte qu'autour des couronnes d'immortelles. A Strasbourg, les étudiants presque tous les ans déposent nos couleurs devant la statue de Kléber, aux nez des agents, d'un factionnaire et d'un corps de garde qui n'y voient jamais que du feu.

Quand les orphelins de France, sous les aigles à deux têtes, longent au soleil couchant la rive du grand fleuve, et que l'hymne national est entonné en chœur :

Chère patrie, Sois tranquille !
Ferme et sûre se tient la garde, la garde au Rhin !

il arrivera à tel ou tel de chanter avec les camarades, mais c'est à la patrie sur



laquelle l'astre du jour répand en cette heure ses derniers rayons, c'est aux trois couleurs d'azur, de lys et de pourpre que va sa pensée, et c'est aux mânes de ses aïeux gaulois qu'il jure de demeurer fidèle jusqu'à la mort.

Il pense aussi à la mère et à la sœur : il les voit derrière la fenêtre basse aux culs de bouteilles cerclés de plomb, à l'abri du haut pignon historié sur lequel perchent les cigognes. La vieille cathédrale gothique se découpe dans le ciel et il croit entendre le chant de deuil et de fierté des chères éloignées :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons Français,
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

Au jour de la grande partie, ils viendront dans nos rangs. Et si la lutte est différée, ce seront les descendants qui feront exactement ce qu'auraient fait leurs pères : cela se sait, cela se sent, les Allemands en sont aussi convaincus que nous : les officiers prussiens s'attendent à des coups de fusil derrière chaque buisson de Lorraine.

Le régime subi.

Nos frères, Alsaciens-Lorrains, sont en butte à des vexations continuelles :

« *Par cela seul que vous nous avez conquis, vous nous devez un état légal, une constitution politique et civile en harmonie avec nos traditions et nos mœurs* », disait l'Alsacien Frédéric Hartman en 1871.

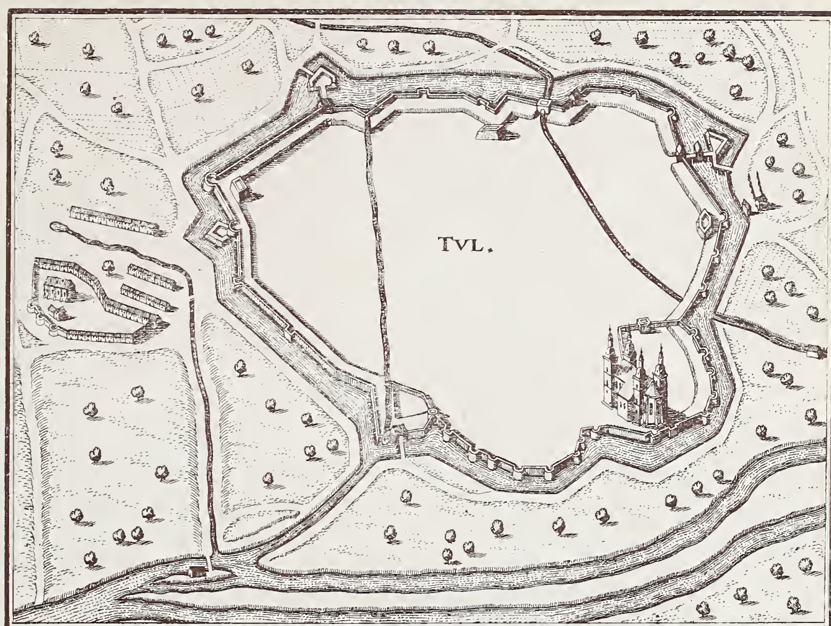
En raison même de sa légitimité, cette revendication ne pouvait faire de doute pour aucun peuple au monde. Seule, l'Allemagne n'a pas voulu la comprendre. Le Prince de Hohenlohe, dans ses Mémoires, raconte qu'après les premières années d'annexion, il fut question à Berlin de provoquer une révolte qui eût permis de substituer une dictature militaire au pouvoir civil. Et trente années plus tard, le Chancelier de l'Empire, M. de Bethmann-Hollweg, déclarait au Reichstag, en janvier 1911 : « *Les dernières années nous ont appris qu'une politique de prévenances ne vaut rien, il faut faire sentir aux populations la contrainte de la loi dans toute sa force.* »

Voici dans l'ensemble comment en Allemagne on considère l'assimilation. Et si nous entrons dans les détails, nous sommes surpris par l'emploi de procédés où l'odieux ne le cède qu'au grotesque.

D'abord la *langue française* est traquée, toute appellation dans notre langue est proscrite ; on ne doit plus dire : Menu, mais « *Speise-carte* » où il entre, d'ailleurs encore, un mot français ; le coiffeur ne peut plus mettre sur sa boutique que « *Friseur* ».

De même, ce n'est plus « Liquidation totale » qu'il faut écrire, mais « *Totale Likidation* ». « Ici on exécute les commandes pour notre clientèle », devient

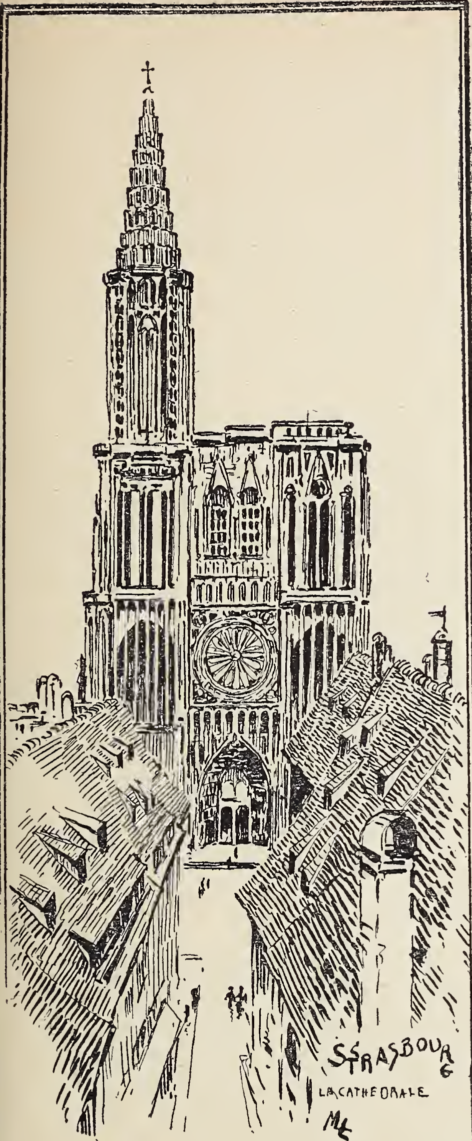




Toul. — Plan du dix-huitième siècle.



Verdun. — Plan du dix-huitième siècle.



« *Hier verden die Commanden fur unsere Clientèle exécutirt* ». Si bien, qu'un bijoutier français auquel le *Schutzmann* avait « fait un protocole » pour avoir annoncé en français son changement d'adresse, supprima la pancarte et la remplaça par la suivante, dont on fit des gorges chaudes : « Ici on parle allemand » (*Hier spricht man deutsch*).

Dans les écoles, les enfants sont particulièrement humiliés pendant les leçons d'histoire ; on les traite de « têtes de Français », les professeurs d'outre-Rhin s'appesantissent sur nos défaites, mais à l'encontre du but qu'ils poursuivent, ils excellent à entretenir un patriotisme farouche dans les têtes rondes des petits Alsaciens. Les petits Prussiens, fils des vainqueurs, doublent la leçon d'histoire d'une leçon de choses, ils éveillent dans les jeunes cœurs la haine héréditaire.

Après la langue, le drapeau : les couleurs françaises sont interdites. L'Alsace a pour s'en consoler adopté les couleurs rouge et blanche de la ville de Strasbourg, et Metz le bleu et le blanc. Au fond, il n'y a pas grand' chose de changé : le drapeau français est en deux morceaux. C'est une touchante pensée.

Même interdiction en ce qui concerne les chants et surtout la Marseillaise. Un chef d'orchestre d'Outre-Rhin, exécuta un jour notre hymne à la suite d'une série de chants nationaux ; les assistants l'applaudirent et se rapprochèrent des musiciens. Le chef d'orchestre qui n'y voyait pas malice l'exécuta une seconde fois et des dames de la société strasbourgeoise, assises à la promenade, se levèrent et vinrent applaudir ; derrière les dames se tenaient des officiers que les Strasbourgeois considéraient avec curiosité. Après la troisième exécution de la Marseillaise, les officiers applaudirent à leur tour, mais l'applaudissement des vainqueurs ne trouva point d'écho.

Les Alsaciens excellent à ridiculiser leurs conquérants. Voici l'histoire d'une de leurs revanches quotidiennes :



En décembre 1913, un officier prussien s'arrêtait chez un paysan de la Basse-Alsace. Il commanda qu'un repas lui fut servi, puis, ayant dégaîné, il étendit son arme toute nue sur la table.

Le paysan sortit et revint avec une fourche qu'il disposa devant le prussien. Ce dernier exigea aussitôt une explication.

« En voyant votre grand couteau, répartit l'Alsacien, j'ai pensé que vous auriez aussi besoin d'une grande fourchette ! »

Au point de vue politique, l'Alsace-Lorraine est en tutelle. Ce pays, qui connut la liberté et qui jouissait jadis d'une haute situation matérielle et morale, est aujourd'hui l'ilôte de l'Empire.

Les Alsaciens-Lorrains n'ont d'avenir ni dans l'administration allemande, ni dans l'armée, l'accès des grades et des emplois leur est interdit, les négociants ne peuvent devenir officiers de réserve : fonctionnaires subalternes ou simples soldats, et c'est tout. Aussi émigrent-ils en masse et viennent-ils mettre au service de la France leur intelligence et leur épée.

Les plus entêtés restent : ils luttent ; ils savent qu'on ne remporte pas de victoires sans combat ; ils s'organisent, ils se redressent.

Au point de vue économique, la plantureuse Alsace-Lorraine est la vache à lait de l'Allemagne : une nuée de fonctionnaires s'est abattue sur elle ; le produit des impôts est employé à un but étranger au pays.





Voilà comment les Prussiens traitent les Alsaciens et les Lorrains, encore déclarent-ils que les Alsaciens sont « *de droit* » de leur propre sang. Il est impossible d'établir une comparaison entre les Alsaciens et les Allemands, car si, pour certains Français, peu avertis, l'Alsacien se confond avec l'Allemand, pour les Allemands, l'Alsacien est un Gaulois.



Les mots même concourent à cet effet : « *Alsacien* ». Comme c'est lourd, pesant et germanique avec ses deux *a*, et quel contraste avec les noms de tous nos peuples !

Mais traduisez-le en Allemand : aussitôt il se métamorphose : *Elsæsser.*

Quelle légéreté ! quelle gaieté ! comme il saute avec tous ses *s ;* on dirait un chasseur à pied, tant il a pris une allure bien française !

Pour les Alsaciens comme pour nous, la façon dont furent comprises l'annexion et l'assimilation peuvent confirmer à elles seules ces mots de Napoléon Ier : « *L'Allemand a quelque chose de bête !* » et ces autres de Henri Heine : « L'Allemand naît bête, l'éducation le rend méchant. » Eux-mêmes reconnaissent qu'ils ont fait fausse route et que partout ailleurs les populations d'Allemagne se révolteraient si elles étaient l'objet de pareils traitements.

La Résistance.

Un mouvement se dessine actuellement ; c'est un des plus importants que l'on puisse mentionner ; jailli des masses profondes, il va toujours en s'accentuant. Les Allemands ont éveillé tant de haines dans le pays que les revendications des vaincus se feront entendre d'une voix toujours plus forte.

Les Alsaciens comme les Lorrains veulent avoir le droit de parler de leurs affaires entre eux, où et comme bon leur semble, ils revendiquent la faculté de conserver leur personnalité telle qu'un instinct profond la leur révèle (ce sont leurs propres paroles) ; ils trouvent dans leur physionomie un assemblage de traits distinctifs dont ils ne peuvent laisser effacer ou modifier une partie sans que l'ensemble en soit défiguré et dénaturé. Surtout ils ne veulent être ni insultés ni traités de voyous chez eux : ils ne se lasseront pas et les barbares n'étoufferont pas leur voix :

Une tête coupée en fait renaître mille.

Ils luttent donc en vue d'obtenir les trois choses dont la privation leur est le plus cruel.

Tout d'abord, l'autonomie. Si les Lorrains annexés veulent uniquement redevenir Français, les Alsaciens dont le passé est également tourné vers les deux pays, dont les intérêts sont à la fois à l'est et à l'ouest du Rhin, dont les familles comptent des alliances ici et là, accepteraient comme pis aller une autonomie complète qui leur permît de rester neutres dans les querelles des deux peuples et de se gouverner à leur guise. C'est à quoi tend visiblement leur séparatisme. Contre le régime de la « mainforte » et contre l'envahissante théorie du pangermanisme, ils ont engagé une lutte de tous les instants.

En outre, l'Alsace désire le suffrage



universel. Les Prussiens ne peuvent comprendre une telle prétention, alors qu'eux-mêmes sont bien loin de posséder ce droit politique. Or, disent les Alsaciens, « les Prussiens auront sans doute besoin d'une préparation radicale avant d'être assez avancés pour qu'on puisse leur accorder tout ce qui serait souhaitable ; mais nous, nous sommes habitués au suffrage universel et à l'exercice de la liberté depuis plus d'un siècle ».

Par-dessus tout, ils exigent le maintien de la langue française à laquelle ils doivent leur culture intellectuelle et leur prospérité commerciale. Ils y tiennent d'autant plus que les Allemands s'acharnent à l'interdire dans tout document officiel, à la proscrire des facultés et des écoles.

Les Alsaciens se souviennent de leur passé français ; ils résistent à la germanisation en publiant en langue française trois organes quotidiens : le *Journal d'Alsace-Lorraine*, organe strasbourgeois ; le *Nouvelliste*, de Colmar, et l'*Express*, de Mulhouse. Si on ajoute le journal de la Lorraine, le *Messin*, cela porte au nombre de quatre les quotidiens français imprimés en Alsace-Lorraine.

Ils soutiennent la lutte pour les idées que nous venons d'énoncer. Ils proclament les louanges de la France ; ils défendent la légion étrangère contre ses calomniateurs ; ils organisent des réunions amicales entre combattants français. Et pour les Français de France, c'est une consolation de voir subsister l'âme française dans la contrée ravie. Nous nous figurons que ces provinces nous appartiennent encore, lorsque nous lisons dans notre langue tous les petits événements de clocher : les différents niveaux du Rhin à Huningue, à Lauterbourg, comme si l'étiage du fleuve ressortissait toujours à notre service des Ponts et Chaussées, la nouvelle route qui va du Rhin au Polygone en passant par la place d'Austerlitz, puis la pharmacie de la Licorne sur le vieux Marché aux Poissons, les rues avec leurs noms pittoresques : rue des Hallebardes, place de l'Homme de Fer. Ce n'est qu'en posant le journal, que nous retombons avec émotion dans la réalité !

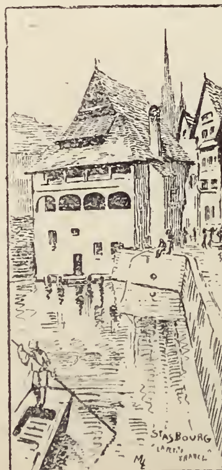
Honneur aux Alsaciens-Lorrains qui, par la plume et la pensée, luttent en faveur de notre civilisation et qui, malgré le régime accablant qu'ils subissent, savent conserver à leurs compatriotes un cadre d'organes quotidiens, dépositaires de la pensée française.

Et nous, Français de ce côté-ci de la frontière, ne négligeons pas la lecture de ces journaux : nous y trouverons la petite flamme bleue de l'espérance, la foi en des jours meilleurs.

***

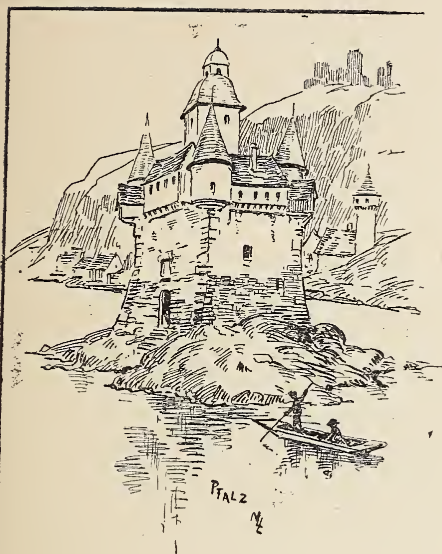
L'Alsace-Lorraine, terre de Gaulois, terre de soldats, pays de culture et d'industrie, avec ses bois et ses rivières, son sol fertile et son atmosphère douce est à elle seule une petite France.

L'Europe voudrait bien l'oublier, la grande France, elle, ne le peut pas.



CHAPITRE V

LA FRONTIÈRE DU RHIN



Si nous tirons les conclusions de tout ce qui précède, nous allons être frappés de leur concordance absolue.

La géographie, l'ethnographie et l'histoire nous montrent que la France ne peut avoir d'autre limite que le Rhin.

La Géographie.

Au point de vue géographique : tout pays a des frontières naturelles : montagnes, mers, steppes ou fleuves ; les fleuves sont des lignes de démarcation plutôt que des frontières en ce sens qu'elles séparent et réunissent à la fois ; c'est ainsi que la Loire sépare la France du Nord et du Sud. Le Mein divise de même les deux Allemagnes. La Somme et la Seine délimitaient jadis la Gaule et la Gaule Belgique. Le Rhin coule entre la Gaule et la Germanie.

Bordée par son fleuve, la France devient un pays aux contours aussi nets que l'Angleterre dans ses îles, l'Espagne derrière le mur des Pyrénées, ou l'Italie dans sa botte fourrée.

Or, pour remplir le rôle que la nature a assigné à la France, il faut à celle-ci la superficie, les populations et les frontières de la Gaule.

Plus petite et telle qu'elle est aujourd'hui, l'accomplissement de sa mission devient impossible.

Identifiée avec la Gaule, la France est en harmonie avec les pays voisins, proportionnée à la masse de l'Europe Centrale et à sa densité, elle se trouve assez grande pour lui résister — trop petite pour la menacer — bref, la France est exactement ce qu'elle doit être.

L'Ethnographie.

Si nous en venons à l'ethnographie, nous sommes amenés à affirmer que la rive gauche du Rhin *est* gauloise. Toutes les conclusions des archéologues et des philologues l'assurent.

« La découverte d'un oppidum gaulois à Diedesheim, dans le Palatinat bavarois, confirme une fois de plus que l'ancienne Gaule s'étendait le long de toute la rive gauche. La mise à jour dans cette région de vestiges gaulois ne date pas d'aujourd'hui. »

Au point de vue philologique, une infinité de noms de lieux fournissent la preuve irrécusable de l'occupation de la rive gauche du Rhin par les Celtes.

« Dans son *Alsace moderne et ancienne*, Ristelhuber cite quelques centaines de localités, de cours d'eau ou d'accidents de terrain portant des dénominations d'origine celtique : par exemple Barr (pointe) ; la Bégunne ou Béhine (petit torrent), qui est un affluent de la Weiss ; Brumath (*brug-mag*, lieu situé près d'un coteau) ; Cernay, en allemand Sennheim (*seanom :* vieille ferme) ; Strasbourg, l'Argentoraton de Ptoléinée, et l'Argentora de Julian (*carcan*, rivière ; *dur :* eau ; *rat :* forteresse), etc., etc.

« En descendant le Rhin à partir de Bingen, on aperçoit sur sa gauche Druidenberg (montagne des Druides), plus bas on laisse sur sa droite Camp. Puis viennent les Spay : Oberspay, Niederspay, Osterspay, qui offrent une grande ressemblance avec Spoy, Spoix, Sepoy (la cépède ou cépée). Brey situé sur le bord même du fleuve, sur un terrain jadis marécageux, rappelle Bray. Rhens sur la rive gauche, l'une des plus antiques cités rhénanes, évoque le souvenir de Reims dont le nom s'écrivait d'ailleurs Rheims au temps jadis. L'historien bien connu Chr. de Stramberg dit à ce propos ; « Dans son histoire de

l'église de Rheims, Frodoard énumère les propriétés que cette dernière possédait aux environs de Boppard. Dans le nombre figure une grosse métairie qui a été le berceau de la ville de Rheims... l'église de cette dernière, tout comme l'une des paroisses de Rheims, a pour patron saint Denys... »

« Engers (rive droite) dénommée dans les chartes Angirs, ressemble étonnamment à Angers... ; jusqu'à l'an 1200, cette ville était la capitale de l'Engersgau, les localités extrêmes étaient la Rolandseck, Rolandswerth et Rolandsbogen ; d'après Boïardo, le père de Roland s'appelait Milon d'Antona (Andernach ?) et le perfide Ganelon était de Mayence... le héros de la chanson paraît avoir été comte d'Engers et non d'Angers, comme il avait été admis jusqu'alors. »

« Namedy (rive gauche) est un nom incontestablement d'origine gauloise. De même Dormagen (Durnomag), Marmagen (Marcomag), Neumagen et Nimègue (Noviomag) correspondent à Noyon ; Remagen (Rigomag) étant donné que le suffixe *mag* — synonyme de *mansio* — est la vraie forme gauloise du mot que les Latins ont traduit par *magus* (lieu). » Kehl en face Strasbourg veut dire *Celte*.

Le mot allemand *Gau* (contrée) se rattache à cette même racine *gal*, et le préfixe *gau* a été apposé devant beaucoup de localités du Rheingau, tels : Gaubischofsheim, Gaulsheim, Gaualgesheim.

Citons encore : Saint-Goar (*Gavarium* romain) et Goarshausen, sur chaque rive du fleuve, entre Bingen et Coblentz. L'un de ces villages s'est développé autour de la chapelle érigée en l'honneur de saint Goar qui, en 570, y prêcha l'Evangile sous Sigebert Ier, roi d'Austrasie.



Citons encore : Vallendar, sur la rive droite au nord de Coblentz ; Guls, à l'ouest de Coblentz.

Le Waal lui-même a reçu ce nom dont l'étymologie est Gallus, pour désigner des divers bras du Rhin, celui qui est le plus voisin de Gaule. La racine *gal* employée dans la dénomination de localités et de lieux situés au bord du fleuve, se retrouve fréquemment ; exemples : Le Galtz, sommet au nord de Turkheim ; Gallenbach, en face de Fort-Louis, rive droite ; Gausbach, au nord de Forbach sur la Murg, rive droite ; Welch, au nord de Carlsruhe.

Frankenthal, ville de fondation plus récente, fut créé par les Protestants flamands en 1552.

Mais il y a plus encore :

Il est un fait curieux, que les philologues n'ont jamais mis en relief, et bien digne d'être opposé aux thèses invraisemblables des professeurs de l'Allemagne : le suivant : LES NOMS DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES PEUPLES SITUÉS A L'OUEST DU RHIN SONT DÉRIVÉS DU MOT GAULE.

Dans chacun de ces noms, on retrouve plus ou moins déformée la racine *gal* ou *wal*, dont nous parlons plus haut (*gallus*.)

On sait en effet que les lettres *g* et *w* se correspondent du français à l'allemand (comme dans les mots Guillaume et Wilhelm).

Tous les pays en *gau* sont d'origine gauloise, tels : Aargau, Brisgau, Engersgau, Hégau, Klettgau, Sundgau, Thurgau, Wasgau, et tous ces pays sont voisins du Rhin.

De plus, si nous descendons le fleuve des Alpes à la mer, nous trouvons, sur sa rive gauche : Le Palatinat (*Pfalz*) qui est une altération de *gallus :* ici, les lettres *pf* valent un *w* et se prononcent comme lui ; la déformation est plus grande dans l'écriture du mot que dans son assonance et Pfalz correspond à Galtz, nom cité plus haut.

Nous savons que les philologues font venir le mot *Pfalz* du latin *Palatium*. Or, pourquoi les Romains ont-ils justement donné un nom dont l'assonance est voisine de la racine *gal*, sinon parce que ce pays s'appelait aussi la Gaule ?

La ville de *Baireuth*, en Palatinat, est aussi d'origine celte et vient du nom de *Bajoariens*, race dérivée des Boïens et d'où la race et le nom de Bavarois sont issus.

Le nom de *Westphalie* (Vestfallen) est également dérivé de gallus ; la ressemblance est surtout frappante dans l'adjectif *vestfaëlich* qui équivaut à *Vestgaëlich*.

Nous devons donc dire *ouest gaelien* et appeler la Westphalie, l'*Ouestgaëlie.*

Le mot *Belgique* est également dérivé de *gallus.* Les adjectifs Belge et Welche (*Wales* ou *Galles*) sont les mêmes, avec les seules différences résultant de la prononciation variable suivant les régions.

Le nom de *Vallon* est issu de gallus.

Le mot *Vlammsch*, Flamand, est dérivé de la même racine que *Pfalz*, et est, comme lui, issu de *gal.*

Cette rapide nomenclature embrasse l'ensemble *sans exception des pays à l'ouest du Rhin.* Malgré les déformations des dialectes, les habitants de tous ces pays se nomment des Gaulois et se rattachent à l'arbre celte.

Les territoires qu'ils occupent, sous des désignations pittoresques et altérées, s'appellent Gaule et rentrent toutes dans la dénomination patronymique de « Les Gaules ». Cette démonstration spécieuse, qu'un peu d'ingéniosité leur aurait révélée, est dédiée aux savants *en us* et à tous les professeurs Knatschke.



L'Histoire et les Conquêtes.

Les conclusions géographiques sont corroborées par les faits.

C'est notre position qui a déterminé notre action, c'est-à-dire notre histoire, et celle-ci résulte des droits et des devoirs que le sol nous a imposés.

L'histoire montre l'échec de la politique de conquête, de la politique de hasard.

Les conquêtes qui ne sont point des reprises du patrimoine ancestral, ou des races apparentées, sont stériles.

Nous avons vu que la domination de la Lombardie et de l'Espagne échappe à Charlemagne comme à Napoléon, mille ans plus tard. De même les Anglais perdent la France conquise pendant la Guerre de Cent Ans, Charles VIII et Louis XII le Milanais, comme la Prusse perdra les provinces Slaves, Scandinaves et Gauloises.

L'Histoire et le Principe des Nationalités.

La France a droit aussi à sa frontière, en vertu du principe des nationalités.

Jusqu'ici, nous avons examiné les revendications des riverains, et nous avons vu d'importants groupements lutter sous les ordres d'un chef, roi, empereur, au nom d'une personnalité morale, la nation.

Mais qu'est-ce qu'une nation ?

Quels titres légitimes a-t-elle pour maintenir un territoire dans ses limites, ou l'y faire rentrer ?

A ces questions répond le *principe des nationalités* qui fut très en honneur sous cette dénomination pendant le second Empire, mais dont l'apparition est marquée dès le traité de Wesphalie.

Quand l'ère des conquêtes de hasard fut terminée et que les belligérants sentirent la nécessité d'appuyer leurs revendications guerrières sur un terrain solide, ils invoquèrent les questions de races ou de territoires.

Examinons la valeur de chacune d'elles.

La nationalité basée sur la race est une conception intéressante en ce qu'elle repose sur une idée élevée autant que civilisatrice.

La réunion des enfants d'une même souche sous un même gouvernement présente de sérieuses garanties pour tous, toute intrusion étrangère étant par définition même écartée.

Mais un examen plus approfondi révèle que cette conception n'est que théorique, car dans le dédale des croisements à travers les âges, où retrouver les races ? Il faut se contenter d'un indice pratique qui permette de reconnaître les consanguins. Cet indice, pour un grand nombre d'ethnographes, est la langue.

Or, des hommes de langue différente peuvent être de même race et inversement, car des causes diverses président à la répartition des langues.

Un envahisseur réussit parfois à im-



Long. est de Paris
MER
DU
NORD
AMSTERDAM
Wesp.
Vecht
Utrecht
Yssel R.
V.x Rhin
Rhin Fl.
Leek F.
Vahal R.
Meuse R.
Flessingue
Anvers
Gand
Rupel
Roer R.
Maestricht
Senne
BRUXELLES
Lowfeld
Aix-la-Chap
Lys R.
Escaut R.
Waterloo
Liège
Belgique
Meuse R.
LILLE
Namur
Scarpe R.
de
Sambre R.
Ourthe R.
Collines
Escaut R.
Arras
Avesnes
Givet
Rocroy
Somme R.
Mézières
Semoy
Longwy
SEDAN
Oise R.
ARGONNE OCCIDENTALE
Thionville
Aisne R.
St Privat
Verdun
METZ
Valmy
Marne R.
St Mihiel
PARIS
Châlons-s-Marne
Commercy
Bar-le-Duc
Nancy
Toul
Meuse R.
Seine Fl.
Monts
Plat. de Langres
Saône R.
Collines du Nivernais
Yonne R.
Mts de la Côte d'Or
Loire
Cher R.
Allier R.
Jura
ECHELLE
20 10 0 20 40 60 80 100 150 Km.



Elbe F.
Weser
Auerstoedt
WEIMAR
Verra
Diemel
GOTHA
Iéna
Fulde
Saale
Elster
VOSGELS GEBIRGE
THURINGER WALD
RUDOLSTADT
GREITZ
Saalfeld
Giessen
Franken Wald
TAUNUS
HOMBOURG
Coburgo
Weisse Main R.
Rothe Main R.
Fichtel Gebirge
FRANCFORT
HANAU
Main R.
Mayence
Bamberg
DARMSTADT
Wurtzbourg
Worms
Nuremberg
Manheim
Tauber R.
Anspach
Regnitz R.
Heidelberg
Spire
Sintzheim
Jaxt R.
Kocher R.
JURA FRANCONIEN
Philipsbourg
CARLSRUHE
Pforzheim
Vils R.
Rastatt
STUTTGARD
Alpes de
Ulm
Danube
Kehl
Augsbourg
Alpes de Constance
Rottweil
Col Kintzig
Sigmaringen
Vieux Brisach
Neuf Brisach
Schaffouse
Constance
Waldshut
Lac de Constance
Bregenz
Bâle
Rheinfelden
Zurich
Lac de Zurich
St Gall
L. de Wallenstadt
Vaduz
Lichtenstein
Aargau
Reuss
Zug
Linth R.
Col du Brenner
Lucerne
Alpes Rhétiques
Alpes Grises
Mt Furca
Mt St Gothard
Malola
ALPES CENTRALES
Alpes Bernoises
Rhin inférieur
Rhin supérieur
6
7
8
9
10
52
51
50
49
48
47

poser sa langue à un vaincu. C'est le cas des Romains conquérant la Gaule : notre langue romane, dérivée en droite ligne du latin, n'est à aucun degré celtique, et pourtant nous sommes des Gaulois. D'autres fois, le vainqueur adopte au contraire le langage du vaincu : c'est le cas des Francs soumettant les Gallo-Romains, mais se laissant imposer leur parler.

D'ailleurs on peut atteindre à une grande unité nationale en groupant dans un même état des gens de langue différente.

En outre, à ne considérer que la France et les pays voisins, les populations de même latitude diffèrent moins entre elles que celles de même méridien. Les Normands ressemblent davantage aux Lorrains qu'aux Gascons, et ces degrés de parenté divers n'ont pourtant pas leur répercussion dans la langue.

Il faut donc considérer maintenant l'autre théorie, celle du sol, et nous demander si, mieux que la première, elle n'est pas indiquée pour servir de base au principe des nationalités.

Il y a en Europe des pays que la nature délimite avec précision ; leurs frontières ethniques coïncident avec leurs frontières naturelles, à moins que des évènements historiques n'aient rompu cette concordance. De certains pays, retranchés derrière leurs frontières naturelles, montagnes, fleuves ou mers se trouvent, par un mur plus ou moins haut, un fossé plus ou moins large, nettement séparés de leurs voisins. L'importance de ces obstacles est en raison inverse des conflits en temps de guerre, des mélanges en temps de paix.



Or, quand il s'agit de la Grande-Bretagne, de la Gaule, des Péninsules Ibérique et Italique, leurs frontières naturelles sont tellement précises qu'aucun doute n'est possible à leur sujet.

Non seulement le Rhin *peut être*, mais *il a été* une frontière, et nous ne parlons plus des peuplades primitives, mais des contemporains. Le Rhin a borné la France en 1797 quand Bonaparte dictait à l'Autriche le Traité de Campo-Formio. Le 10 novembre 1813, l'Empereur vaincu a reçu de l'Europe coalisée les propositions de Francfort renfermant la France dans « ses limites naturelles qui étaient le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ».

En 1815, les alliés, les plus complètement vainqueurs, *imposèrent* encore à France le Rhin comme frontière, mais seulement du côté de l'Alsace sur 200 kilomètres environ au lieu de 800. Nous insistons — *imposèrent* — ; les alliés pouvaient en assigner une autre : nous l'aurions subie ; or celle-là parut convenable.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'en 1871. Pendant un demi-siècle, le Rhin ne cessa de répondre à toutes les exigences d'une frontière. Dès lors, s'il a délimité hier deux pays dans une zone de grande activité d'échanges, pourquoi ne pourrait-il continuer de jouer le même rôle dans une région plus septentrionale qu'il traverse d'ailleurs dans un lit plus large et grossi du Mein et de la Moselle ?

La thèse de l'identification de la *France avec la Gaule* fut celle de la Révolution Française qui continua l'œuvre de la Royauté.

L'auguste personnalité du Cardinal-Duc prête à cette thèse un lustre particulier. Identifier la France avec la Gaule, c'est la raison même, mais combien chère nous deviendra cette aspiration si nous l'appuyons non seulement sur la tradition nationale de *la Gaule patrimoine de la France*, mais encore sur cette autre conception du Gaulois produit du sol, ce qui revient à revendiquer la Gaule parce qu'elle est la *véritable créatrice et la tutrice de notre race.*

Raisons politiques.

La France a droit encore à la frontière du Rhin, par tous les services rendus à l'Europe, à l'Allemagne, à la Prusse elle-même ; elle a facilité l'agrandissement de ses voisins, et hâté leur évolution.

L'Europe d'ailleurs, et l'Allemagne la toute première ont besoin d'une France qui soit égale à la Gaule, puissante et forte.

Il est de l'intérêt politique de la France, de reconstituer la frontière du Rhin pour s'équilibrer elle-même.

Actuellement notre centre de gravité politique est au-dessous de Bordeaux. Les gens du Midi l'emportent sur ceux du Nord, notre politique est méridionale. Les questions nationales qui n'intéressent pas les départements au sud de la Loire, les idées qui n'émanent pas de ceux-ci, sont laissées de côté. La politique française, qui est tombée bas, a besoin d'être relevée ; le précieux appoint des provinces de l'Est et du Nord, remettrait d'aplomb le cerveau électoral.

Un patriotisme plus éclairé, plus froid, un socialisme plus démocratique, socialisme de faits et de réalisations, un sens profond des réalités, une plus grande pondération, tels seraient les premiers apports de la Gaule rhénane au foyer français.

Ces vérités latentes ont pénétré le pays assoiffé d'idéal qui a salué dans l'élection du président Poincaré d'abord le citoyen le plus accompli placé à la tête de la France, ensuite et surtout, la revanche de la frontière de l'Est toujours meurtrie, sur les hommes d'affaires du Midi.

Conclusions.

Le Rhin est donc la frontière normale de la Gaule et de la Germanie, et par conséquent de leurs zones immédiates d'action.

Vouloir empêcher le rayonnement de la France jusqu'au Rhin est impossible.

Cette frontière, les Sicambres l'opposent à César vainqueur, comme le terme de l'Empire Romain.

A son tour l'Allemagne du XVIII[e] siècle la revendique contre la France.

Les princes de la Rive gauche du Rhin sont appelés sous l'ancien régime, les « Allemands de France ». Ils étaient pour la plupart à notre solde et c'est dans leurs Etats que se recrutaient presqu'exclusivement les vingt-cinq régiments allemands

Le fleuve Tabou, qui est aussi symbole de paix et d'union, convie les riverains sur ses berges.

En 1793, les Français sont reçus en libérateurs par les cités de la rive gauche, car un long atavisme rapprochait les peuples et le grand souffle de la Révolution fit vibrer la Gaule Rhénane.

Mais qu'un riverain s'empare des deux rives, que les frontières morales et politiques ne coïncident plus, et la pensée de revanche grandit, grandit sans cesse au cœur du vaincu.

Les Français en envahissant l'Allemagne transrhénane ont préparé la naissance du pangermanisme et causé la guerre de 1870.

La Prusse qui nous imita et qui est aujourd'hui chez nous, prépare la naissance du panceltisme, et une nouvelle explosion du *tumultus gallicus*.

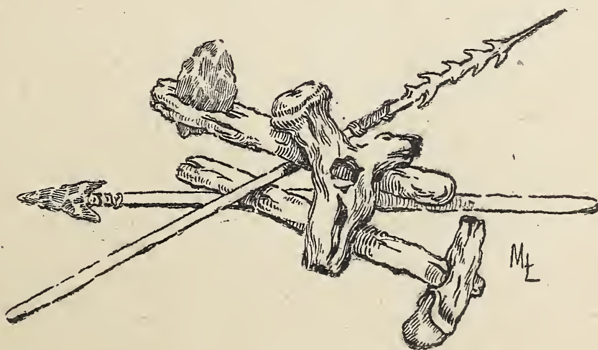
Nous l'affirmons et le répétons, l'histoire de la France, c'est l'histoire du Rhin.

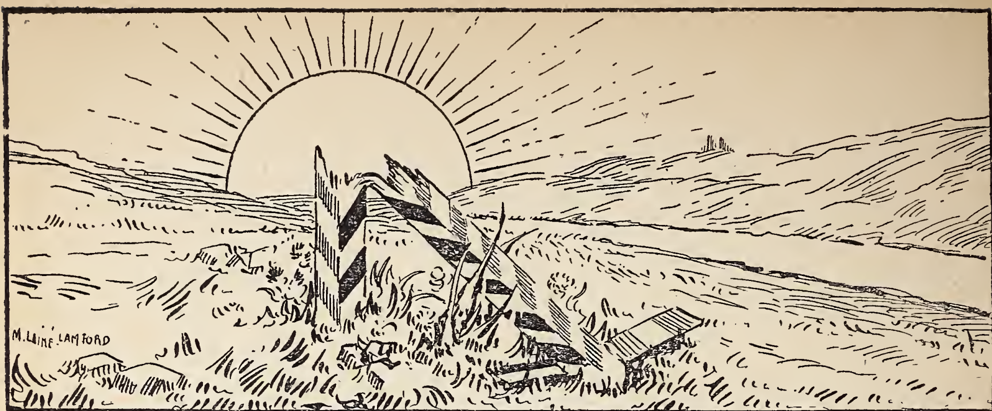
L'idée du Rhin est inséparable de la puissance militaire française, dont il est le symbole.

Quand la France détache son regard du fleuve, la valeur de son armée diminue.

Montre-t-elle le Rhin ? elle lève aussitôt des armées inépuisables exaltées, valeureuses, dont la source ne tarira qu'avec la race.

C'est qu'aux grandes heures de l'histoire, l'esprit de famille parle haut et chante clair dans les cœurs gaulois, car pour tous les Celtes, il est un mot de ralliement qui les met debout, et les fond en un instant en un peuple formidable : « La frontière du Rhin ! »





CHAPITRE VI

L'AVENIR

Le Rhin a été notre frontière, il ne l'est plus : telle est la conclusion de l'Histoire.

Or, une nation comme la France ne peut accepter sans déchoir la perte de l'héritage ancestral.

Pacifistes et Belliqueux.

Et si nous voulons à la lueur du passé, examiner l'avenir, nous constatons d'abord la présence de deux partis : le premier pense que l'ère des grands combats est close, qu'il faut tout tenter pour améliorer les rapports entre les deux Etats, et chercher la solution amiable, — qui n'est pas la solution élégante, — à la remorque des philosophes et des humanitaristes, de Napoléon Ier lui-même, quand il disait : « *Tant qu'on se battra en Europe, ce sera une guerre civile* ». Dans cet esprit il fonde des ligues franco-allemandes, il escompte la continuation de la paix favorable au négoce, aux relations internationales...

Le second déclare tout net : La question du Rhin est une affaire d'honneur qui ne peut se résoudre que dans le sang !

La paix actuelle de l'Europe est une veillée d'armes. Toujours prêts à la guerre, attendons-la avec calme et confiance ; l'histoire du Rhin n'est pas terminée et il y a encore de belles pages blanches à remplir.

Qu'importe le nombre, disent les Français ! Au siècle passé, la France était dans une situation exactement inverse, cela a-t-il arrêté la revanche prussienne ?

« La qualité supplée au nombre ; *la théorie des gros bataillons, s'écrie Ardent du Pic, est une théorie honteuse ; il ne s'agit plus avec elle de quantité de courage, mais de quantité de chair humaine... c'est un mépris de l'âme.* »

Lorsqu'il écrivait cette pensée, le vaillant colonel avait médité la fameuse boutade du général de Brack :

« *L'élément moral est le roi des batailles. Le reste n'est qu'une triste prose reliée en veau.* »

Ils ne craignent pas plus le nombre que jadis les grenadiers du premier Empire, courant à la victoire, en chantant :

Combien sont-ils, combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls,
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, mes braves amis,
De Roland l'âme noble et fière.
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Il leur tarde de pouvoir enfin s'élancer pour vaincre ou mourir, suivant la tradition ancestrale, vers ce Rhin dans les eaux duquel leur génération n'a pas vu encore se refléter nos couleurs.

Et les cavaliers ajoutent : « Le grand jour sera une belle fête pour les armes à cheval. »

« Nous serons tous entre camarades, nous aurons de l'emploi, et si l'adversaire nous vaut, d'estoc ou de taille, il y aura de beaux coups à donner et à recevoir. »

« *Le Français est plus casse-cou que personne, ajoute Ardent du Pic, et c'est pour cela qu'il est bon cavalier de combat quand ses chefs sont casse-cou ; pour cela qu'il est le meilleur de l'Europe quand, en outre, ses chefs ont un peu de tête, ce qui ne gâte rien.* »

Ces cavaliers, impatients de se perfectionner dans l'emploi de l'arme blanche, sont curieux de parcourir les grandes

plaines de la rive droite, sur lesquelles semble se détacher encore la haute silhouette de Murat chargeant, tête nue, sabre au fourreau, sans même regarder si les escadrons le suivent. De l'école des Lasalle et des Curély, ils font l'apologie de la mort en combattant « ...digne non pas de pleurs, mais d'envie », comme l'écrivait hier encore l'infortuné lieutenant Ricard, tué au Maroc. D'ailleurs, les cavaliers qui resteront sur le carreau tomberont bottés et éperonnés, sabre à la main, sourire aux lèvres, en pleine santé. « Un régiment ne périt jamais devant l'ennemi, disait l'Empereur : *il s'immortalise.* » Et c'est encore la meilleure façon d'aller retrouver ses pères, autrement française et spirituelle que d'avaler sa langue entre un médecin et un pot de tisane.

Les Insolences allemandes. La Réponse.

Ils sont las des rodomontades pangermaniques, las aussi d'insolences telles que celles du conseiller impérial Rudolf Martin :

« *Rien ne saurait empêcher l'Armée allemande de fouler le sol de la France, de Paris à Lyon, de la Manche à la Méditerranée. L'Allemagne prendra possession pour toujours des provinces du Nord de la France, s'ouvrant un débouché sur la mer à Calais et à Boulogne.* »

« Au Rhin gaulois ! » Voilà la seule réponse. Le moyen, celui qui répond le mieux à notre tempérament gaulois : ...l'offensive !

Tous les cavaliers de France le savent par cœur : « *Attaquez le premier, dit le règlement.* » Il y a dans l'offensive un élan, une force morale, une supériorité enfin qui l'ont toujours fait adopter et choisir par les grands capitaines. La méthode défensive n'est qu'un pis aller, elle ne nous a jamais réussi ; 1870 en est la preuve.

Si nos victoires proclament le triomphe de l'offensive, notre défaite coïncide avec son abandon. Les faits sont là, malheureusement.

Tandis que les Allemands marchent au canon, Bazaine évite le combat à tout prix, défensive ! perd trois jours sous Metz, s'enferme derrière les retranchements et capitule, défensive !

De son côté, Mac-Mahon, qui, de Châlons, se portait au secours de Metz, évite le combat et l'ennemi, défensive ! Mis dans l'impossibilité de remplir sa mission, il subit la démoralisante influence d'adversaires auxquels il a abandonné la maîtrise ; il est entamé, jeté dans une impasse et battu ! défensive !

L'attaque est nécessaire aux armées en campagne. Il leur faut le grand air de la plaine ; la place forte, c'est déjà une prison dans laquelle élan et discipline se détruisent ; c'est le commencement de la captivité.

Certes, les progrès du pacifisme sont grands. Peut-être rendront-ils toute guerre impossible, toute armée inutile, mais ce jour là ne s'est pas encore levé. En attendant et tant qu'il y aura une armée, vive l'offensive ! Que tout acte de nature à nous en détourner soit considéré comme crime et puni comme tel. Car la guerre n'a qu'un but : vaincre. Le salut de la patrie est à ce prix.

Aujourd'hui les luttes s'étendent sur des champs différents : elles sont commerciales, économiques, sociales. La lutte militaire n'est qu'une autre forme de lutte et malgré ses rigueurs elle présente des avantages certains, assure des gains durables au vainqueur et permet de solutionner rapidement des questions qui ne peuvent se résoudre que par elle.

Ainsi envisagée, la guerre reste le geste sublime d'un grand peuple. « *Car il n'y a pas d'autre arbitre, pour les nations jeunes ou vieilles, pour celles qui aspirent à naître et pour celles qui ne veulent pas mourir, que le dieu des batailles, et non pas, comme on l'affirme généralement, par cette triste raison que la force prime le droit, mais parce que, pour un peuple, le droit de vivre se mesure à la somme des sacrifices individuels qu'il est prêt à consentir.* »

Nos Droits et nos Devoirs.

Il nous faut donc le Rhin.

C'est de l'intérêt même de l'Europe, qui a besoin d'une France unie et puissante, et qui ne peut se passer du guerrier gaulois plus que du flambeau de la civilisation française. Que la suprématie des races blanches soit un jour menacée... le soldat allemand sera le premier à réclamer notre concours.

C'est aussi l'intérêt de l'Allemagne ; — nous disons de l'Allemagne — nous ne disons pas de la Prusse qui, élevée à son rang, par la Confédération germanique, est directement responsable du malaise et de l'insécurité pesant actuellement sur l'Europe.

C'est notre devoir de Français de reprendre le Rhin. Car la terre de France, sol d'une race privilégiée, nous a imposé des obligations que nous n'avons pas à discuter et auxquelles nous ne pouvons nous dérober, sous peine d'être reniés par elle. Ne l'oublions pas : la Gaule, joyau toujours convoité, veut un guerrier pour gardien. Nul n'est mieux préparé à ce rôle que le Français dont le caractère guerrier s'est affirmé davantage avec chaque génération.

Un Français qui cesserait d'être guerrier, cesserait d'être Français.

Pouvons-nous alors abandonner aux hommes de sac et de coups de force, à ceux qui ne règnent que par la crainte le dépôt sacré qu'ils nous ont ravi ?

La frange argentée du Rhin doit border la France, la France doit être identifiée avec la Gaule. Cinq siècles de guerres et d'histoire sont compromis. Allons-nous oublier nos devoirs envers les pays cisrhénans qui, suivant le mot de Richelieu, n'appartiennent à l'Allemagne que « par une antique usurpation » ?

Cèderons-nous devant ceux dont la politique, digne des civilisations disparues, ne tient aucun compte des revendications des vaincus ? Faiblirons-nous, enfin, devant les hordes barbares qui se vantent de fouler notre sol du Nord au Sud ? Non, jamais !... Mieux vaut mourir que de cesser d'être soi ! !...

La Germanie, qui nous accueillit en libérateurs pendant les guerres de la Révolution, avait trouvé dans la paix de Bâle la formule qui lui convenait le mieux : le Rhin redevenait le trait d'union des Gaulois et des Germains. L'Allemagne gauloise, c'est-à-dire tous les pays de la rive gauche étaient reconnus pays français, et ils accueillaient comme un agréable réveil leur retour au giron familial. Les Allemands toujours en quête d'un régime approprié, avaient enfin leur formule. Les Gaulois cisrhénans faisant retour à la République Française, les Germains transrhénans demeurant ce qu'ils furent toujours : des Allemands. L'Europe entière, et l'Europe Centrale, la toute première, s'inclinaient avec docilité, devant le fait accompli, car les Germains se courbent toujours devant leur maître, qu'il vienne de Prusse ou de France.

Réponse au Pangermanisme. Le Panceltisme.

Pourtant, le jour où nous renouvellerons les exploits de nos pères, nous nous arrêterons au Rhin. Nous nous souviendrons que la nature nous a assigné un poste d'honneur, au delà duquel nous pouvons rayonner, mais que nous ne devons point franchir, car nous sommes les gardiens des civilisations celtes et latines devant le flot barbare menaçant.

Voilà la réponse aux pangermanistes qui, dans un rêve colossal et ridicule, veulent englober l'univers. Cette réponse, c'est le panceltisme, l'entente gauloise qu'avait prévue César, et qui une fois cimentée, pourra défier le monde.

Quand la Gaule aura repris sa belle frontière, qu'elle sera redevenue « le dessin aux jolis contours » dans lesquels Strabon retrouvait le signe de la divinité ; alors s'accompliront les « *Gesta Dei per Francos* ». Le vieux Rhin ne sera plus le fleuve aux eaux mystérieuses. Les Frances occuperont le domaine réservé à ceux qui ne sont fiers de brandir le Glaive que pour défendre le Flambeau !

Sous peine de déchéance, nous ne saurions subir plus longtemps la frontière actuelle, triste frontière de vaincus !... Il n'y a pas seulement un idéal abandonné, un triomphe des barbares, un démenti à notre histoire, il y a des frères qui souffrent de l'autre côté de la frontière. Rançon de notre délivrance, ils attendent sans désespérer jamais.



Or nos frères annexés ont une grande mission à remplir : La Prusse a conquis l'Alsace-Lorraine Gauloise et l'a incorporée à l'Empire, de par la volonté de son roi.

L'Allemagne n'assimilera pas sa conquête, de par la volonté de la Gaule.

Allemands, vous croyez tenir la Gaule Rhénane ?

C'est la Gaule Rhénane, Allemands ! qui vous tient !

Conservez-là, abandonnez-là, dispersez ses enfants dans les garnisons aux quatre coins de l'Empire, noyez le Reichsland sous le flot Prussien, exterminez même tous ses fils : vous n'empêcherez pas qu'au contact des Celtes, les éléments germains seront modifiés partout, sans que les Celtes soient modifiés nulle part ; vous n'empêcherez pas le flot migrateur prussien d'être transformé à deux générations et sans être encore devenu Celte, de n'être déjà plus Germain ; vous n'empêcherez pas la détrempe de votre épée, la Force, au contact de cette flamme, le Droit ; vous n'empêcherez pas le sol dont la vertu s'est affirmée par cent mille ans, de déjouer vos combinaisons militaires septennales.

Non, votre politique ne triomphera pas plus de la nature que vous n'arrêterez le cours du soleil ou ne ferez remonter les fleuves vers leur source! Vous avez pu transformer des landes dépeuplées en Royaume de Prusse, vous ne transformerez pas en Royaume de Prusse des provinces gauloises.

Vous avez voulu écraser le Reichsland sous la botte, et aujourd'hui votre Achille invulnérable est mordu au talon, non seulement par les Gaulois, mais par les Germains.

Tel est le premier signe que l'on peut tirer des incidents de Saverne.

L'Alsace-Lorraine a pris conscience d'elle-même, elle a une mission gran-

diose à remplir, elle va celtiser l'Allemagne et conquérir la Gaule !

L'Esclave a réveillé les hommes libres et les guide vers la lumière. D'autres événements bibliques se manifesteront encore : « Pharaon ne vous cèdera « pas, *afin que mes miracles se mul-« tiplient... ;* puis j'accablerai de ma « puissance Pharaon avec toute son ar-« mée », est-il dit aux XIe et XIIe versets de l'Exode. Mais il faudra bien qu'un jour, devant les ruines accumulées, le Pharaon comprenne enfin les signes, et courbant sa tête volontaire devant la volonté des volontés s'écrie comme le roi d'Egypte :

« Allez, partez du milieu de mon peuple. »

Debout ! Enfants des Gaules, votre Etoile luit toujours au Firmament ! Elle a brillé dans l'Œil farouche du Chef Arverne, comme dans le doux Regard de la Bergère Lorraine.

Une Nuit d'Eté, tandis qu'elle resplendissait au Ciel de l'Alsace envahie, l'Etoile des Gaules inspira le plus terrible des Chants de Guerre, celui qui, à lui seul, vaut des Corps d'Armée entiers, — Chœur de cent mille Guerriers — Basse de Canon et de Mitraille, — la Marseillaise !

***

La Marseillaise ! C'est le Cri du Sol, la Voix des Gaules, la France debout, l'Idée en marche, l'Offensive de toute une Race, l'irrésistible Poussée Celte à travers le Monde !

***

Un chant retentit comme le tonnerre.
Comme le fracas des armes et des flots.
Au Rhin ! Au Rhin ! Au Rhin Gaulois !
Au Rhin, la Garde du Fleuve !
Chère Patrie, sois rassurée,
Chère Patrie, tu peux défier l'Univers,
Ferme et sûre la Garde,
La Garde de toutes les Gaules,
Se tient au Rhin, — au Rhin Gaulois !

***

Pour la Gaule Une et Indivisible, ou la Mort !
Aux cris de : Mont-Joye Sainct-Denys !
de : Noël ! Noël !
A ceux de : Aux Armes ! Citoyens !

Haut les Cœurs !
Hardi ! En Avant !
AU RHIN GAULOIS !

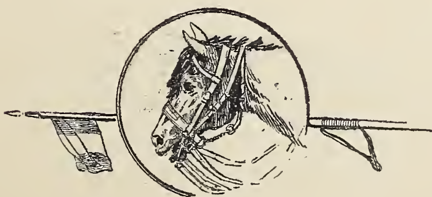


TABLE DES MATIÈRES



